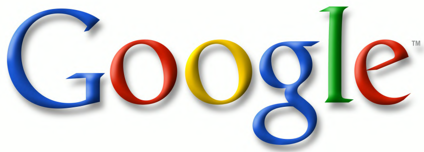

Google



Kamer [illegible] Vai B[illegible].

4

N° 403



APOLOGIE
DE LA VIE
ET DES OEVVRES
DV BIEN-HEVREVX
RAYMOND LVLLE.

Par A. PERROQVET, *Preſtre.*



A VENDOSME,
Chez SEBASTIEN HIP, Imprimeur de ſon Alteſſe
Monſeigneur le Duc de Vendoſme.

M. DC. LXVII.
AVEC APPROBATION.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



A MONSIEVR

MONSIEVR

VALLOT,

CONSEILLER DV ROY
en ſes Conſeils, & premier
Medecin de ſa Majeſté.



ONSIEVR

d'autre protection que la vôtre, puis qu'elle est accompagnée de toutes les conditions qu'elle demande pour être infaillible. En effet l'Authorité, la sagesse, la generosité, l'experience & l'affection sont des qualitez necessaires pour faire triompher la verité, & pour releuer l'innocence de l'oppression & de la tyrannie. Or parmy d'autres vertus que vous possedez, celles-cy que Raymond Lulle desire pour sa iustification & pour sa defense, reluisent particulierement en vôtre personne. Et certes on n'en peut donner de meilleures preuues ny de plus euidentes que l'important employ dont il a plû à sa Majesté tres-Chrétienne de vous honorer en consideration de vôtre merite, & dont vous vous acquitez si dignement. Ce témoignage est exempt de toute flaterie: puisqu'il tire

ſa force de l'eſtime qu'vn des plus ſages & des plus puiſſans Monarques de la Terre fait de vôtre conduite. Apres cela ie ne crains point que mon Liure ne puiſſe meriter par vôtre moyen le titre dont ie le qualifie, & qu'il ne ſoit ſuiuy d'vn ſuccez conuenable à mes efforts: mais en ce cas il ſe pourra dire autant & plus à vous qu'à moy: & i'auray ſujet de le conſiderer non comme vn pur effet de mes productions, mais comme vn inſtrument de vos bonnes œuures. I'eſpere donc que vous fauoriſerez mon deſsein de vôtre credit, & qu'étant naturellement enclin, comme vous eſtes à faire du bien, vous m'accorderez la grace que ie vous demande pour releuer vn ſaint Homme de l'infamie où la haine la voulu plonger. Ainſi vous ſerez le defenſeur de la Sainteté d'vn glorieux

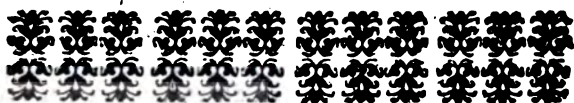
Martyr dont l'innocence est malitieusement attaquée : vous redonnerez la vie à vn pieux Hermite mort depuis 349. ans pour la querelle de IESVS-CHRIST; *vous exciterez les ignorans à suiure la verité qu'il a publiée dans ses escrits. Enfin vous obligerez infinîment vn Gentilhomme d'Illustre Famille, autrefois Gouuerneur d'vne Prouince, Espagnol de Nation, mais tout François d'affection, qui a passé vne partie de sa vie dans Paris où il a trauaillé pour la gloire de la France. La science admirable qu'il nous découure dans ses œuures, & qu'il a puisée dans les sources de la sagesse eternelle, est tres propre pour éclairer le monde & pour le tirer des tenebres de l'erreur dont il est enueloppé. C'est pourquoy, MONSIEVR, comme le Roy vous fait*

l'honneur de suiure vos Conseils & de pratiquer vos maximes pour la conseruation de sa vie : j'espere aussi que vous luy pourrez vn iour inspirer l'établissement de cét Art, dont la connoissance & l'vsage peuuent rendre son Royaume plus florissant que jamais ne fut la Grece. En quoy sa Majesté imiteroit l'vn de ses Illustres Predecesseurs Philippe le Bel qui protegea cét Autheur & sa doctrine auec autant de zele que plusieurs Roys d'Espagne qui en ont fait du depuis vne estime particuliere : & qui ont confirmé leur approbation par diuers priuileges. Cela estant, toute la France sera redeuable à vos soins : & vous procurerez le salut à plusieurs ames par les lumieres & les instructions qu'elles receuront : ce qui vous attirera

les benedictions du Ciel, conformément aux vœux de celuy qui est,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur.
A. Perroqvet.
Prestre du Comté d'Auignon.



PREFACE.

ON n'a jamais veu ny la verité plus combatuë, ny l'innocence plus persecutée qu'en la personne du Bien-heureux Raymond Lulle, dont i'ay entrepris icy la defense. Cét Autheur que nous pouuons appeller (Diuin) apres le Cardinal Ximenes, Archeuesque de Tolede, & Primat d'Espagne, a eu deuant & apres sa mort des ennemis, qui ont tasché d'éteindre sa memoire. Les vns ont attaqué sa vie & les autres sa doctrine, en sorte qu'au lieu de la veneration qu'ils deuoient auoir pour son merite, puis qu'il a incessamment trauaillé pour la gloire de Dieu & pour l'vtilité publique, ils en ont fait vn sujet d'opprobre & de risée.

Cette injuste persecution, insupportable à ceux qui connoissent sa vertu dure,

encore aujourd'huy & s'exerce auec autãt de rigueur que celle des Barbares qui le firent mourir. Mais il est vray qu'elle procede de trois differentes sources.

La 1. est, l'erreur populaire entretenuë par la vanité de quelques esprits, qui méprisent ce qu'ils n'entendent pas, ou qu'ils ne veulẽt point entendre de crainte d'estre conuaincus. Nous pouuons mettre au rang de ceux-cy, certains Philosophes du temps, qui voulant établir leurs nouuelles sectes, font tous leurs efforts pour décrier les autres qui ont des methodes particulieres, comme nostre Docteur & Bien-heureux Martyr.

2. Nous pouuons rapporter le sujet de cette calomnie à l'ignorance d'vne sentence definitiue prononcée l'an 1419. par l'autorité Apostolique en faueur de la doctrine de Raymond Lulle, contre Nicolas Emery, dont l'accusation y est conuaincuë de malice & de fausseté. Le Lecteur pourra voir cette sentence à la fin de mon Liure parmy les pieces iustificatiues, Piece 5. Elle se trouue aussi auec

toute la procedure du iugement au commencement de l'Arbre des ſciences du meſme Auteur traduit en Eſpagnol & imprimé à Bruſſelles depuis quelques années auec approbation des Docteurs de Louuain. Mais parce que peu de gens ont leu cette procedure auec la ſentence, & que cependant le liure d'Emery ſe trouue entre les mains de pluſieurs, delà vient en partie la continuation de cette erreur & l'injuſtice qu'on commet à l'égard de ce grand Philoſophe.

En 3 lieu, ce manquement peut prouenir du mépris que pluſieurs font de lire ſes œuures ; dont la Lecture ſuffiroit pour les deſabuſer : car voyant que la Pieté y eſt par tout alliée à la verité, ils reconnoîtroient ſans doute que leur paſſion eſt autant aueugle & criminelle à le perſecuter, que celle des Lulliſtes eſt iuſte & loüable à le defendre.

Ces trois cauſes principales de l'injure qu'on fait à ſon honneur & à ſa reputation m'ont obligé, mon cher Lecteur, d'employer ma plume pour ſa defenſe,

autres, & de considerer le sens plustost que les paroles : vous souuenant de ce que dit S. Augustin dans son Traitté de (*Quantitate verborum*) qu'il ne faut pas s'attacher aux mots lors que la matiere est euidente, & que nous deuons auoir plus de soin des choses que des paroles.

Non mihi de nominibus laborandum est, cùm res aperta sit : semper rerum curam, potiùs quàm verborum te habere delectet.

Ie sçay que dans le siecle où nous sommes, la verité n'est pas écoutée, si on ne la deguise par les vains ornemens du discours, & que personne ne la veut receuoir dans sa simplicité : mais si le mensonge est agreablement representé, quelque diforme qu'il soit en luy-mesme : tout le monde l'embrasse : Il semble que S. Paul preuoyoit cét abus, lors qu'il disoit, qu'il viendroit vn temps auquel quelques-vns ne s'appliqueroient qu'à chatoüiller l'oreille par de belles paroles & par des fables, soustenant vne doctrine suspecte & s'éloignant de la verité : mais comme dit le Sage, celuy qui s'appuye du

du mensonge ne fait rien plus que paistre les vents, & suiure les oiseaux qui volent, Il ne faut pas negliger le langage, ny mépriser l'éloquence, mais d'en faire son étude principale, c'est s'éloigner de la vraye fin, & comme dit Salomon) c'est laisser les sentiers de sa propre vigne, & faire égarer les charruës de son labourage. *Qui innititur mendaciis pascit ventos, & aues volantes sequitur : dereliquit enim vias vineæ suæ, & axes culturæ suæ facit .errare*

Si donc, mon cher Lecteur, vous trouuez icy quelque expression moins pure & vsitée que vous la desirez, ne vous y arrestez pas, je vous prie, & profitez seulement des choses & des matieres qui seruiront à mon sujet, & si cette lecture vous fait conceuoir, comme j'espere, vn bon sentiment de la doctrine de Raymond Lulle; je vous offre d'autres œuures, non moins vtiles & importans qui vous conduiront à vne parfaite connoissance de son Art. Ie vous en donne icy consecutiuement, le Plan & les titres.



CATALOGVE

DES LIVRES QVE L'AVTHEVR de l'Apologie a faits sur la Methode de Raymond Lulle.

Le grand Art { Reconnu, dans ſon origine, & juſtifié auec ſon Auteur. Eclaircy, dans ſes obſcuritez. Appliqué, aux ſciences particulieres.

Cét œuure eſt diuiſé en trois grandes pieces ou parties principales.

La premiere eſt, l'Apologie ſuiuante.

La ſeconde eſt, vne explication de l'Art, conceuë ſelon le ſens de ſon Auteur & ſur ſes propres reflexions. Celle-cy comprend trois Liures.

Le premier eſt, l'Art bref traduit & expoſé, auec vn Traitté des Formes generales.

Le ſecond eſt le grand Art auſſi traduit & amplement expoſé.

Le troiſiéme eſt, l'Arbre des ſciences, traduit, expliqué en ſes lieux plus difficiles, purgé des fautes de l'impreſſion & diſpoſé d'vne maniere plus commode.

La troisiéme Piece est vne Application du mesme Art à plusieurs sciences & matieres particulieres, qui sont autant de Liures à part; Sçauoir,

La Logique : que j'appelle, l'Art du discernement.

La Rhetorique : dont le titre est, l'Art de Persuader; en deux Volumes.

La Morale : par l'vsage d'vne Table vniuerselle, composée des Termes de cette science.

La Predication: dans l'Art de Prescher : & dans le Liure de l'vsage des choses & des sciences.

La Philosophie, ou je comprends la Physique & la Metaphysique.

La Religion, dans le Liure de la Foy raisonnée; dans celuy des Mysteres; dans l'Hexameron: & dans le Traitté des suppositions, qui sont trois Liures & Volumes.

La Pieté : dans le Liure de la Sagesse : dans l'Exposition des trois cens soixante Meditations : & dans le Liure de la Contemplation.

La Medecine en deux Volumes.

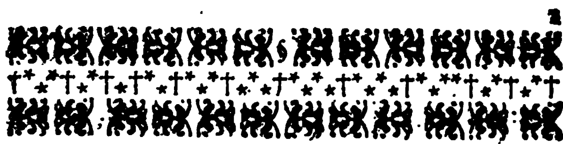
La Vie de IESUS-CHRIST, demontrée par raison.

La Grammaire : dans l'Art de manifester les pensées.

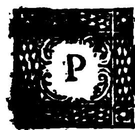
La Memoire : dans le Liure des Figures, & dans le Traitté de la Memoire artificielle, joint à la Rhetorique.

gâ variaque ſerie recenſeantur.

Et quidem ſi quæ labes in ſcripta irrepſiſſe videatur, quid leve rectè intuenti, & non longè alienum à veritate cenſeri debet: Præterea eam abundè ſuo cruore diluit; & ſiquid atramento peccavit, quod vix credo, illud ſanguine pro Chriſti fide ſparſo generosè correxit, Martyrij gloriâ omnem invidiam superans; & ſi quid aliud ei livor objiciat, hoc uno argumento retundatur, quod pro Chriſto animam poſuerit, eique ſe totum in holocauſtum obtulerit.



LA VIE ET LE MARTYRE DU DOCTEUR ILLUMINÉ LE BIENHEUREUX RAYMOND LULLE.



PLUSIEURS ont donné au public l'histoire de la Vie de ce grand personnage, entr'autres Charles Bouvillus, S. Peregrin, le R. P. Caussin, & en dernier lieu M. Colletet, qui l'a faite en notre langue avec une assez grande exactitude & fidelité : mais j'ay recouvré par mes soins depuis quelques années des memoires particuliers sur ce sujet, des Isles de Maiorque, & des Archives de Palme, ville principale de ces Isles : & j'ay aussi découvert beaucoup de choses dans la lecture des œuvres de ce divin Philosophe, dequoy ces Historiens ne font point de mention, pour n'estre pas peut-estre venu à leur connois-

Insulæ Baleares

sance; cequi m'a obligé de mettre cette histoire en vne autre forme pour la rendre achevée, y ajoûtant une Apologie de la sainteté, & des œuvres de ce grand Docteur, à cause qu'il a esté injustement persecuté, censuré & calomnié, non seulement durant sa vie, mais durant un assez long temps aprés sa mort, par l'envie, l'ignorance, & la médisance.

Et pour garder quelque ordre dans cette histoire, je la divise en trois parties.

La premiere fera voir l'origine de ce B. Martyr, & le commencement de sa vie.

La seconde montrera cequi s'est passé depuis sa vocation.

La troisiéme découvrira la fin de sa vie, & tout cequi s'est ensuivy aprés sa mort, ou son glorieux Martyre.

PREMIERE PARTIE.

Ce qui arriva devant & aprés sa naissance jusques à sa Conversion.

LE PERE de ce Docteur illuminé, dont j'entreprens d'écrire la Vie, s'appelloit Raymond comme luy: il nâquit dans Barcelonne, ville capitale du Roïaume de Catalogne, l'an
1166. mil cent quatre-vingt & seize, de la tres-noble

& ancienne famille des Lulles, qui subsiste encore dans la Flandre ou basse-Allemagne, dont l'estenduë embrasse toute la circonference du Rhin, depuis le fleuve de Moselle jusqu'à l'Ocean.

Ce Raymond, pere de notre Docteur, servit genereusement IAQVES I. Roy d'Aragon, lors qu'il entreprit de reprendre les Isles de Maiorque & de Minorque, usurpées & possedées injustement par les Sarrazins, qu'il chassa dehors, ayant employé dans cette entreprise ledit Raymond. C'est pourquoy il le recompensa ensuite dans la distribution des Isles recouvrées, l'an 1230. où ce Gentilhomme fit son sejour, a- 1230.
prés avoir acquis, soit par achat, ou par don du Roy plusieurs terres, entr'autres, la Montagne de Randa, Runxuat, Miramar, &c.

L'an 1232. il y amene sa femme de Barcelon-[illegible], de laquelle dix ans aprés ou environ, il eut [illegible] fils, sçavoir notre Raymond, l'an 1240. ou [illegible]. Les autres disent que ce fut l'an 1239. & [illegible]autres 1235. ou 36. Quoy que c'en soit, il nâquit à Palme, aprés la conqueste, ou pour mieux dire, la reprise des Isles, & aprés plusieurs vœux & prieres.

Durant sa jeunesse ne pouvant ou ne voulant s'addonner à l'étude des sciences, il suivit la Cour, & fut fait Senéchal des Isles par IAQVES II. & grand Prevost ou Maire du Palais Royal.

Estant abondant en richesses & honneurs le Ciel voulut encore accroître sa prosperité par les benedictions d'un legitime Mariage, ayant eu d'une couche pudique deux fils, l'un appellé Raymond comme luy, l'autre Guillaume, & une fille nommée Madeleine.

Il s'adonnoit neanmoins à toute sorte de plaisirs & passetemps durant tout le cours de sa jeunesse, aux danses, bals, festins, jeux & autres divertissemens.

S. Peregrin & Charles Bouvillus disent que Raymond Lulle exerçant l'office de Senéchal de Maïorque, qui estoit une des premieres charges, & ayant esté élevé dans la Cour du Roy, fut grand Courtisan, qui caressoit les Dames, & composoit des écrits amoureux durant une belle partie de son âge, quoy qu'il fust marié.

Il fit l'amour à une Dame mariée, d'une merveilleuse beauté, laquelle aimoit autant son Mary comme elle en estoit aimée. Cette Dame fut la cause de sa conversion, de la maniere que i'en va faire le recit.

Ayant fait un iour un Sonnet sur son sein, il luy envoya, auquel elle répondit par une Lettre traduite en François de l'Espagnol, que j'ay voulu inserer icy. Dans cette Lettre elle luy declare qu'elle a esté ravie des productions de son bel esprit, mais que c'est dommage qu'il l'employe pour un sujet si peu considerable : que si son sein

l'a blessé, comme il avoüe dans son Sonnet, elle veut que le méme sein le guerisse.

Lettre de la Signora Ambrosia di Castello de Génes, à Raymond Lulle.

Qui est une Réponce civile à vn amoureux, pour le dissuader de l'amour prophane.

MONSIEUR,

Le Sonnet que vous m'avez envoyé me fait voir l'excellence de votre esprit, & la foiblesse, ou plûtost la surprise de votre jugement. Comment ne peindriez-vous pas agreablement la beauté mesme, puisque par vos vers vous embellissez la mesme laideur? Mais comment pouvez-vous employer un genie si divin comme le vôtre à loüer un peu d'argille détrempée avec du vermillon? vous devriez mettre votre industrie à étouffer votre amour & non à le declarer.

Ce n'est pas que vous ne soyez digne de l'affection des plus grandes Dames du monde: mais vous vous en rendez indigne en servant la moindre de toutes. Et puis faut-il qu'un esprit qui n'est fait que pour Dieu, adore une Creature, & qu'estant éclairé comme il est, il se rende aveugle à ce point?

Quittez donc, Monsieur, une passion qui vous degrade de votre noblesse, & ne perdez pas vo-

vne reputation pour un sujet que vous ne sçauriez acquerir. Que si vous continuez à vous abuser vous-méme, j'espere de vous desabuser bien-tôt, en vous faisant voir, que ce qui est l'objet de votre ravissement, le doit estre de votre aversion. Mon sein vous a blessé le cœur, à ce que vous témoignez dans vos vers, & je gueriray votre cœur en vous découvrant mon sein. Cependant tenez pour tout asseuré, que je vous aime d'autant plus veritablement, que je fais semblant de n'avoir point d'amour pour vous.

Cette Letrre qui devoit dessiller les yeux à cet Amant passionné, augmenta sa flamme, & ne s'arrestant pas encore aux dissuasions de sa Maitresse pour ne sçavoir les circonstances du remede dont elle luy parloit, & pour n'avoir aussi aucune envie de guerir ; il la poursuit plus ardamment, jusqu'à ce point qu'un iour passant à cheval dans la grande place de Palme, & y rencontrant cette Dame qui s'en alloit faire ses prieres à l'Eglise, tout transporté, il picqua son cheval & la suivit jusqu'au milieu de l'Eglise ; cequi le rendit un sujet de risée à tout le monde.

La pieuse Dame se voyant ainsi poursuivie, aprés luy auoir persuadé un changement de vie, sans qu'il eust profité de ses conseils salutaires, ny du mépris qu'elle faisoit de ses vaines poursuites & folles amours, elle se resolut enfin de le détromper, en luy découvrant de l'aveu du mé-

me du conseil de son mary, un Chancre horrible qu'elle avoit au sein à la mammelle gauche, qui la devoroit peu à peu : Dieu se voulant servir d'elle pour faire d'un pecheur un grand Saint, d'un Courtisan de la terre un Seraphin, d'un ignorant un Cherubin en science, d'un homme du monde un S. Hermite, & d'un amant passionné un glorieux Martyr, qui exposeroit sa vie pour defendre l'honneur de IESVS-CHRIST, & pour luy témoigner son amour.

Le refus, le dédain & les remontrances de cette Dame n'ayant rien pû gaigner sur son esprit, mais au contraire l'animant & enflammant toûjours de plus en plus, il meditoit en suite dans son lit une chanson ou un éloge à sa loüange.

Ceux qui attribuënt cette conversion au moïen dont cette Dame se servit, disent qu'elle le pria d'aller chés elle, & que l'ayant introduit dans sa chambre, avant que de luy découvrir son sein pour luy montrer sa maladie, elle luy demanda ce qu'il croïoit poursuivre. Ie pense, luy dit Lulle, rechercher une des plus belles Dames de l'Europe. Vous vous trompez, Monsieur, dit-elle, car ie suis la plus difforme des femmes ; & pour témoignage de cette verité, voilà mon sein que vous estimez tant : Regardez ce que vous aymez : Considerez la poûriture de ce pauvre corps dont votre esprit fait toutes ses esperances & ses delices. Changez changez d'amour, & au

lieu d'vne creature, aymez un Dieu tout beau, tout chaste, & incorruptible.

Cela touche ce Seigneur, le fait repentir & convertir : le guerit de son mal, & le retire de sa folle passion. Il prend congé d'elle, & s'estant retiré chés soy, se jette aux piés d'un Crucifix, & fait vœu de se consacrer au service de Dieu. L'image de IESVS-CHRIST crucifié luy apparoist

Carol Bonvill. en dormant la nuit suivante à la ruelle de son lit, & par une faveur particuliere luy dit, *ô Raymond Lulle ! Suy moy desormais :* Ce qui arriva environ le 30. de son âge l'an 1265.

Cette vision fut reiterée plusieurs fois, com-

1265. me nous apprénons dans les memoires des Archives de Maïorque : d'où il se resolut de renoncer toutafait au monde, quitter sa famille, & ne luy laisser qu'autant de bien, qu'il luy en falloit pour subsister & pour vivre honorablement, distribuant le reste aux pauvres. Ce qu'il executa ponctuellement, & qui le fit passer pour fou parmy le monde, devant qui la pieté est folie.

Mais ce fut aprés un pelerinage qu'il fit à S. Iacques de Galice ou Compostelle, selon qu'il est rapporté dans les mémes Archives, dix ans aprés ses visions. Lors donc qu'il eut visité ce saint lieu, estant encore ignorant, il se retire sur la Montagne de Randa, qui luy appartenoit, dite en Arabe, *Arienda*, & en Latin, *Laurus ;* où il commence une vie solitaire, abandonne

sa famille, distribuë une partie de ses biens aux pauvres, ne luy en laissant qu'autant qu'il luy suffisoit pour s'entretenir.

SECONDE PARTIE.

Ce qui est arrivé à ce Docteur, & ce qu'il a fait ou souffert depuis sa conversion jusqu'à son Martyre exclusivement.

RAYMOND Lulle s'estant retiré dans un petit Hermitage, ou une Cellule sur le Mont Randa, à trois cens pas de ses maisons, il fut attaqué de maladie, & en mesme-temps consolé par deux visites de IESVS-CHRIST.

Dans ce changement, il demande premierement à Dieu, qu'il luy plust de luy inspirer assez de lumiere, pour composer un livre capable de détruire les erreurs de la Loy de Mahomet, & par de bonnes & solides raisons forcer les infidelles d'embrasser la Foy de IESVS-CHRIST.

Sa perseverance & fervente priere luy fit obtenir sa demande, & se sentit tout illuminé, d'ignorant devenu soudain grand Docteur en toutes les sciences. C'est l'effet de la priere & de la pieté.

Car quelque temps aprés sa maladie, & consolation qu'il receut par la visite du Sauveur,

comme il alloit souvent à une Chappelle dressée sur le sommet de la Montagne pour y prier, il y fut ravy en extase: & quelques jours s'estant écoulez dépuis son ravissement, pendant qu'il regardoit & consideroit les Astres, éclairé tout soudain d'une lumiere celeste, il vit tous les Principes des choses.

Il demeure quelque temps dans cette Chappelle, dediée par les habitans des Isles à la S. Vierge, sous le titre de la Cure: Là les Anges luï apparoissent, le consolent, l'instruisent, & de plus le Crucifix, à qui Lulle s'écrie, *ô Bonitas!* IESVS-CHRIST luy montre son sang pour l'animer davantage à soûtenir la verité de sa foy, à enseigner les ignorans, ramener les errans, & leur montrer le bon chemin.

Aprés quelques jours il descend à son Hermitage pour prier, où le Crucifix luy apparoist encore en forme d'un Seraphin, & luy commande de mettre en lumiere l'Art qui luy a esté revelé. De sorte que descendant un jour de la Montagne, s'estant arresté sous un buisson, & y ayant passé toute la nuit, tant à mediter sur son Art, qu'à contempler les mysteres divins, il vit toutes les feüilles de cet arbrisseau gravées de diverses sortes de caracteres Latins, Grecs, Arabes, Caldéens &c.

Cet arbre est encore aujourd'huy en estat; il est prodigieux & florissant. Raymond ayant eû

cette vision rendit graces à Dieu ; il pria, & IESVS-CHRIST se montra une autre fois à luy, l'asseurant que son Art seroit profitable à tout autant de nations, qu'il avoit véu de sortes de caracteres sur les feüilles de l'Arbre. Vn peu aprés il descend à Palme, où il enseigne sa science infuse avec étonnement de tout le monde. Il fait sejour dans le monastere Royal des Moines de Cisteaux, & y écrit son Art. Mais voyant qu'il profitoit peu à ses concitoyens, parceque [*Nemo propheta in patria sua*] Il retourne à sa cellule, compose des livres ; & l'Ange luy apparoist, le console en baisant le livre qu'il tenoit en main, luy prédit beaucoup de choses sur le succez de cet œuvre, & s'entretient avec luy de Dieu, de son Art, & de la nature Angelique.

Environ l'an 1275. il tomba dans une seconde maladie, qui le reduisit à une telle extremité, qu'il se trouva incapable pendant quelques jours de prendre aucun repos ny aliment. Le jour de la conversion de S. Paul le Crucifix luy apparoist encore resplendissant, & jettant une odeur trés soüéve, qui surpassoit le musc, l'ambre, & autres choses semblables. 1275.

En mémoire de ce miracle, le mesme jour, dans le mesme lit & lieu où il viuoit & où il estoit couché, on ressent toutes les années en diverses heures & en diverses fois la mesme sen-

teur. En foy dequoy l'on a dressé plusieurs actes & instruments authentiques par des experts & Maistres jurés ; entre autres il y en a un qui commence ainsi.

In Dei nomine, & ejus divinâ gratiâ. Amen. Cunctis pateat evidenter & sit notum, quòd anno millesimo sexcentesimo nono, & die vigesimâ quintâ octobris, &c.

Cet instrument ou acte public a esté fait sur le commun témoignage de plusieurs qui ont éprouvé la force & la douceur de cette nouvelle odeur, differente des odeurs naturelles. En memoire de ce miracle, un certain Bourgeois, (comme porte le mesme acte) nommé Monsieur André Cazelles, maistre de la maison où viuoit nostre Raymond, a fait bâtir une Chappelle dans la chambre de ce Docteur & S. Personnage, & l'a ornée d'un tableau où est dépeint nostre Seigneur Iesus-Christ crucifié, comme allant rendre l'esprit ; & à son côté droit, S. Paul l'Apostre ; au côté gauche, Raymond Lulle Saint & Martyr ; & même cette Chappelle est benîte & consacrée.

Trois jours aprés cette visite & consolation du fils de Dieu, Lulle fut ravy en extase, & eut ensuite d'autres admirables visions & consolations celestes ; entr'autres un jour aprés avoir dit adieu au monde, la S. Vierge luy apparut avec une splendeur ravissante, tenant son Fils entre ses bras, & luy disant, *Conspice Filium*

meum quem tibi infantem defero. Regarde, dit-elle, mon Fils que je t'apporte comme dans son enfance. Lulle s'approchant baisa le pié de l'enfant avec une trés grande devotion, & la vision disparut; laquelle est ainsi representée dans les Archives du Senat de Maïorque, & dans certaines odes que l'on a faites en mémoire de cela, dans l'Eglise de S. François de Palme.

Aprés la mort de Iacques le Vainqueur, Roy de ce Pays-là, l'an mil deux cens soixante & seize, Raymond fonda un College aux Freres Mineurs, autrement Cordeliers de l'Ordre de S. François, dont il reçut l'habit au nombre de ceux du tiers ordre; & il institua ce College, afin qu'on y enseignât la langue Arabesque, pour aller prescher la foy aux Sarrazins & infidelles. Iean XXII. ou selon les autres XXI. confirma cette institution à Viterbe le 16. des calendes de decembre, la premiere année de son Pontificat.

Lulle travaille pour la conversion des Turcs, & autres infidelles de la secte de Mahomet, & fait à ce sujet plusieurs voyages en diverses regions: Il va à Paris pour y publier les Verités eternelles, qu'il avoit apprises, & non (comme disent quelques-uns) pour y apprendre les principes, & fondemens de la Grammaire Latine, estant alors âgé de 46. ans ou environ; il publia là & y composa plusieurs doctes & excellens traittés de

Philosophie, de Theologie, de Medecine, d'Astronomie, de Chymie, &c. dont le catalogue se trouve dans Bouville, Gesner, & autres Bibliotequaires.

Comme dans la pluspart des écrits qu'il faisoit, il n'avoit pour but que la destruction de l'Alcoran, & la conversion des Sarrazins, il prit chez luy un valet Arabe, dans la conversation de qui il apprit la langue Arabesque: Mais le serviteur s'avisant que son Maistre n'apprenoit cette langue estrangere que pour s'en servir à prescher contre la loy de Mahomet, & pour la confondre, se resolut enfin de l'assassiner. Et d'effet ce miserable l'attaquant un jour qu'il ne s'en doutoit pas, luy planta un poignard dans le sein; & aprés ce coup il se mettoit encore en devoir de luy en donner d'autres, lorsque Raymond Lulle tout sanglant qu'il estoit, luy osta de force le glaive des mains, & au lieu de le tuer, ou de souffrir que ses amys qui vinrent au bruit luy ostassent la vie, il ne consentit qu'à peine, qu'on le mit en prison; où de rage de n'avoir estoufé celuy qui travailloit à la ruine de l'Alcoran, il s'estrangla malheureusement luy-mesme.

Le coup que Raymond Lulle reçut n'estant pas mortel, fut facile à guerir: C'est pourquoy aprés sa guerison il va sur une Montagne prochaine, où aprés une oraison de sept jours, il fut de nouveau éclairé de la connoissance de plu-

sieurs hauts mysteres qu'il souhaitoit ardemment de sçavoir ; il bastit là un petit hermitage où il demeura plusieurs mois, vaquant à la priere & conversant avec les Anges, comme il luy sembloit toûjours, y recevant des consolations inexplicables.

Quelque temps aprés il va à Rome, pour exhorter sa Sainteté d'établir des Monasteres pour y faire enseigner les langues estrangeres, afin d'aller prescher l'Evangile dans toutes les terres infidelles par le moyen de son Art. Mais comme il arrivoit à Rome il apprit la mort du Pape Honorius IV. de la pieté duquel il attendoit l'accomplissement de ses desirs.

Ce qui l'obligea de revenir à Paris ; où par le commandement & solicitation de Bertaud Chancelier de France, il leut & interpreta publiquement son Art general dans un College ou une Vniversité, l'an mil deux cens quatre-vingt & six. *Bertoldus* 1286.

De là il alla à Montpellier, où il vit le Roy Iacques de Maïorque, & où il expliqua & enseigna de vive voix son Art inventif de la verité; & publia mesmes par écrit plusieurs autres doctes ouvrages.

De Montpellier il se transporta à Génes; où il traduisit en langue Arabesque ce mesme livre de l'Art inventif.

De Génes il fut encore à Rome, incontinent

aprés sa traduction, pour traitter avec le Pape Nicolas IV. de la fondation des Colleges ou Monasteres, & en obtenir l'établissement, afin d'y faire enseigner les langues Orientales : mais ne pouvant venir à bout de son pieux dessein à cause des obstacles qui se presentérent à luy dans la cour Romaine, il s'en revint à Génes, en intention d'entreprendre le voyage d'Afrique, pour y travailler luy-même à la conversion des infidelles, & essayer de faire tout seul ce qu'il souhaitoit estre accomply de plusieurs.

Mais estant sur le point de partir avec le Navire où il avoit mis ses livres & d'autres choses necessaires, pour passer la mer, il fut saisi de crainte par la pensée du danger qu'il avoit à courre; de sorte que changeant de propos, il s'arresta parmy les Génois; où un peu aprés se reconnoissant coupable de cette lascheté, il tomba dans une autre maladie. Il fut porté sur le soir de la Pentecoste dans la maison des R R. Peres Prescheurs, où il pensoit, estant au lit, de changer d'habit & de prendre celuy ou de S. Dominique, ou de S. François. Il y receut avec un extréme sentiment de devotion, le Trés-saint Sacrement de l'Autel, les deux genoux à terre, aprés avoir baisé trés humblement les piés du Prestre; & aprés cela fit son testament.

Estant relevé de sa maladie, il se prepáre pour aller à Tunis, & s'embarque aussi-tost avec

tout

tous ses livres, dans le premier vaisseau qu'il pût rencontrer à propos. Et aussi-tost qu'il fut arrivé au Royaume de Tunis, il s'en alla conferer avec tous ceux qui estoient en reputation d'estre les plus sçavans en la loy de Mahomet, & disputant avec eux, il leur fit connoître la verité de notre Foy, & la fausseté de la-leur.

Cela fut cause qu'il fut bien-tost accusé devant le Roy de Tunis, d'avoir voulu seduire le peuple, en le détournant du culte de Mahomet, crime capital parmy eux; & pour lequel il fut mis en prison, & condamné à la mort, qu'il eût sans doute soufferte dés lors, sans la faveur d'un sçavant Prestre Arabe, qui l'avoit pris en affection, & qui l'écoutoit volontiers discourir des sciences, & des mysteres du Christianisme. Car ayant prié instamment le Roy, de ne point permettre que l'on fist mourir un si sçavant homme que Raymond Lulle, il obtint sa remission, à condition qu'il sortiroit dés l'heure mesme de son Royaume, avec défenses d'y revenir jamais sur peine de la vie. Il sortit de Tunis au milieu d'une infinité d'opprobres & d'injures, de coups de verges, de poing, & de souflets, dont les Turcs le chargérent. Et aprés avoir essuyé toute leur bourrasque, il fit rencontre d'un navire, sur lequel s'estant embarqué promptement avec tous ses livres, il arriva heureusement à Genes: d'où estant party, aprés y avoir fait quelque sejour, il alla à Naples, où

il demeura jusqu'à l'élection du Pape Celestin V. y enseignant publiquement son Art.

Mais en suite de plusieurs voyages qu'il avoit faits en divers pays du monde, & durant lesquels il avoit beaucoup souffert, il vint à Montpellier, l'an 1290. où Raymond Gaufredus, Ministre Ge-
1290. neral de l'Ordre de S. François, ayant reconnu sa science & sa doctrine, luy octroya des Lettres patentes, afin que par tout où il passeroit, il fust charitablement & civilement reçû des Religieux de son Ordre, exhortant les Gardiens & Superieurs des Provinces, d'établir des Convens exprés, & les assigner audit Raymond Lulle pour y enseigner sa science, à tous ceux qui la voudroient apprendre, le qualifiant du titre de *Tres-grand Bienfaicteur de leur Ordre.* Voyez le contenu des Lettres sur la fin de ce volume, où sont rangées toutes les pieces justificatiues, qui peuvent servir de preuves pour l'asseurance de ce que nous disons dans l'Apologie de notre B. Docteur.

Il poursuit donc son dessein auprés du Pape Nicolas IV. auprés de Philippes le Bel, Roy de France, & auprés des Roys de Sicile, de Chypres, de Maïorque, &c. depuis l'an 1293. iusques à l'an 1311. touchant l'établissement des Colleges, pour
1293. l'enseignement des Langues & de sa Science.

A cet effet, il retourne quelque temps aprés à Rome, & là ne pouvant rien avancer auprés du Pape & des Cardinaux, fut obligé de retourner à

Génes : & de Génes à Maïorque, où estant entré en conference touchant le fait de notre Religion, avec IACQVES Roy de cette Isle, il l'ébranla si-fort sur la sienne, qu'il le fit presque resoudre à en faire une abjuration publique. Mais comme il vit que son dessein ne luy succedoit pas assez à temps, il se resoût de faire encore un voyage à Paris, pour y solliciter le Roy Philippes le Bel, de vouloir executer la Proposition qu'il avoit faite au Pape.

De là, il retourne en Chypre, sur la permission qu'il avoit obtenuë de Henry, Roy de cette Isle, d'y prescher à tous les schismatiques de la Loy de IESVS-CHRIST, comme les Iacobites, Nestoriens, Georgiens, & autres heretiques, pour tascher de les reünir dans le sein de l'Eglise, avec commandement fait à eux, de la part de ce Roy, d'assister à ses Sermons. Mais au lieu d'en profiter, ils luy preparérent une poison violente, qu'il évita miraculeusement.

Il prit donc en suite resolution de retourner à Paris, où aprés avoir veu & connu le subtil Scot, il fit gloire d'assister fort souvent à ses leçons : Et mesme Lucas VVadingus, hybernois, témoigne que Scot fit grande estime de Raymond Lulle, lors qu'il l'ut entendu parler. Car un iour ce Divin Philosophe, assistant ou par dessein formé ou par hasard, à une Leçon publique de Scot, fit bien paroistre par un sourd murmure, & par un petit

branlement de teste, qu'il n'estoit pas de son advis dans les propositions qu'il avançoit à ses disciples : ce qu'appercevant Scot, témoigna s'en fâcher contre luy, & croyant luy faire confusion en presence de toute l'assemblée, luy exposa une question de grammaire, le prenant pour quelque ignorant, & luy demanda comme à un enfant, *Dominus, quæ pars ?* Raymond répondit aussitost, *Dominus non est pars, sed est totum.* Ce qui donna sujet à ces deux grands personnages d'entrer plus avant en matiere sur les sacrez mysteres de notre Religion, & de disputer ensemble, principalement sur la réponse de Lulle. D'où vient, que parmy ses œuvres, dont le catalogue (du moins quant à ceux qui se trouvent plus facilement) a esté mis par Alphonse Proaza à la fin de l'Art inventif de la Verité, il se trouve un petit Traitté, qui porte pour titre, *Liber disputationis cum Scoto, cuius titulus est, Dominus quæ pars ?* qui est la conference qu'ils eurent ensemble.

1308. & 1309. Cela arriva l'an 1308. & son Art fut approuvé à Paris l'an 1309. comme nous verrons dans la derniere partie de cette histoire.

Depuis cette conference, il alla à Complute en Espagne, à dessein d'y fonder, & en divers lieux de ce Royaume, plusieurs Colleges & academies pour les Langues Orientales. Et mesme le Roy de France avoit déjà fondé, pour l'amour qu'il luy portoit, un College à ce mesme dessein.

Voyez la Clementine ; *inter solicitudines, De Magistris*.

Presque en mesme temps, ou tres peu aprés, il invite les Roys de France & d'Espagne à entreprendre la guerre contre les Infideles, qui détenoient injustement la Terre-Sainte. Et pour témoignage de son zéle à la Foy Chrestienne, il se resoût de faire voyage en Barbarie, à dessein d'y convertir les Turcs & les Mores ; Et aprés avoir presché en diverses contrées, tant d'Asie, d'Afrique, que d'Europe, il s'arresta quelque temps dans la ville de Bonne, où, aprés avoir souffert une infinité d'opprobres de la part de ces Barbares, il convertit enfin soixante & dix Philosophes Averroïstes. De là ayant pris sa route vers Alger, il y convertit encore plusieurs de ces Infideles. Mais comme c'est la gloire des Deffenseurs de la Foy d'estre persecutez, il y est traîné en prison: & souffre patiemment que l'on le bride, pour le priver de la parole & de l'usage de tout aliment durant l'espace de quatorze iours : Et leur rage alla encore bien plus outre ; car il fut battu publiquement par les ruës, & banny de tout le Royaume.

Il se voit donc contraint de retourner à Tunis, & aprés y avoir encore presché la Loy de IESVS-CHRIST pendant quelque temps, il passe à Bugie, y annonce publiquement l'Evangile, & s'efforce autant qu'il peut, de supprimer l'impieté du culte des Idoles. Mais aprés y avoir confondu la do-

ctrine des Prestres de Mahomet, évité plusieurs embûches mortelles, & disputé tres-doctement du mystere de la tres-sainte Trinité & de l'incarnation, avec un Philosophe Arabe, nommé Homere; lequel se voyant confondu par la force des raisons de notre Raymond, le fit enfin trainer avec violence dans une prison la plus obscure & la plus affreuse qu'il pût s'imaginer; où aprés avoir demeuré quelque temps, sans secours que du Ciel, fut enfin, par la priere de quelques Marchands Génois, transferé dans une prison moins fâcheuse, où il demeura plus de six mois,

Les principaux ministres de Mahomet l'y alloient visiter en troupe, pour luy persuader d'embrasser leur secte, avec promesses de le mettre en faveur auprés du Roy, & de luy faire avoir un nombre infiny de richesses, avec les plus belles femmes du pays. Mais luy au contraire, d'un esprit toûjours stable & tranquille, leur faisoit voir que la Beatitude eternelle estoit preferable à toutes ses grandeurs passageres. Et comme toutes ces conferences n'avoient eu aucun effet de part ny d'autre, il fut accordé qu'un chacun mettroit ses raisons par écrit? Mais notre Raymond estant sur le point d'achever son ouvrage, il luy est enjoint de sortir des terres du Roy; & pour cet effet on luy fait ouvrir les prisons, & on le chasse comme perturbateur du repos public. De là il s'embarque avec tous ses livres & ses meubles dans un

vaisseau Génois ; lequel ayant fait naufrage à dix mille loin du port de Pise, luy & ses compagnons se sauvérent tous nuds sur une table du naufrage, & tous les autres perirent dans les flots de la mer, avec ses écrits & ses meubles.

Aprés s'estre heureusement sauvé de ce danger, il aborde à Pise : où estant tombé malade, il fut parfaitement bien reçû & bien assisté dans le Convent des Religieux de S. Dominique : Et si-tost qu'il eut recouvré la santé il se mit à enseigner le peuple. Mais comme il n'avoit pour objet que la conversion des infideles & la conqueste de la Terre-sainte, il solicita avec beaucoup d'empressement les habitans, qui pour lors ne dépendoient que d'eux-mesmes, & maintenant sont aux Florentins, d'instituer un Ordre de milice Chrétienne, & de Chevaliers zélez, pour delivrer les Saints-lieux de la Domination du Turc. Le peuple ravy de cette genereuse entreprise, en écrivit au Pape & au sacré College ; on remet les lettres entre les mains de Raymond Lulle, lequel arrivant à Génes en obtint de pareilles du peuple, avec des promesses de la part des Dames de la ville, de contribuer pour ce pieux dessein une somme de deniers fort considerable.

Il va trouver le Pape & les Cardinaux en Avignon, & aprés leur avoir presenté les lettres, les exhorte autant qu'il pût à retirer la Terre-sainte des mains des infideles ; Mais, ou les affaires de

l'Eglise qui estoit pour lors en desordre, ou la bassesse & l'humilité de Raymond Lulle qui sembloit homme de peu, leur fit mépriser cette ptoposition, la prenant en risée, comme de la part d'un insensé. C'est pourquoy voyant que cette entreprise ne luy avoit pas reüssi, il s'en retourne fort mécontent à Paris, où ayant appris qu'Averroës & quelques autres Philosophes Arâbes vouloient choquer par leurs mauvaises maximes la Philosophie Chrestienne, il écrivit [redacted]contre [redacted]eux, & ruina entierement leurs mauvais desseins.

L'an 1311. le Pape convoque un Concile General en Avignon, quelques-uns disent à Vienne:
1311. Notre Raymond s'y en va, & fait demande de trois choses au Concile.

La premiere, fut celle qu'il avoit déja proposée ; sçavoir que l'on établît des Monasteres dans le Christianisme, où de sçavans hommes & saints personnages peussent plus aisément apprendre les Langues, & se bien preparer à toutes sortes de souffrances, pour aller en suite exposer leur vie pour la querelle de IESVS-CHRIST.

La seconde, fut de reduire sous un seul Ordre tous les Ordres militaires qui sont au monde : afin qu'estant unis, ils combatissent plus puissamment les Sarrasins, pour les chasser de la Terre-sainte, & delivrer les Chrestiens de leur tyrannie, sans aucun interest de presseance ou de jalousie.

La troisiéme, de faire supprimer des Ecoles les œuvres d'Averroës, & en défendre la lecture aux Chrestiens par ordre du souverain Pontife.

Sur quoy il écrivit le Livre de la dispute qu'il eut avec un certain Clerc, qu'il rencontra allant à ce Concile de Vienne. Au commencement de ce Livre il met ces trois choses necessaires pour l'augmentation de la Foy : Le titre est, *Disputatio Petri Clerici, & Raymundi Phantastici.*

Il se dit Fantastique, non qu'il le fût, mais c'est au sentiment de ceux qui l'estimoient tel, & qui méprisoient les propositions avancées dans son Livre.

De plus, il composa sur le mesme sujet le Livre *De Natali Pueri*, dédié à PHILIPPES IV. dit le Bel ; dont quelques-uns doutent, & le veulent faire passer pour extravagant, bien qu'au contrai- il soit dans l'estime & dans l'approbation des plus grands Theologiens.

L'an 1312. Estant à Vienne pour le dessein que nous avons déduit, il reçût des lettres de ROBERT Roy d'Angleterre De là il va à Salerne, où il se mit à composer deux Livres ; sçavoir un Traitté de devotion en l'honneur de la S. Vierge ; & un autre *de Amico & Amato.* 1312.

Or comme il n'avoit cy-devant rien pû gaigner sur l'esprit du Pape & des Cardinaux, il se vit encore une fois engagé de retourner à Paris, pour y presenter au Roy son Traitté *de Natali Pueri*,

& à dessein d'y composer plusieurs autres Livres en langue Latine, Espagnole, & Arabesque, tant pour l'édification des fideles, que pour l'instru-ction des Sarrazins.

Aprés toutes ces veilles, il prend occasion d'aller en son Païs, en intention toutefois de retourner en Afrique, avec un ardent desir d'y souffrir le Martyre, ainsi que l'on peut évidemment le reconnoistre par ses œuures, & specialement dans son Livre *de la Contemplation*, au chapitre 130. où il avance ces paroles; *Domine Deus pijssime, quando erit dies ille, in quo servus tuus ligabitur manibus, ut corpus ejusdem torqueatur, ac moriatur pro amore sui Domini & sui Salvatoris?* Seigneur Dieu tres-pitoyable & misericordieux, Quand est-ce que viendra le iour, auquel votre serviteur aura les mains liées & garrottées, afin que son corps soit tourmenté, & qu'il meure pour l'amour de vous son Seigneur & Sauveur?

Et dans le chapitre 160. il ajoûte : *Si forsan Domine negas mihi mortem Martyrij, saltem rogo, concedas mihi gratiam moriendi lacrymando, & desiderando mori pro amore tui, Domini & Creatoris mei* : Si d'avanture vous me refusez, Seigneur, la grace d'endurer le Martyre, & de mourir pour la défence de votre Loy : du moins ie vous prie de me l'octroyer de mourir en pleurant & desirant mourir pour l'amour de vous mon Seigneur & Createur.

Enfin comme il estoit ennemy de l'oisiveté & du repos, & qu'il brûloit sans cesse de cet ardent desir d'exposer sa vie pour l'amour de IESVS-CHRIST son Maistre, il prend resolution de partir de Maïorque, pour aller dans le Royaume de Tunis, & y employer le reste de sa jeunesse & de ses forces à convertir ces infideles.

TROISIESME PARTIE.

Contenant ses dernieres actions, le genre de son Martyre, & les marques de sa Sainteté.

L'AN de son âge soixante & dix-neuf, & de IESVS-CHRIST 1314. ayant abandonné le port de Maïorque, le 14. iour du mois d'Aoust, au grand regret des principaux du Païs, & de ses plus chers amis, qui l'avoient accompagné à son depart, & dont les noms sont mentionnez dans les Archiues des Finances du Roy, il débarque à Tunis, y fait quelque sejour, rend visite à ses amis, & recherhe ses disciples convertis pour les exhorter à perseverer dans la Foy Chrêtienne. Et aprés les y avoir dispofez du mieux qu'il luy fut possible, il s'en va dans Bugie, où d'abord ayant fait sa retraitte chés quelques Marchands Chrestiens de sa connoissance, il pratique secrettement quelques Sarrazins, qu'il avoit déjà au-

1314.

trefois attirez à l'écouter, & gaigne leur bienveillance, en les enseignant tout de nouveau. Mais comme il s'ennuioit de n'avoir acquis que si-peu d'ames par tant de travaux, le zéle & l'amour de Dieu le portent à passer plus outre, & à prescher dans les places publiques de Bugie contre la loy de Mahomet : Il proteste hautement à ce peuple barbare qu'il est prest de leur faire voir, ou par bonnes raisons, ou par la perte mesme de sa vie, que la grace & le salut du genre humain ne se trouve que dans la seule foy de Iesus-Christ.

Souvenez-vous, leur disoit-il, que ie suis celui que vos Princes ont autrefois chassé de ce Païs & de Tunis, dans la seule apprehension qu'ils avoient, que ie ne vous éclairasse des veritez de notre Foy, à laquelle vous aviez déjà quelque disposition ; & que la seule esperance de votre salut, & la resolution que j'ay prise de souffrir tous les tourmens du monde pour l'amour de mon Dieu, m'ont ramené [redacted]vers vous, pour estre fait de moy ce qu'il luy plaira.

Cette generosité Chrêtienne, & ce courage invincible irritérent tellement le Roy & les peuples, que s'estans tous jettez en foule [redacted]contre [redacted]luy, ils le poursuivirent jusques hors les murailles de la ville, couvert de mille opprobres, & chargé de coups d'espées & de bastons : De sorte que ne pouvant presque plus marcher, il fut enfin cruellemēt accablé sur le port à coups de pierres.

La nuict suivante quelques Marchands Génois, entre autres un nommé Estienne Colon, & l'autre Loüis de Pastorga, venans du costé de Tunis, aperçûrent de tres-loin une grande lumiere en forme de Pyramide, laquelle sembloit sortir d un gros monceau de pierres, & s'estant attachez à la considerer quelque temps, tout surpris de cette nouveauté; aprés avoir consulté entr'eux, prirent dessein d'y aborder, quoy qu'ils se détournassent de leur chemin; de sorte qu'ayans mis leur vaisseau à l'anchre, & en estant sortis pour aller vers ce grand amas de pierre, dont Raymond Lulle estoit couvert, ils découvrent ce precieux corps; & le reconnoissans pour ce qu'il estoit, ils vont prier le Magistrat, de leur vouloir permettre qu'ils l'emportent dans leur navire, ce qu'il leur accorda aussi-tost; Et le trouvant encore animé nonobstant toutes ses blesseures, ils prennent soin de le faire bien traitter, & se disposent à mettre à la voile pour singler vers Maïorque. Mais deux iours aprés, ce Glorieux Martyr rendit son esprit à Dieu au devant de cette Isle, le 3. des Kalendes de Iuillet, la veille, ou le iour mesme de la Feste des SS. Apostres S. Pierre & S. Paul, l'an 1315.

Nos Marchands Génois arrivent au port de 1315. Palme, & y ayant jetté l'anchre pour y prendre quelque rafraichissement, cachent du mieux qu'il leur est possible le Tresor qu'ils ont, à dessein de l'emporter à Génes. Mais comme ils furent prests

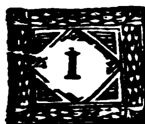
à partir, les voiles étenduës, leur Navire ne put avancer; tellement qu'aprés avoir demeuré tres long-temps en cette peine, ils ſe virent enfin obligez pour s'en delivrer, & pour avancer païs, de reveler ce precieux gage. Alors le Vice-Roy, accompagné de toute la Nobleſſe, & les Principaux de la ville, avec les Iurez, & tout le Clergé ſe vont prendre proceſſionnélement, le portent dans l'Egliſe de ſainte Eulalie, & le dépoſent dans ſa chapelle paternelle, dédiée à S. Marc: Mais les Religieux de S. François l'ayant demandé, à cauſe de leur habit qu'il portoit, il fut tranſporté dans leur Egliſe, où il eſt encore gardé avec grande veneration, & s'y fait de fois à autre de grands miracles.

Ainſi Raymond Lulle nâquit ſous le Pontificat d'Honorius IV. il parut ſous Nicolas IV. Celeſtin V. Boniface VIII. Benoiſt XI. Clement V. ſous Philippe le Bel, &c. Il mourut, ſelon Genebrard, l'an 1314. ou ſelon l'auteur de la Preface des Meditations de l'hermite Blaquerne, 1315. âgé de quatre-vingts ans, la veille, ou le iour meſme que S. Pierre & S. Paul reçûrent le Martyre à Rome.

FIN DE LA VIE DV B.
RAYMOND LVLLE.



APOLOGIE DE LA VIE ET DES E'CRITS DE RAYMOND LVLLE.



IAMAIS homme n'a plus esté persecuté, que ce grand Docteur & tres-pieux Anachorette. Il n'a pas seulement esté méprisé & maltraité durant cinquante ans de sa vie, ou environ, depuis sa Conversion iusqu'à son glorieux Martyre, par les ennemis de Iesus-Christ, & mesme ce qui luy fut plus sensible, par les Chrestiens & les Prelats de l'Eglise, qui le tenoient pour un extravagant, comme nous avons dit : mais sa persecution a duré des siecles entiers, & dure encore aprés sa mort, par la censure & la ~~médisance~~ de quelques esprits mal-intentionnez.

Neanmoins jamais homme n'a esté plus honoré que luy : Car la verité triomphant du mensonge, elle luy a acquis en tout temps, soit devant ou aprés son trépas glorieux, un nombre incomparablement plus grand de Disciples & d'appro-

bateurs, que l'envie ne luy a suscité de persecuteurs. Les preuves de ma proposition sont aussi autentiques que nombreuses. Et pour en donner quelques-unes dans cette Apologie, il faut sçavoir premierement, que comme rapporte Ptolomeus Maginus, Raymond Lulle ayant pris naissance dans Maïorque, il a passé pour Saint & pour heretique, pour fidele & pour magicien, pour homme de grand esprit & pour un fantastique, bref pour sage & pour fou.

Emery, dans le directoire des Inquisiteurs d'Espagne, dit que Lulle fut accusé long-temps aprés sa mort, mesme devant le Pape Gregoire XI. & non IX. selon quelques-uns, d'avoir publié dans ses Ecrits plus de 300. erreurs notables, selon PIERRE Archevesque de Terras : & autres plus de 500. toutes dignes de châtiment & de condamnation.

Archiepiscopus terraconensis.

Genebrard, & l'Auteur du Catalogue des heretiques le mettent au mesme rang. Quelques autres l'ont fait passer pour vn lâche & subtil artisan d'illusions & sortileges.

Ce mesme Medecin qui prit à tâche de détruire la Chymie, estoit dans un pareil sentiment : & dit que Raymond Lulle, environ l'an 1285. estoit un simple marchand, homme fantastique & visionaire, lequel bien que plein d'ignorance, ne laissa pas de publier plusieurs livres en langue Catalane : & qu'estant un iour sur une certaine mon-

tagne

tagne nommée Randa dans l'Isle de Maïorque, le diable qui le tenoit dans ses pieges, s'apparut à luy sous la figure de IESVS-CHRIST crucifié, & luy tint plusieurs discours, aprés lesquels il luy enseigna cette science vaine & diabolique, qu'il nous a depuis donnée sous le titre specieux de l'Art du Docteur illuminé; que l'ayant acquise de la sorte, il a eu l'impudence de vouloir persuader au monde qu'il l'avoit receuë de Iesus-Christ mesme, pour dissiper par son usage les tenebres de l'ignorance du siecle, & pour éclairer les esprits dans la connoissance des secrets de la Nature & de la Medecine, & mesme pour détruire les erreurs qui se rencontrent dans toutes les autres sciences; que chargé de cette marchandise, nonobstant les larmes & les prieres de sa femme & de ses enfans, dont il avoit peu de soin, il abandonna son pays, & s'en alla errant & vagabond par le monde sous l'habit d'hermite ou de Religieux du tiers ordre de S. François, qu'õ appelloit en ce temps-là, Freres ou Frerots de la pauvre vie, Bisoches ou Beguins, & qui furent enfin accusez & condamnez d'heresie par Iean XXII. & Boniface VIII. Que par cet Art il promettoit de parler de tout, comme Gorgias Leontinus, *ex tempore*, sur le champ, par une maniere ingenieuse de broüiller les mots, comme parle Cornelius Agrippa *de vanitate scientiarum.*

Enfin il a passé pour ridicule & fantastique par-

my quelques-uns. Mais qui ne voit pas que ce ne sont qu'impostures & calomnies de ses ennemis, qui meriteroient un plus grand châtiment que celuy auquel ils le voudroient condamner, pour les crimes qu'ils supposent en luy? & que tous ceux qui l'ont ainsi persecuté aprés sa mort sont grandement suspects, leur critique ne pouvant proceder que d'une grande malice ou ignorance? En quoy ils se sont rendus ridicules de vouloir blâmer un saint homme, dont le nom est si illustre par sa vertu & par sa doctrine, qu'il n'y a point de nation quelque barbare & infidelle qu'elle soit, qui ne le revere, le connoisse, & en fasse grand état: Les Iuifs mesme l'ont pris pour un second Salomon, rapportant sa science à celle de ce sage Roy. Tant de Princes & Rois de France, d'Angleterre, d'Hespagne, de Sicile, de Naples, de Chypre, l'ont pris sous leur protection, ont suivi ses conseils & ont cheri ses écrits: Tant de Cardinaux, Archevesques, Evesques & illustres Prelats de l'Eglise ont approuvé sa vie, loüé sa vertu, relevé son merite, & embrassé sa doctrine: Tant de Docteurs & sçavants personnages ont fait cas de ses œuvres, ont écrit en sa faveur, ont appliqué leur esprit à l'êtude de son Art general, en quoy ils ont tres-bien reussi, s'estimans tres-glorieux d'estre du nombre de ses disciples. Enfin tant d'ignorans ont profité de sa methode, & tant de libertins ont esté convaincus

par la force de ses raisons, qu'ils estoient obligez d'embrasser la vertu, & que ce seroit faire maintenant un crime de douter de sa sainteté & de ses sentimens.

Les Autheurs qui ont deposé en faveur de son innocence & de la verité de ses écrits, sont en plus grand nombre & plus dignes de foy sans comparaison, que ceux qui ont censuré sa vie & ses œuvres ; & nous en pouvons tirer les plus authentiques témoignages qu'on puisse alleguer du merite d'un homme.

Les plus évidentes & asseurées preuves qu'on puisse donner de la sainteté & de la doctrine de quelqu'un aprés sa mort, sont appuïées sur le témoignage & l'autorité des Prelats, des Docteurs, des Assemblées & Vniuersitez approuvées : sur les miracles qu'il a faits : sur la tradition, la devotion du peuple, le sentiment commun de tous ceux du pays où il est né, où il a vêcu, & sur les actes publics qui ont esté dressez en suitte des évenenemens & autres choses. Et pour ce qui est de la fidelité de ses écrits, la seule lecture qui en peut estre faite par les hommes doctes, suffit pour en faire le jugement qu'il convient, soit en sa faveur s'il n'y a rien de contraire à la foy, soit contre luy s'il est convaincu de quelque erreur.

Or ie trouve que sa sainteté & sa fidelité sont déja suffisament reconnuës & autorisées par toutes les preuves que i'en ay rapportées. x je viens de raporter.

Car premierement, ce que nous avons avancé de plus remarquable dans l'histoire de sa vie, a esté tiré du Memorial envoyé par les Maïorquains à Rome à N. S. P. le Pape Alexandre VII, & à luy presenté par le R. P. Iean Riera Cordelier, Docteur & Scindic de Maïorque, deputé pour poursuivre auprés de sa Sainteté la Canonisation dudit Raymond Lulle.

Ce Memorial a esté fait sur les actes publics & les Archives de la ville de Palme, principale de ce Royaume de Maïorque, où il y a des Religieux & Docteurs de l'ordre de S. François qui enseignent la doctrine de ce grand personnage, & se disent Professeurs de son Art general.

On le dépeint en diverses façons, premierement, ayant la teste sous la Lune qui l'environne, & au dessus un Crucifix, pour montrer qu'il a esté illuminé, avec cette devise *In fide & spe*: c'est à dire qu'il a eu une grande foy & esperance, & qu'il a toûjours esté fidelle à IESVS-CHRIST, pour l'amour duquel il a souffert le Martyre, aprés avoir vêcu dans un ardent desir de le souffrir. Si donc sa science estoit vaine & diabolique, l'Eglise ne permettroit pas qu'on l'enseignât publiquement : & s'il estoit heretique, on ne le representeroit pas comme illuminé de Dieu & remply de foy & d'esperance.

Ps. 34. En une autre Image on luy donne cette devise, *Exurge & intende judicio meo, Deus meus*

tagne nommée Randa dans l'Isle de Maïorque, le diable qui le tenoit dans ses pieges, s'apparut à luy sous la figure de IESVS-CHRIST crucifié, & luy tint plusieurs discours, aprés lesquels il luy enseigna cette science vaine & diabolique, qu'il nous a depuis donnée sous le titre specieux de l'Art du Docteur illuminé; que l'ayant acquise de la sorte, il a eu l'impudence de vouloir persuader au monde qu'il l'avoit receuë de Iesus-Christ mesme, pour dissiper par son usage les tenebres de l'ignorance du siecle, & pour éclairer les esprits dans la connoissance des secrets de la Nature & de la Medecine, & mesme pour détruire les erreurs qui se rencontrent dans toutes les autres sciences; que chargé de cette marchandise, nonobstant les larmes & les prieres de sa femme & de ses enfans, dont il avoit peu de soin, il abandonna son pays, & s'en alla errant & vagabond par le monde sous l'habit d'hermite ou de Religieux du tiers ordre de S. François, qu'ō appelloit en ce temps-là, Freres ou Frerots de la pauvre vie, Bisoches ou Beguins, & qui furent enfin accusez & condamnez d'heresie par Iean XXII. & Boniface VIII. Que par cet Art il promettoit de parler de tout, comme Gorgias Leontinus, *ex tempore*, sur le champ, par une maniere ingenieuse de broüiller les mots, comme parle Cornelius Agrippa *de vanitate scientiarum*.

Enfin il a passé pour ridicule & fantastique par-

ces, & dans celuy de la Philosophie de l'Amour: lesquels j'ay traduits & exposez.

Pour ce qui est de son Martyre & de sa Sainteté, on les prouve clairement,

1. Par le recit que nous avons cy-devant fait de l'histoire de sa Vie.

2. Par la commune opinion.

3. Par une tradition tres-ancienne, qui est venuë de pere en fils depuis 340. ans dans les Royaumes d'Arragon, de Valence, de Catalogne, de Maïorque, &c. Où il a esté toûjours reconnu & reveré pour Saint & pour glorieux Martyr.

4. Par l'experience des prodiges que Dieu a faits depuis sa mort pour manifester ses merites & souffrances. Entr'autres le Lundy cinquiéme Decembre 1611. on fit la visite de son Corps; dont le rapport fait par plusieurs Jurez & assistans, est soigneusemeat gardé. L'enqueste se fit devant le Vice-Roy, le Chancelier, & tous les Superieurs des Ordres Religieux, avec tous les Principaux de la Ville, & tout le Convent des FF. Mineurs, où se trouva leur Provincial. On alla en procession à la Chappelle de Notre-Dame de Pureté, où le Corps est encore conservé aujourd'huy; & là en presence des témoins & du Scindic ou agent du Royaume en la Cour de Rome (afin que ce Scindic rapportât la verité de la procedure à N. S. Pere pour le porter à la Ca-

nonisation du B. Raymond Lulle) on ouvrit un Sepulcre de marbre, d'où l'on tira dehors son sacré Corps d'une certaine Caisse de bois ornée au dedans d'un drap de lin, & aussi-tôt ces saintes Reliques estant exposées, on les porta devotement & processionnellement en chantant, *Deus tuorum militum*, devant le maistre-Autel, là où tout le monde les hónora pieusement. Mais la grande foule du peuple empeschant l'enqueste qu'on vouloit faire, le Vice-Roy fit sortir le peuple par son commandement, & l'on proceda en la presence des témoins, du Scindic, & des autres que nous avons cy-devant nommez, à la visite de ce Corps. Laquelle en ayant esté soigneusement faite par les Medecins & Chirurgiens, ils jugérent tous unanimement, qu'outre quelques petites playes du reste du Corps ; le S. Martyr en avoit receu quatre en la teste, sçavoir deux de pierres, dont l'une estoit sur le devant, & l'autre sur le sourcil gauche ; les deux suivantes estoient de deux coups de sabre, dont l'une estoit à la partie superieure, & l'autre à l'entour de l'os appellé *pierreux*, comme il paroissoit encore fort bien, *os petrosũ.* quoy qu'il y eust pour lors trois cens moins onze années qu'il estoit mort.

5. Son Martyre est confirmé par son Office propre, que l'on recite depuis long-temps dans le Diocese de Maïorque, & par la Messe qu'on y celebre. Cet Office se trouve dans un certain li-

vre, fait par Iacques Ianvier, intitulé *Ars metaphysicalis*, qui est dans le Convent des RR. PP. Prescheurs de Palme, où l'on voit ces paroles, *Officium gloriosi & sanctissimi Martyris Magistri Raymundi Lullij*, & le reste, que vous verrez à la fin de ce liure, piece 1.

6 Il y a encore une epitaphe gravée sur une pierre de marbre, qui est dans la muraille de sa Chapelle, où sont briévement décrites les circonstances de sa vie & de sa mort, en Vers latins. Voyez les pieces justificatives, piece 2.

7. Nous avons un autre témoignage de sa Sainteté & de son Martyre dans les Archives des PP. Iesuites de Maïorque; lequel vous trouverez pareillement à la fin de ce volume, piece 3. Où il est rapporté entr'autres choses, que son Corps ayant esté porté dans l'Eglise des PP. Cordeliers, & logé dans leur sacristie en une Caisse de bois, tout auprés d'vne autre, où estoit le Corps d'un certain fils du Roy de Portugal, qui revenant de visiter le S. Sepulcre estoit mort à Palme. Quelque temps aprés cette Sacristie estant perie par une incendie, avec tout ce qui estoit dedans, la seule Caisse où reposoit le Corps saint, fut entierement preservée du feu. Mais pour éviter d'autres nouveaux inconveniens, on fit faire une Vrne de pierre, dans laquelle fut mis ce Corps encore tout ensanglanté des playes qu'il avoit receuës le iour de son Martyre. On plaça cette Vr-

ne audessous du pulpitre vers la chaire de l'Eglise à main gauche ; d'où elle fut aprés transportée dans la Chappelle de Notre-Dame de Pureté, appropriée à la maison des Armangaux, & dans le tombeau de noble Antoine de Serra, disciple de notre bien-heureux Docteur, aux dépens du Roiaume, le 28. Iuin 1448. où il est honoré par de continuels miracles qui s'y font ; & par la devotion du peuple ; laquelle s'est tellement augmentée depuis ce temps-la, qu'on lui a dressé plusieurs Autels dans les Eglises, & mesme erigé des statuës & autres images tant en relief qu'en peinture, en divers coins de la ville ; où l'on celebre durant l'année plusieurs festes à son honneur avec grande veneration. Et mesme les Maïorquains ont obtenu une Bulle du Pape Leon X. pour dire l'Office & celebrer la Messe propre le jour de son glorieux Martyre. Ce qui s'observe depuis ce temps-là jusques aujourd'huy.

Les Archives de Maïorque font foy de ce que ie viens d'alleguer; Et qui plus est, elles nous confirment que l'Eglise solennise sa Feste dans tout le Pays. Tellement qu'en consequence de tant d'insignes miracles qu'il a faits depuis sa mort, & qui se font encore aujourd'huy, tout le monde estime qu'il doit estre canonisé ; la voix commune de tout un peuple estant comme l'Echo de la voix de Dieu, qui parle souvent par la bouche de plusieurs unis ensemble ; Et comme l'on dit *Vox*

populi, vox Dei, & principalement lorsque le sentiment public est autorisé par des preuves suffisantes ; comme il arrive en cette affaire. Et les mesmes Archives nous faisant mention de l'embrasement de la Sacristie, nous en rendent un témoignage pareil a celuy que nous venons d'alleguer.

Dans la vie des Peres de l'Occident, Benoist Gonon de Bourg, Celestin de Lyon, rapporte entr'autres choses que sur la vision ou l'indice d'une lumiere en forme de pyramide, qui parut en la mort de ce B. Martyr, son sacré Corps fut trouvé & porté à sa patrie : *Indicio pyramidis luminosæ sacrum Corpus repertum, & in patriam delatum est.*

Burgensis

De plus, il y a quelques odes latines dans Majorque, sur certain miracle fait par le merite de ce Saint personnage, lesquelles commencent ainsi,

Majoricarum splenduit
Depositum nobiliter,
Dum ardent faces cereæ,
Quantitas non minuitur.

C'est à dire, que les cierges ou flambeaux étoient allumez dans la Chapelle ou sur l'Autel du Saint, & qu'ils ne diminuoient point.

On dépeint ordinairement ce grand homme tout environné de rayons ; pour marque de sa Sainteté, & de la lumiere dont son esprit fut éclairé de Dieu.

Il estoit contemporain de S. Raymond de Penafort, natif de Barcelonne en Catalogne, & Religieux de l'ordre de S. Dominique, avec lequel il converſoit familierement, & qui le détourna une fois d'aller à Paris pour y étudier au commencement de ſa Converſion. Cette conjoncture du temps de ces deux Saints perſonnages a eſté cauſe peut-eſtre, que quelques-uns ſe ſont trompez en prenant l'un pour l'autre.

L'on obſerve deux choſes qui ſont tout à fait dignes de remarque, & qui continuent miraculeuſement encore depuis ſa mort :

La premiere, eſt que les animaux s'approchant de ſa Cellule, qui eſt comme une caverne; ſcituée prés du ſommet d'une colline, & éloignée d'environ un mille de ſon hermitage de Miramar, qui eſt le lieu où il alloit quelquefois prendre du relâche, ils n'oſent aucunement y entrer.

La ſeconde, eſt que les eaux qui couloient & diſtilloient là-dedans de tous coſtez par des canaux ſoûterrains durant ſa vie, ont ceſſé de couler aprés ſa mort.

Pierre Bertius dans ſa Table geographique page 95. parle en ces termes de Raymond Lulle : *Palma eſt inſignis civitas in Majorica, quæ & κατ' ἐξοχὴν, dicitur Majorica : Hæc patria fuit Raymundi Lulliȷ viri ſuâ ætate celeberrimi : Is claruit anno Chriſti* 1300. *&c.*

Ce S. Docteur eſtoit en grande eſtime auprés

du Roy Robert, à qui il écrivoit fort souvent; & méme il luy dédia plusieurs Livres, entr'autres ceux qui traittent des secrets de la Nature, de la Quintessence, & de la transmutation des Metaux. Et ce qui fait voir que ce Prince estoit grand amateur des sciences & des hommes de lettres, est que notre Docteur confesse dans son Art operatif, qu'il a receu de ce Roy plusieurs rares secrets.

Le Roy Eduard nous témoigne bien qu'il ne fit pas moins de cas de l'esprit de ce divin Philosophe, puisqu'ayant passé en Angleterre à dessein d'exciter ce Roy à mettre sur pié une puissante armée navale pour faire la guerre aux Turcs & recouvrer la Terre-sainte, il en receut des preuves autentiques, en luy faisant de l'Or, qu'on appelle Or de Raymond; & l'on voit encore des pieces qu'on nomme Raymondines.

Il florissoit aussi du temps d'Arnaud de Villeneufve, duquel il avoüe avoir appris beaucoup de curiositez concernant la Medecine. D'où vient que Mercator qui a reduit le grand Atlas en abregé, intitulé *Atlas minor*, faisant le dénombrement des hommes illustres & grands genies que l'Espagne a produits, fait mention dans cet Abregé & dans la description du Royaume d'Espagne, dudit Raymond Lulle, comme d'un disciple de ce fameux Docteur en medecine.

Voyez combien d'éloges notre B. Martyr luy

donne dans son livre des Eaux de vie, intitulé *Medicina operativa*, où il proteste qu'il embrasse volontiers sa doctrine, le tenant pour une vraïe source de science, Lorsqu'il dit, *Ipsas aquas habui & recepi à serenissimo Rege Roberto, sub sigillo secreti; quæ quidem secreta ab expertissimo Doctore Magistro Arnaldo de Villanova habuerat, qui meritò fons scientiæ vocatur, quia præ cæteris hominibus in omnibus scientiis floruit; cujus scientiam libenter amplector; à quo quidem Doctore multa experimenta didici; & de ejus doctrinâ confisus, illa quæ dicta sunt in hoc libro ad laudem tanti Doctoris Catholici apposui, vt ejus recolibilis memoria à filiis meis recoli possit in vita perenni.*

Raymond se trouvant à Lerida, fut prié par ses amys de composer quelque traitté de Medecine, où il enseignast la pratique de cette science pour conserver la santé du corps humain, & le delivrer des maux ausquels il est sujet de fois à autres; c'est pourquoy il fit ce Livre de la Medecine operative, où il exalte le merite d'Arnaud de Ville-neuve, qui estoit du Comté de Tarragone en Catalogne.

Iusqu'icy nous avons fait voir suffisamment le merite de Raymond Lulle quant à la sainteté de sa vie, par les preuves & témoignages autentiques que nous en avons donnez, les ayant receus

& recueillis de plusieurs endroits. Il reste maintenant à faire voir l'excellence & la fidelité de ses Ecrits, qui n'ont pas moins d'Approbateurs que sa Vie.

CHAPITRE II.

De l'excellence, & de la multitude de ses Ouvrages.

IL est premierement à remarquer que ce grand homme a plus travaillé incomparablement qu'aucun Ecrivain, quelque sçavant qu'il puisse estre. Car Rufus Candidus de Guienne dit qu'il a fait plus de quatre mille volumes tant gros que petits.

Asturicensis. Alphonse de Proaza d'Asturie a ajoûté sur la fin de l'Art expositif de Lulle, une Table contenant une partie des œuvres de ce Docteur, soit qu'il les eût veus en quelque part, ou qu'il en eût simplement remarqué le nombre dans quelques-uns des Ecrits de l'Auteur méme, dans lesquels ils pouvoient estre citez.

Cette Table est composée de 305. volumes, y compris 18. que nous y avons ajoûtez, les ayant depuis trouvez citez dans quelques-uns de ses livres.

Nous mettrons à la fin de cette Apologie la

mesme Table, afin que l'on voye les matieres dont il a traitté.

Or pour convaincre ou d'ignorance ou de malice ceux qui ont attaqué ce saint personnage, particulierement depuis sa mort ; & qui ont pris à tâche de censurer ses œuvres, l'accusant d'heresie, de superstition, d'imposture, de vanité, & de magie, il faut seulement voir les témoignages contraires qui ont esté donnez & durant sa vie & aprés sa mort, en divers temps, par des Vniversitez celebres, par des Rois tres-Chrestiens, par des Cardinaux & autres Prelats, & enfin par plusieurs Autheurs dignes de foy, qui ont fait gloire d'embrasser sa doctrine, &c.

En suitte il faut prendre la peine de lire attentivement ses ouvrages, & ie suis asseuré que bien loin d'y trouver matiere de blâme, ou d'y découvrir les erreurs que ses ennemis supposent, on sera surpris de la temerité de ceux-cy, & ravi de la pieté & du merite de celuy-là.

En effet, quant à l'heresie, il en peut bien avoir esté accusé; parce qu'il est facile de censurer un homme aprés sa mort, & lors qu'il n'est plus en état de se deffendre de la médisance de ses ennemis. Mais on ne trouvera point qu'il ait jamais esté condamné de l'Eglise : au contraire il y a plusieurs Approbations autentiques, comme j'ay dit, en faveur de sa vertu & de sa doctrine. Vous verrez parmy les pieces justificatives les plus sig-

nalez témoignages qu'on puisse donner pour rehausser le merite d'un homme & mettre sa reputation à couvert des insultes de l'envie. C'est par là que j'espere tirer de scrupule & de doute, ceux qui ont peu de connoissance de la vertu & de l'excellence de son Art.

D'ou l'on pourra juger, qu'on l'a injustement accusé d'heresie, de superstition, &c.

Quelle raison peut-on avoir de tenir pour heretique un homme qui a soumis avec humilité & devotion toutes ses paroles & propositions à la correction de la sainte Eglise, & à la censure des Docteurs? Vn homme dis-je, qui n'a jamais eu autre motif dans ses études & dans ses emplois que la défense de la Religion Chrestienne? Car sa fin a esté de soutenir au peril de sa vie, & de montrer aux infidelles, par la raison naturelle & par de veritables demonstrations, comme il a fait, les Veritez de notre Foy: Sur quoy il a composé plusieurs Livres, & particulierement celuy qui traitte des articles de la Foy prouvez demonstrativement; sa Theologie naturelle sur le Maître des Sentences; son livre des trois-cens articles condamnez à Paris contre les Averroistes; son Arbre des sciences, &c. où il n'a point d'autre sentiment que celuy de l'Eglise; & où il ne prétend autre chose que de convaincre les impies, & les Philosophes profanes, leur montrant que notre Foy est conforme à la raison, & que les sectes

qui luy sont opposées, sont fausses; Ce qu'il prouve évidement par les contradictions qui s'ensuivent de la supposition des propositions qu'ils avancent contre la Loy Chrestienne.

Ie ne doute pas que ce que ie viens de dire n'arreste dabord quelques esprits qui jugent des choses sans les examiner & qui font un article de Foy d'une opinion commune: mais ie les supplie de suspendre leur jugement toutes les fois qu'ils rencontrent dans cet ouvrage, ou dans quelqu'autre de mes Livres cette proposition, que *les mysteres de nostre Foy se peuvent montrer par la raison & par des demonstrations*, jusqu'à ce qu'ils ayent leu le traitté que j'ay fait sur ce sujet & qui doit suivre immediatement cette Apologie, là où ils verront dans la seconde partie que les Peres, & particulierement S. Augustin, S. Anselme, S. Thomas, Richard de S. Victor, disent tout clairement & en termes exprés la mesme chose. Et pour ce qui est des objections qu'on y peut faire, nous y respondons directement dans le mesme traitté.

Cela estant ainsi cet Auteur est repris sans raison; & ceux qui le méprisent, ou ils n'ont jamais leu ses œuvres, ou s'ils en ont veu quelque chose, ils ont fait peu de reflexion sur les principes: d'où vient qu'ils n'ont pas conceu ses pensées, ny la force de ses raisonnemens.

D'autre part il faut remarquer qu'il n'a fait au-

cun Livre ny traitté où il touche de la Foy Chrestienne, sans y soûmettre, comme j'ay dit, toutes ses propositions à la Censure Ecclesiastique, soit au commencement ou à la fin de l'œuvre.

Pour ce qui est de la Magie, ie croy qu'il n'a jamais eu la pensée d'y vaquer en aucune maniere, & nous ne trouvons aucun Livre de luy, où il traite de cette science vaine & superstitieuse au sens qu'on l'entend : mais s'il a esté soupçonné de s'y estre addonné, c'est sans doute à cause de certains Livres de Chymie, dont le titre est, *Magica Raymundi* ; Là où il parle seulement de la vertu & des proprietez occultes des choses naturelles, principalement des Mineraux.

Ceux qui voudront prendre la peine de lire ses écrits avec attention, verront que ie ne ments point : & s'ils ont un jugement solide avec un desir de connoistre la verité, ils changeront de sentiment, & confesseront à la fin qu'ils n'ont rien découvert dans tous les œuvres de Raymõd Lulle, qui semble choquer ny directement ny indirectement la Foy ou la Morale Chrstienne : au contraire ils remarqueront par tout un zele incomparable, pour l'honneur & la gloire de Dieu & le salut du prochain : dautant qu'il témoigne & fait connoistre évidemment par ses paroles, qu'il n'a jamais eu autre but que de dissiper les erreurs du monde, d'instruire les ignorans, & d'allumer dans leur cœur, le feu de l'Amour divin. Ce qu'il

monstre particulierement dans son Arbre de la Philosophie d'Amour, dans son Livre de l'Amy & de l'Aimé, & dans celuy de la Contemplation.

Si-bien qu on a iuste sujet de soupçonner d'envie & dignorance ceux qui l'ont voulu censurer. La raison qu'on peut dõner d'un tel soupçon est tirée de l'Excellence & de la subtilité de ce Docteur: Car sa science est extraordinaire & trés sublime, il se sert de termes nouveaux & inusitez pour l'expression de ses pensées, parce que les langues n'en sçauroient fournir d'autres plus propres pour exprimer la mesme chose; outre que tout Art doit avoir ses termes propres; D'où vient selon mon sens, que ces Censeurs surpris de la nouveauté d'une telle methode, & ne pouvant penetrer les mysteres qu'elle renferme, pour excuser leur ignorance, & la foiblesse de leur esprit, se jettent dans l'invective & méprisent l'Autheur d'une si belle invention, ne s'arrestant qu'à la superficie des mots, sans prendre la peine de considerer ce qu'ils signifient, & l'usage qu'on en peut faire.

Neanmoins leur censure n'empesche pas que plusieurs grands hommes qui ont leu attentivement les œuvres de ce mesme Docteur, & qui ont esté curieux de s'informer de sa vie, ne le tiennent pour un Ecrivain trés fidelles, pour un Saint & Martyr, le nommant perpetuellement, *le Docteur illuminé*, & admirant ses écrits comme des prodiges de l'Art & de la science.

Pour honorer sa memoire, on publia l'an 1604. un Livre intitulé, *Sentence definitive*, prononcée selon le droit & la raison par Autorité Apostolique en faveur de sa doctrine & du triomphe de la verité. Voyez cette sentence à la fin de ce livre piece. 5.

Sur quoy il faut remarquer que l'Art de cet illustre Philosophe, quelque temps aprés sa mort & durant le Pontificat de Gregoire XI. estoit en vogue & en grande estime par toute l'Italie, l'Espagne, la France, l'Alemagne, & l'Angleterre. Cependant un certain Nicolas Emery Religieux de S. Dominique par quelque passion d'envie & de vangeance, supposa & publia une Bulle du mesme Pape seant en Avignon en datte du vingt-troisiéme Decembre, ou du huictiéme devant les Calendes du mois de Février de l'an 1371. dans laquelle il estoit porté que les Livres de Raymond Lulle contenoient plusieurs erreurs, à cause dequoy le Pape donnoit commission & pouvoir audit Emery d'en prendre connoissance, & d'en faire un jugement par autorité Apostolique : Ce qu'il fit en mesme-temps : car se servant de cette impie & diabolique invention, il obligea par des Censures Ecclesiastiques tous ceux qui avoient des livres de Raymond Lulle à les luy apporter, défendant a toute personne de les lire ou de les garder : ce qui estant fait, il condamna comme heretique ce pieux Docteur & fidelle

Chrestien ; Et mesmes pour détourner les ames devotes de la lecture d'une si sainte & solide doctrine, il composa un certain livre, où il laissa 2001 propositions de ce divin Autheur, lesquelles il tenoit pour heretiques, Ce qui commença de diminuer la reputation de nostre glorieux Martyr ; plusieurs se persuadant simplement que la procedure d'Emery estoit juste & legitime.

Mais les parens de ce B. Raymond Lulle ne pouvant souffrir une telle injustice, firent leurs plaintes au Roy Iean d'Arragon contre Emery, & obtinrent la licence de faire examiner de nouveau cette affaire par les Messieurs de l'Inquisition de Barcelonne ; Ce que fit exactement le R. P. Bernard Ermengandi, qui estoit alors Provincial des PP. Prescheurs, & Inquisiteur general dans les Royaumes d'Arragon, de Catalogne, & de Valence ; & pour garder les formalitez requises, & donner un jugement plus solide, il prit douze autres Docteurs en Theologie, hommes celebres, & tres sçavans. Ainsi l'an 1386. 1398
un Samedy dix-neufviéme May, il declara par une sentence juridique notre Docteur exempt du blâme & de la calomnie, qu'Emery luy avoit temerairement imposée.

En suitte dequoy l'an 1419. & la douziéme annnée du Pontificat de Martin V. le Cardinal Aleman, Legat de notre S. Pere dans les Royaumes d'Arragon, de Valence, & de Navarre, dans

retiques : D'où vient qu'il a passé pour tel durant quelque temps dans le Catalogue des livres defendus par le Pape Paul IV. jusqu'à la determination du Concile de Trente ; par l'ordre & le commandement duquel, le Patriarche de Venise, avec quatre Archevesques, quatre Evesques, un Abbé, deux Generaux des Ordres Religieux & quatre Docteurs, tous grands personnages, choisis entre les plus doctes & les plus Religieux de toute la Chrestienté, apres avoir veu la sentence definitive, & examiné les propositions qui avoient esté iniustement condamnées par Emery, enfin l'affaire, estant bien & meurement considerée ; ils ordonnérent le premier jour de Septembre l'an 1563. par autorité du Concile, &
1563. par un Decret solennel, que les œuvres de cet excellent Docteur Raymond Lulle seroient retranchez & effacez de tous les Indices des livres defendus, principalement de celuy de Paul quatriéme ; dans laquelle Ordonnance la Bulle supposée qu'Emery disoit estre de Gregoire XI. est alleguée. Ce Decret se voit & se garde encore dans le Catalogue de nostre S. Pere le Pape Pie IV. & dans les autres, des livres défendus, qui ont esté faits jusqu'icy.

Ce Reglement fut fait à la sollicitation & sur la remontrance de Messire Iean Villeta Chanoine de Barcelonne, homme tres-sage & sçavant en cette science. Le témoignage de son zéle envers

ce B. Martyr, & de ses soins à relever son honneur, paroist dans une certaine approbation de l'abbregé du grand Art, imprimée à Barcelonne l'an 1565. 1565.

De plus, l'Inquisition generale d'Espagne, conformément au Decret du Concile de Trente, a retranché du Rôle des livres défendus, fait ou confirmé par Paul V. la clause ajoûtée par mégarde & inconsiderément contre les Livres de Raymond Lulle, par ceux qui ont recüeilly cette Table. Ce qui fait voir qu'il n'y a rien dans les Ecrits de ce divin Philosophe contre les veritez de notre Foy.

Arnaud Albert, Inquisiteur Apostolique & Evesque de Pazzi, dit qu'il n'est point du sentiment de celuy qui a fait tous ses efforts pour mettre au rang des heretiques Raymond Lulle, homme Catholique, d'une vie exemplaire & irreprochable, dont la rare doctrine & les tres-saintes mœurs sont connuës dans toute l'Espagne & la France, &c. Voyez la piece 6.

Le Cardinal Bellarmin, autheur tres-fidelle & digne de foy, traittant des Ecrivains Ecclesiastiques, dit que le S. Siege n'a rien encore determiné touchant cette controverse. Tellement que ses œuvres ne sont ny au rang des livres défendus, ny de ceux qui sont autorisez par les souverains Pontifes & par les Conciles. D'où il faut conclûre en faveur de cette science, qu'elle n'est point suspe-

ête ny défenduë : car pour n'estre pas autoris[ée]
des Papes & des Conciles,il ne s'ensuit pas qu'e[l]
le soit condamnée. Tous les livres qu'on lit,
qu'il est permis de lire, ne sont pas approuv[és]
positivement.

Et nous devons croire que si l'Eglise y eût tro[u]vé quelque chose qui choquât la Foy, elle en e[ût] expressément défendu l'usage, & n'en auroit pa[s] souffert la lecture durant trois siecles & davanta[ge]. La Censure du jugement d'Emery, & la Cor[rection] du catalogue des livres défendus confir[ment] cette verité, sçavoir que l'Eglise n'a jamai[s] condamné R. Lulle. Voyez la 7. piece.

Quelqu'vn pourroit demander icy particulierement quel fut le motif de la supposition & de la calomnie de cet Emery contre luy?

Pour répondre à cette question, puisque c'est pour la gloire de la sainte Vierge, & pour l'honneur d'un sien serviteur : Il faut sçavoir qu'Emery estoit d'une opinion contraire aux sentimens de l'Eglise & des Fidelles touchant la Conception immaculée de la Vierge, à raison de quoy il y avoit en son temps une grande dissension dans l'Espagne entre les Catholiques : Ceux qui défendoient & soûtenoient la verité de cette sainte Conception,se servoient des raisons que R. Lulle en a données dans les livres qu'il a faits sur ce sujet, & l'appuyoient de son autorité. Mais Emery qui avoit le pouvoir en main en qualité d'Inquisi-

teur, abusant de son office, pour satisfaire à sa passion, & pour fermer la bouche aux Fidelles qui estoient d'un sentiment contraire au sien, se servit du moyen dont nous avons parlé, croyant détruire par là, la memoire de ce S. personnage.

On a méme traduit depuis peu en Espagnol, un fort beau Traitté qu'il fit de la Conception, en suitte d'une dispute qu'il eut en Avignon avec un Religieux qui impugnoit cette verité : dans lequel il montre par des raisons necessaires, conformément au titre du Livre, que la sainte Vierge a esté conceuë sans peché. Il a esté imprimé à Bruxelle, avec l'approbation des Docteurs de l'Vniversité de Louvain.

Ce que nous avons dit icy d'Emeri ne peut rien ternir de l'éclat de son Ordre, que nous devons reverer comme une tres-sainte Religion, instituée par un des grands Patriarches de l'Eglise. En effet, le défaut d'vn particulier n'est pas capable d'alterer le merite de toute une Communauté.

Tous les témoignages que ie vous viens d'apporter sont beaucoup illustres : mais en voicy d'autres, quoy que plus anciens, qui ne le sont pas moins. Car l'an 1309. le B. R. Lulle estant encore vivant, obtint une approbation generale 1309
de son Art par quarante fameux tant Docteurs que Bacheliers de la Faculté de Paris, deputez à cet effet par icelle au mois de Février : comme il se voit par ses Registres, & par un Extrait qui est

gardé dans les Archives du Royaume de Maïorque. Voyez la piece 8.

Quelques-uns mettent au nombre de ces approbateurs le celebre Iean d'Vns ou Scot, peut-estre à cause de l'estime qu'il faisoit de notre Raymond, depuis la dispute qu'ils eurent ensemble, où la subtilité de l'un se vit égalée par la doctrine de l'autre. Mais selon la verité de l'histoire, quant à la circonstance du temps, ce Iean d'Vns qui a souscrit à l'approbation, ne peut estre ce Scot nommé le Docteur subtil, parce qu'il mourut en l'an 1308. le 8. Decembre, & l'approbation fut faite en Février 1309. R. Lulle estant pour lors à Paris : Ce qui me fait dire qu'il y en a eu plusieurs du nom de Scot.

Cette mesme datte se trouve inserée dans deux Privileges, l'un d'Alphonse Roy d'Arragon, donné à Naples l'an 1449. & l'autre de l'Empereur Charlequint donné à Seville l'an 1526. pour autoriser la Doctrine de R. Lulle.

Cette science fut encore autorisée l'an 1310. à Verone par Philippe Roy de France, lequel se montra grand protecteur de notre Docteur, de ses œuvres & de ses pieux desseins, comme l'on peut voir dans les Livres des Principes de la Philosophie, & dans plusieurs autres que cet Autheur luy dédia.

Et l'an 1311. le mesme Art fut approuvé dans Paris par François de Naples Chancelier de l'Vniversité.

De plus l'an 1369. au dixiéme Octobre, par Pierre Roy d'Arragon & de Valence; de laquelle approbation le Roy Alphonse fait foy dans ses lettres de l'an 1449. & par d'autres Roys d'Espagne & d'Arragon, qui ont succedé à ces premiers, & donné licence de faire Imprimer ses œuvres, comme aussi à tous leurs sujets la permission d'enseigner & d'apprendre sa Doctrine, & aux principales Villes de leurs Royaumes d'instituer des Colleges à cet effet.

Mais afin que personne ne doute des preuves que ie viens de donner, & que les curieux soient dautant plus animez à létude de cette science, qu'ils verront de personnes illustres & de grande autorité qui l'ont aprouvée,& qui l'ont enseignée publiquement durant trois siecles ou plus, depuis la mort de son Autheur jusques aujourd'huy, principalement dans les terres & Royaumes des Roys d'Espagne, j'ay inseré parmy les pieces justificatives deux Lettres patentes trés remarquables, l'une de l'Empereur Charlequint, de laquelle j'ay fait mention icy devant de l'an. 1526. l'autre de Philipe Roy d'Espagne, donné à S. Laurens-le-Royal l'an. 1597. le 24. Octobre.

Ces lettres confirment & amplifient les privileges, que les Roys Catholiques d'Arragon leurs predecesseurs ont concedez en faveur de ceux qui font profession de cette science. Voyez les pieces. 9. & 10. 1597.

L'extraict de ces Lettres a esté tiré des Archives de Maïorque sur l'original qui est en parchemin avec le sceau d'estain du Roy d'Espagne, attaché avec des rubans jaunes & rouges.

Ces Privileges font voir l'estime que les Roys d'Espagne ont toujours faite de la Doctrine & du merite de R. Lulle. Le Roy Ferdinand le qualifie dans ses Lettres du titre de Docteur divin, illuminé, & excellent.

Ie veux encore inserer icy une belle remarque d'un celebre Docteur de Sorbonne, nommé Iaques Faber, touchant sa pieté & l'excellence de sa doctrine. Ce Docteur de Paris écrivant à un Archevêque de Sarragoce & de Valence, nommé Alphonse d'Arragon, & luy envoyant deux des Livres de R. Lulle, sçavoir celuy des Proverbes, avec la Philosophie de l'Amour, qu'il avoit recouvrez par les soins d'un de ses amis, le conjure par sa lettre d'y observer soigneusement dans la lecture, comme l'Autheur n'y détache jamais son esprit & ses pensées de la bonté eternelle d'un Dieu, principalement dans sa Philosophie. Voyez cette Epitre à la fin, Piece 11.

On dit que la plus-part de ses œuvres se trouvent, ou du moins qu'ils se sont trouvez autrefois en trois endroits où il avoit fait sejour.

1. Dans la Chartreuse de Paris, parce que les Religieux de ce Monastere le logeoient ordinairement chez eux par le droit d'hospitalité, & par

la haute estime qu'ils faisoient de luy : mais ils ont laissé égarer depuis quelque temps ce qu'ils en avoient de plus rare.

2. Ils se trouvent dans le cabinet d'une ancienne & Noble famille de Genes qui le retiroit.

3. Dans le Palais du grand Seigneur de Maiorque, dont les ayeuls avoient contracté une grande amitié avec luy & le logeoient pareillement. On dit aussi qu'il y a encore à Barcelonne des Gentilhommes de sa race & de son nom, l'un desquels a quantité de ses ouvrages écrits à la main.

Raymond Lulle fut professeur en Thelogie & en la science universelle, comme nous avons dit ; Pour cette consideration, & à raison de son merite, il receut de grands privileges des Roys, principalement de ceux d'Arragon, avec des eloges particuliers

CHAPITRE III.

Divers Titres & Eloges qui ont esté attribuez au B. Raymond Lulle.

CE Docteur est nommé diversement, & a esté qualifié de plusieurs titres d'honneur par des hommes illustres, conformément à son merite, comme l'on voit encore au jourd'huy dans une

Epitaphe qui est dans la maison commune du Senat de Maïorque où elle est affichée.

Les Roys Catholiques d'Arragon l'ont appellé, le grand Maistre en Philosophie & l'Autheur des Arts admirables [*Magnus in Philosophia Magister & mirandarum artium auctor*]

Philippe le Debonnaire Roy de France, le nommoit, l'Organe du S. Esprit & le Docteur éclairé divinement.

Les Anglois l'appellent, le Grand Philosophe Catalan.

Il est appellé par les Italiens, l'Autheur de l'Art general, applicable par contraction à tout ce qui est connoissable.

Quelques-uns le nomment, le Rayon resplendissant du monde: D'autres, Minerve. Il y en a qui l'appellent, Procureur de l'utilité publique, le Docteur qui éclaire le monde & en dissipe les tenebres: Et d'ordinaire on le nomme, le Docteur illuminé.

Vn Cardinal d'Espagne, François Ximenes Archevéque de Tolede, Archichancelier de Castille, Inquisiteur General & Primat d'Espagne, Prelat de trés grand merité, deffenseur & Protecteur des sçavans, nommoit toûjours ce Saint Hermite, le divin Raymond Lulle, Docteur trés illuminé.

Proaza d'Asturie dédia à ce grand Cardinal, trois livres du mesme Autheur, sçavoir l'Art

Inventif

inventif de la verité, la Table generale & l'Art expoſitif, qui eſt un Commentaire ſur les autres deux, leſquels il avoit traduits du Catalan en Latin, & purgez des erreurs de l'impreſſion.

Enfin les Docteurs de Paris ne faiſoient pas moins d'eſtime autrefois de la vertu & de la doctrine de ce grand perſonnage, qu'ils appelloient *Novus homo*, l'Homme nouveau ; le Prodige du monde ; le Docteur achevé & approuvé de tous par ſa nouvelle ſcience, *ſcientiâ novâ Doctor barbatus*. Ils donnoient volontiers leur approbation pour toutes ſes œuvres, & en rempliſſoient meſme leurs Bibliothéques, comme témoigne ſincerement un des plus illuſtres Docteurs de leur Corps, nommé Iacques Faber, dans ſon Epiſtre dont j'ay fait mention cydevant. Voyez la piece 11. & 16.

Mais ces témoignages avantageux on eſté donnez en faveur de ce divin Philoſophe, en des ſiecles où l'on aimoit plus la ſolidité que l'apparence, & où l'on preferoit la raiſon au ſens. Il eſt vray que l'on n'y voyoit pas tant de ſi-beaux genies que l'on en voit maintenant, mais ceux qui paroiſſoient alors ne ſe rendoient recommandables que par leur pieté & leur ſainte doctrine.

Dans le ſiecle où nous ſommes, les eſprits ſont veritablement & plus ſubtils & plus fins, mais, à n'en point mentir, la ſimplicité de ceux-là eſt preferable à la ſubtilité de ceux-cy ; puiſque nous

voyons par experience que ces lumieres si trompeuses, & qu'elles conduisent plusieurs mes dans des precipices, par les erreurs qui naissent tous les jours.

Ie ne doute pas qu'il n'y ait de grands homr aujourd'huy dans la France, & des person dont le zéle & la probité ne sont pas moind que la science, principalement dans l'Etat Ec siastique, mais le nombre de ceux qui prefer le monde à Iesus-Christ, & les nouveautez sont belles en apparence, à la solidité des anci nes maximes, estant beaucoup plus grand, un party plus fort & souvent plus favorab l'erreur & à l'injustice, qu'à la verité.

La Foy Catholique ne fleurissoit pas moins trefois que les sciences dans ce climat, par le le des François & sur tout des gens d'Eglise, faisoient profession particuliere de la défen conformément à leur vocation. On ne soufi aucun dogme suspect qui fût capable de trou la conscience des fidéles par des scrupules dai reux : mais on resistoit genereusement à qui en estoient les autheurs.

Or Raymond Lulle est opposé à tous ces formateurs de l'Evangile : ses principes ren sent leurs opinions, & montrent évidemr les maximes que l'Eglise soutient. C'est p quoy ils le rejettent : Mais comme il a expc vie pour l'amour de Iesus-Christ & pour l

fense de la Foy, & qu'il est mort pour soutenir ses veritez, il revivra malgré les impostures & les calomnies de ses plus cruels ennemis dans la memoire des gens de bien, & poroîtra toûjours comme un saint Martyr & Docteur Catholique, dans la France; aussi-bien que dans l'Espagne, dans l'Italie, & par tout ailleurs où sa science & sa pieté sont connuës.

Si ceux qui méprisent son Art, avoient pris la peine d'examiner ses œuvres, & s'occupoient à les lire attentivement pour se les rendre intelligibles, je me persuade qu'ils en auroient un sentiment plus avantageux qu'ils n'ont pas: mais leur ignorance ou leur peu de curiosité ne peuvent estre que la cause de ce mépris.

Il y a aussi des gens qui le veulent faire passer pour un homme de peu, pour un heretique & pour un enchanteur, disant qu'il abusoit le monde par ses inventions & subtilitez, en supposant des apparitions de Iesus-Christ pour des illusions du demon. Mais leur malice paroist en cecy aussi-bien que leur erreur: & ces calomnies sont insupportables dans la bouche des Chrestiens, aprés des preuves si évidentes de sa Sainteté. Toutes les personnes de probité qui reconnoissent sa vertu, ont juste sujet de blâmer les auteurs de ces impostures & d'écrire contr'eux. Car c'est estre bien méchant & detestable que de vouloir noircir de la sorte la reputation d'un des plus grands

hommes du monde.

Ces Censeurs impies font le mesme que l'auteur de l'histoire des spectres & des apparitions des Esprits, lequel fait passer pour des illusions diaboliques, les plus évidens miracles que Dieu a faits dans son Eglise, en consideration du merite de ses plus grands serviteurs; entr'autres celuy que la S. Vierge fit en la personne de son favory S. Iean Damascene, lors qu'uelle luy remit la main que l'Empereur Theodose luy avoit fait couper, la reünissant à son bras sans qu'il y parût aucune marque de mutilation, encore que cette main eût demeuré plusieurs jours cloüée & affichée à la porte de l'Eglise. Ce que neanmoins ce nouvel Ecrivain attribuë aux inventions du demon qui trompant la veuë des hommes, faisoit paroître une main coupée qui ne l'estoit pas.

Mais il faut remarquer que cet auteur est heretique, & qu'ainsi estant ennemy de l'Eglise Catholique, il fait profession de choquer ses sentimens, & croit s'acquerir de la gloire en ravalant le merite des Saints qu'elle revere, & voulant par le mépris des miracles abbreger la puissance de Dieu, pour rehausser celle du diable.

Il en est de mesme de ceux qui ont attribué à l'art magique ou à des illusions, les œuvres & les miracles que Iesus-Christ a produits en faveur du B. Raymond Lulle, pour rendre son nom illustre par toute la terre.

CHAPITRE IV.

Des Hommes illustres en la science de Raymond Lulle.

NOus pouvons joindre aux precedens témoignages, ceux des Auteurs celebres qui ont embrassé la doctrine de ce grand homme, qui ont écrit & fait des commentaires sur ses œuvres, ayant mesme composé plusieurs livres par l'usage de ses principes. Car ils sont tous d'accord que sa science est admirable; que jamais homme n'a plus équitablement merité le titre *d'Illuminé*, que luy; que toutes ses propositions sont des maximes asseurées; & qu'enfin il n'y a point d'Ecrivain plus fidéle & plus éloigné de l'erreur que luy. De sorte que si quelqu'un y trouve à dire, c'est qu'il ne penetre pas le fond de sa methode, ou qu'il a l'esprit perverty & l'imagination preoccupée de mauvaises impressiõs: comme il arrive d'ordinaire à ceux qui ne trouvent rien de bon aux autres, & qui condamnent les meilleures choses. En quoy ils ressemblent aux personnes dont le goust est dépravé par quelque indisposition, ausquelles les viandes les plus douces semblent ameres.

Or il y a eu quantité de fameux personnages

qui ont tres-bien reüssi dans l'étude de cette science, comme il paroist par leurs œuvres qui subsistent encore & subsisteront toûjours; où l'on voit la pratique de cet Art, bien qu'ils ne l'ayent pas tous conceu ny acquis en ún mesme degré d'intelligence, de perfection & de subtilité, parce qu'il a deux usages bien differens l'un de l'autre.

Le premier est de découvrir la verité de toutes les choses du monde par le raisonnement appuïé sur la certitude & l'évidence de ses principes necessaires & souverains, en les appliquant au sujet dont on desire sçavoir la nature & les proprietez, en sorte neanmoins que l'entendement soit convaincu dans cette application; c'est à dire qu'il reconnoisse évidemment les contradictions qui s'ensuivent de la supposition des conclusions opposées à celles qu'il est obligé de tirer de la force des mesmes principes.

Selon cet usage quelques-uns ont fleury & sont devenus tres-sçavans; Entr'autres Raymond de Sebonde Medecin Espagnol & Maistre aux Arts & aux sciences, lequel a composé plusieurs excellens Livres, où il donne connoissance d'un grand nombre de veritez tres-relevées, par des demonstrations & des raisons naturelles remplies de solidité & de subtilité, & presque de la mesme façon & selon la metode que notre Docteur observe dans ses œuvres.

Sa Theologie naturelle eſt un livre admirable & fort important. Car il y montre tous les principaux poincts de notre Creance, avec un ſi bel ordre & d'une maniere ſi propre pour convaincre l'eſprit, que je ne puis croire qu'il y ait perſonne qui rejette ſes raiſonnemens, ſi l'erreur ou la paſſion ne luy a entierement oſté la lumiere naturelle : parce que l'on n'en ſçauroit donner ny de plus clairs ny de plus forts ſur quelque matiere que ce ſoit.

Ce grand ſectateur de R. Lulle a fait encore un livre de la Paſſion de notre Seigneur, & un autre des grandeurs de la S. Vierge. On dit meſme qu'il y en a d'autres dans une Biblioteque de Toloſe, que l'on y conſerve comme de vrais chef-d'œuvres.

Le ſecond Auteur qui a mieux imité notre Maître dans la pratique de ſon Art, eſt, ſelon mon ſens, le Pere Bernard de la Vinheta, Moine tres-ſçavant, comme le témoigne Alſtedius, qui tout Lutherien qu'il eſtoit, remarqua de ſi belles choſes dans les Ecrits de ce Religieux, qu'en ayant recueilly une grande partie, il prit le ſoin de les faire imprimer pour en faire part au public. Là où il donne une ſubtile & nette explication de cette metode, avec une pratique tres-exacte ſur toute ſorte de matieres, appliquant les principes generaux à tous les arts & à toutes les ſciences particulieres. Voyez ſon propre témoigna-

ge parmy les pieces justificatives 12 & 13.

Et voicy les termes dont se sert ce docte Religieux, en parlant de son Maître Lulle au commencement de son Introduction, où il traitte des causes de l'Art general.

La cause particuliere & finie de cette divine Science, dit-il, *est cet homme inéfable & Docteur incomparable M. Raymond Lulle, qui nous l'a donnée comme une Doctrine tres-sublime, ou comme une Metode qui est au dessus de toutes les metodes; laquelle n'a peu estre acquise ny inventée par l'industrie de l'esprit humain, mais on croit justement qu'elle a esté inspirée d'enhaut à ce venerable & glorieux Martyr.*

Le second usage de cet Art, est de fournir de matiere pour discourir amplement soit en Philosophe ou en Orateur, sur le champ, sans preparation, en toute sorte de sujet, avec une affluence extraordinaire de paroles & d'argumens probables. Lequel avantage ne s'acquiert que par le divers mélange des termes generaux de l'Art, & par une application industrieuse que l'on en fait au sujet du discours. Parce qu'il faut remarquer que tous ces termes avec leurs synonimes & subalternes, sont applicables en quelque façon à toutes les choses du monde par affirmation ou par negation, directement ou indirectement, substantivement ou adjectivement, sepa-

rément l'un aprés l'autre, ou conjointement & deux ou plusieurs ensemble, &c.

De sorte que par une telle attribution & application, l'on peut faire sur un sujet, quelque ravallé qu'il soit, une infinité de propositions & de questions, & donner en mesme temps des preuves, des raisons & des réponses sans nombre. A cet effet ; il faut employer tantost de simples termes, & tantost des maximes qui resultent de leur assemblage, comme l'Auteur a fait dans tous ses livres, & particulierement dans sa *Philosophie d'amour*, *&c.* Car chaque terme se peut méler avec tous les autres pour la composition de plusieurs propositions generales, qui servent de fondement au discours, lors qu'on veut raisonner & montrer par argumens ce que l'on propose.

On verra l'usage de cette science, soit pour le discours ou pour l'invention de la verité, dans notre exposition sur le *Grand Art*, & sur son Abregé, où j'en explique les principes conformément au texte & au sens de l'Auteur ; enseignant la maniere de les reduire à la pratique, non seulement pour la demonstration & pour le raisonnement philosophique, mais aussi pour l'éloquence & la multiplication du discours familier.

I'ay ajoûté dans cet ouvrage la plusparr des termes synonimes, speciaux, opposez, & autres qui ont quelque affinité avec les termes gene-

raux ; & qui s'y peuvent reduire, afin que le Philosophe & l'Orateur curieux ayent de quoy étendre leurs periodes & multiplier leurs raisonnemens.

C'est en quoy cette Science est toutafait differente de la Logique & de la Rhetorique vulgaires, qui ne fournissent que les lieux, d'où il faut puiser avec beaucoup de peine, les argumens, aprés avoir employé beaucoup de temps à l'étude & à la lecture des autres livres, pour y apprendre les matieres. Ces lieux sont certains signes & notions ou termes communs, qui montrent seulement d'où ce c'est qu'on peut tirer les preuves necessaires pour faire foy. PAR Exempl. *La Definition*, *le Genre*, *le Tout*, *&c.* Tellement qu'il faut sçavoir d'ailleurs *l'Essence*, *le Genre*, *& la Nature du sujet*, pour le definir, & pour trouver de la matiere convenable au discours qu'on veut faire.

Mais notre Art est bien plus commode & plus fertile ; Car il fournit des termes réels, qui ne nota servent pas seulement de lieux communs pour aider la memoire dans la recherche de la verité, mais ils sont mesme la matiere du raisonnement, par la seule application qu'on en peut faire.

Nous enseignons encore plus particulierement le second usage de cette Science dans notre Rhetorique & dans le Traitté que nous avons fait de *la Morale*, & de *l'Art de prescher*, où nous

montrons l'usage d'une Table universelle dressée à ce effet.

Et pour faire un recit de ceux d'entre les anciens jusques environ l'an 1600. qui ont travaillé à l'explication de cet Art selon le second usage seulement, c'est à dire pour la facilité du discours, Nous commencerons par Hierôme Sanchez Espagnol, qui a fait une Metode admirable & generale pour apprendre promptement & avec facilité toutes les sciences. Là où il explique l'Abregé du grand Art, le reduisant à la pratique par plusieurs exemples & questions Philosophiques, morales, Theologiques & autres. Ce qu'aucun autre Lulliste n'a fait auparavant luy, horsmis Lavinheta, dont nous avons cy-devant parlé.

En suitte, Henricus Cornelius Agrippa, a écrit sur l'Art bref.

Paulus Scalichius, a pareillement donné quelque exposition sur cette Metode.

Iordanus Brunus de Nole, a voulu augmenter l'Art par une extension de l'usage des figures, & sur tout de la Table generale. Mais sa metode est embarassante & plus difficile que celle de l'Auteur.

Valerius de Valeriis, a tres-bien reüssi dans l'explication de l'Arbre des sciences.

Petrus Gregorius Tholosanus, a fait un oeuvre de douze ou tréze volumes, intitulé *Syntaxis Artis mirabilis*, où il traitte de toute sorte de

matiere & de ſcience par l'uſage de cet Art.

Mais le premier d'entre les modernes depuis 1600. ou environ juſques aujourd'huy qui ſe sont rendus recommandables par cette Science, eſt Iulius Paccius, Iuriſconſulte, & tres-celebre Philoſophe de Valence en Dauphiné, lequel a écrit & composé quatre Livres de l'Art de Lulle corrigé; là où il en fait un parallelle avec la dialectique qu'Ariſtote a donnée dans ſes Topiques.

En ſuitte, Ioannes Henricus Alſtedius, duquel nous avons cy-devant dit quelque peu de choſe; Mais comme on ne ſçauroit aſſez l'eſtimer pour les grandes lumieres qu'il a eues dans les Arts liberaux & dans toutes les ſciences naturelles, j'oſe dire que s'il eût abjuré l'hereſie dans laquelle il avoit pris naiſſance, & qu'il eût employé ſon talent pour la défenſe de la Religion Orthodoxe, & non pour la combattre, comme il a fait, il ſe fuſt aſſeurément rendu digne d'une gloire immorrtelle. Mais on peut dire de luy, ce que le grand S. Paul diſoit de tous ceux qui abuſent des lumieres de leur eſprit, & qui ne reduiſent pas à la pratique les veritez dont ils ont une claire connoiſſance; ſçavoir, qu'il a perſecuté la verité & par une ſorte de tyrannie il l'a detenuë injuſtement captive dans ſon entendement: *Qui veritatem in injuſtitia detinent.* Il a neanmoins tant S.Paul fait d'état de notre Docteur & de ſa ſcience, qu'il avoüe ſincerement avoir beaucoup profité dans

la lecture de ses écrits, cõme il témoigne dans la piece 12 & 13. Et il l'a méme cõmenté, & en a fait une exposition tres-utile dans sa *Clé* & dans son *Encyclopedie* tom 4. où il a mis un traitté qu'il a intitulé, *Cyclognomonica*, c'est à dire, l'Art de discourir sur toutes choses par le moyen des cercles artificiels.

Le R. P. Yves, Religieux Capucin, a depuis paru en France avec beaucoup d'éclat, & paroist encore par quãtité de beaux ouvrages qu'il a mis au jour, où il se sert tres-bien de cette metode & la reduit fort agreablement à la pratique: comme dans sa *Theologie naturelle*: dans sa *Morale Chrestienne*: & particulierement dans son livre intitulé *Digestum sapientiæ*.

Il n'est pas difficile à ceux qui entendent cette science, de connoître combien ce grand homme y est versé. Son dernier ouvrage que je viens de citer est excellent, car il y fait voir assez clairement la maniere de former diverses propositions par l'assemblage de nos principes, & y donne la force de les prouver en mesme temps par des raisons probables & propres pour persuader; non pas toutefois avec tant d'énergie que notre Docteur; aussi ne sont-ils pas déduits de la mesme façon ny avec la mesme simplicité.

Monsieur de Vassy, est venu presqu'en mesme temps; & quoy que nous ne voyons aucun œuvre de sa main, par lequel sa science soit recon-

nuë ; il a neanmoins laissé plusieurs livres vivans qui rehaussent son merite, & rendent tous les jours témoignage de l'excellence de son esprit ; Ce sont les disciples qu'il a faits, & qui ont profité de sa doctrine. C'est luy qui a fait revivre Raymond Lulle en France, & qui a donné l'envie à quantité d'honnestes gens de s'appliquer entierement à son Art. La pluspart desquels sont personnes de qualité, de merite & de probité : comme Monsieur l'Abbé de la Riviere, Mr. l'Abbé Dupont, Mr. Closse Chanoine de Beauvais, Mr. l'Abbé de S. Martin, Mr. de Marneuf, Mr de Cocherel, Mr. de Montarsy, Mr. Esprit qui a fait profession particuliere de communiquer à plusieurs les belles lumieres qu'il a receuës en partie du Sr. du Vassy son maistre, & qu'il a en partie acquises par son propre genie, & avec beaucoup de gloire & de succez.

Plusieurs autres ont beaucoup reüssi dans cette science, ausquels nous pouvons ajoûter Morestellus, Bellot, le R. P. Leon Carme, le Sr. Iacob, &c. qui y ont fait quantité d'habiles gens

En dernier lieu Mr. de Hauteville Docteur de la Faculté de Paris, & Chanoine de la Cathedrale de S. Pierre de Genéve, a mis au jour un livre, dont le titre est *l'Art de bien discourir dans la Chaire & dans le Barreau* ; où il explique à cet effet la metode de Raymond Lulle ; & en fait une application à son dessein, relevant avec un

grand zéle l'esprit & la vertu de ce divin Philosophe.

Il est vray que tous ces Expositeurs de la seconde classe montrent la pratique de cet Art avec quelque sorte d'éclaircissement pour le fait de la Rhetorique & de la Dialectique, c'est à dire, pour l'invention de plusieurs argumens probables, & pour l'amplification : mais je n'en trouve aucun qui imite parfaitement notre Docteur, ny qui se serve de ses principes selon leurs definitions essentielles : car pas un d'eux ne les explique ny applique selon la fin principale pour laquelle il les employe luy-mesme, qui est de découvrir la verité des choses par de vrayes demonstrations, & par des raisons convainquantes, pour satisfaire à l'inclination naturelle que l'esprit humain a de la connoître, en examinant les conclusions particulieres des autres sciences par les regles & les maximes generales de celle-cy.

En effet qui est le Lulliste depuis la Vinheta & Raymond de Sebonde, qui ait découvert quelque secret de la nature, quelque verité occulte, ou qui ait expliqué quelque science par les principes de cette metode ? Certes je n'en connois point, & n'en ay encore veu aucun, quoy que je me sois donné la peine de lire & d'examiner les écrits de la plusspart de ceux qui ont composé des livres sur la mesme doctrine. Ils n'ont tous d'autre fin dans leurs expositions que d'apprendre à parler beau-

coup, mais non à démontrer les choses & à convaincre l'esprit. Ce qui m'a obligé à les abandonner & à exposer cet Art d'une autre maniere; sçavoir par l'Auteur mesme, qui découvre son intention & son sentiment dans ses divers ouvrages. Car ce qu'il donne en un lieu avec obscurité, est expliqué & éclaircy en l'autre. On reconnoîtra cette verité dans mes autres œuvres, qui suivront celuy-cy, s'il plaist à Dieu.

diminuer - Cela ne peut rien altérer de la science ny de la gloire de ces grands-hommes. Que s'ils n'ont pas tous assez-bien penetré les mysteres de cette divine Cabale, pour sçavoir l'appliquer en particulier, & la reduire à une parfaite pratique dans la recherche de la verité, comme notre Docteur a fait, c'est peut-estre qu'ils n'ont pas eü cette fin dans leur étude, & qu'ils se sont contentez de trouver le moyen de paroître sçavans, ou bien ils n'ont pas voulu se dépoüiller des premieres impressions qu'il avoient receuës dans l'école, ou enfin ils n'ont pas eü toutes les conditions requises pour acquerir cette science dans la perfection. Car elle demande trois choses pour la posseder parfaitement.

La premiere est *La bonne intention.*

La seconde est *la subtilité d'esprit.*

La troisiéme, *l'usage perpetuel de la raison.*

A quoy il faut ajoûter la connoissance de la *Logique* & de la *Philosophie*; De plus, un dégagement

ent des affaires du monde : si-bien que difficilement on peut devenir grand Lulliste ; si quelqu'une de ces conditions manque.

Pour moy ie confesse qu'aprés une application articuliere que j'ay faite durant vingt ans ou environ à cette science, sans m'attacher aux expositeurs, ie n'ay pas encore assez de clarté pour m'en servir dans l'usage le plus parfait qu'on en peut faire ; & je ne suis pas si temeraire que d'asseurer, de l'avoir acquise dans le plus haut degré qu'on la puisse avoir.

Neanmoins ce Docteur illuminé m'a donné tant de satisfaction par ses raisonnemens, & sa metode m'a toûjours paru si belle & si propre pour éclairer l'esprit, que j'ay presque abandonné toute autre étude, pour m'appliquer à celle cy avec toute l'assiduité qui m'a esté possible, & en laquelle je croy avoir profité beaucoup plus incomparablement, que je n'eusse fait dans les sciences vulgaires. Car cette application m'a procuré la connoissance de plusieurs choses que je n'avois peu comprendre en plusieurs années dans le cours de Philosophie & de Theologie, ny dans la lecture des Docteurs scholastiques. Delà j'ay reconnu que cette science ne promet rien qu'on ne puisse acquerir : c'est pourquoy je rend graces à Dieu de m'avoir inspiré la pensée & fourny l'occasion de m'y appliquer. L'usage que j'en ay fait m'a apporté de plus une assez grande

facilité d'écrire, comme l'on pourra juger par plusieurs ouvrages que j'ay faits sur divers sujets à dessein d'en faire part au public & d'en satisfaire les curieux. I'espere, Dieu aydant, qu'une partie ~~d'iceux~~ de ces livres poûra voir le jour en peu de temps; & mesme il y en auroit déja quelques-uns d'imprimez, si mon zéle eût esté secondé, si la justice & la candeur eussent rencontré quelque azile parmy tant de sçavans, & que l'ambition des uns & la médisance des autres n'eussent point fait tant de vains efforts pour supprimer la memoire d'un si saint personnage, & ternir l'éclat de sa doctrine.

Pour vous ~~faire un petit~~ representer en détail de ces Traittez à la composition desquels je me suis occupé, je vous diray que ce sont des Tableaux où reluit *l'Art general*; puisque j'y observe presque par tout le mesme ordre, & que la pluspart de mes raisonnemens roulent au tour de ses figures, de ses principes, & de ses regles..

Il y en a quelques-uns en Latin, & les autres en notre langue. Les uns regardent la theorie de cette science, & les autres en montrent la pratique sur des matieres particulieres. Il est vrai qu'il s'y trouve aussi quelques traductions, expositions & corrections des principaux livres de notre Docteur, lesquels regardent la doctrine ou l'usage de son Art.

Aquoy ie me suis employé pour obliger le pu

lic, en le delivrant de la peine & du dégoût qu'il pourroit avoir dans la lecture des livres mal-po-s, tous pleins des fautes de l'impression, & di-ciles à entendre à cause des termes inusitez & connus aux idiots. Vous verrez a la fin de ce premier tome la liste de ces livres aprés la Table de ceux que notre Docteur a faits.

I'ay ajoûté ce Rôle de mes petits ovurages, non pour en tirer de la vanité : car j'en rapporte toute la gloire à Dieu comme à la source de tout bien & au Pere des lumieres : n'ayant jamais eu d'autre fin en cette occupation que ~~de profiter~~ d'oblige le public & de procurer que notre Seigneur Iesus-Christ soit honoré par la connoissance des veritez que ie m'éforce d'y découvrir ou d'éclaircir & par la pratique des vertus.

Que si d'avanture j'estois tombé dans quelque erreur, ie declare que ce n'est point expressement; c'est pourquoy ie soûmets toutes mes propositions à la Censure de l'Eglise.

Donc ie n'ay point d'autre motif dans le denombrement de mes livres, que de faire voir l'excellence & l'utilité de l'Art general, dont i'employe les principes presqu'en toute sorte de discours, & de publier le merite de Raymond Lulle, à qui cet Art a esté revelé.

Pource qui est de la fidelité des ses Ecrits, j'ose asseurer, si mon propre témoignage peut estre receu, aprés celuy de tant de grands personnages

qui m'ont precedé, comme un S. Peregrin, un Bouvillus, un Pere Caussin, & les autres dont j'ay fait mention, qu'ayant leu & releu attentivemēt quelques-uns des livres de cet Autheur jusqu'au nombre de 60. ou environ des plus importans, dont la plus part traitent des matieres Theologiques, ie n'ay jamais découvert ou rencontré une seule proposition qui ne fût conforme aux sentimens que ie tiens de l'Eglise, ou qui ne fût mesme avantageuse pour l'augmentation de la Foy Chrestienne & pour le salut des ames.

Car ce divin Philosophe témoigne dans tous ses livres un zele extraordinaire pour la gloire de Dieu, & une extreme passion d'enflamer les cœurs du feu de son amour par la connoissance de ses mysteres, exhortant perpetuellement le monde à l'aymer; comme aussi d'obliger les Infidelles par la force de la raison assisté de la grace, à embrasser notre Foy, & de persuader les Chrestiens à exposer leur vie pour la querelle de Iesus-Christ, principalement les gens d'Eglise, qui devroient à son imitation aller prescher l'Evangile à ces pauures ames qui sont dans l'ignorance & qui meurent dans leur erreur, à cause qu'elles sont privées des moyens necessaires pour arriver à la connoissance du vray Dieu.

C'est pour cela que ce glorieux Martyr prouve & declare en divers passages de ses écrits, mesme en quelques Traittez & volumes separez, les ar-

ticles de la Foy, par des raisons si efficaces & si évidentes, qu'il faudroit estre dépourveu de la lumiere naturelle, ou n'avoir pas le sens commun pour ne pas les comprendre, & ce seroit manquer de jugement ou de bonté que de les refuser & en faire mépris.

Que si la raison ne suffit pas à tous pour penetrer ses demonstrations, à cause qu'elles sont quelquefois tres subtiles; du moins ceux qui entendent bien les regles du raisonnement, & qui ont quelque connoissance des principes de la Philosophie, ne sçauroient y contredire sans estre grandement opiniâtres, comme sont la plusspart des mediocres Philosophes, & sans se declarer ouvertement ennemis de la verité. Tellement qu'aprés avoir conceu ses raisonnemens, il faudroit estre plus infidelle & plus obstiné qu'un demon, pour ne pas confesser & embrasser les veritez qu'il démontre.

Quant à moy, je diray cecy naïvement, qu'ayant leu une fois avec attention, au commancement que je m'appliquay à cette étude, certaines demonstrations des articles de la Foy dans *l'Arbre des sciences* de ce Docteur, & dans *le Traitté de Dieu*, mon esprit en fut si satisfait, si éclairé & convaincu, que ie dis alors en moy-mesme, qu'aprés une telle conviction, ie voudrois croire aveuglément ces articles, bien qu'ils n'eussent jamais esté revelez, & quand mesmes ie viendrois

son pays comme un B. Martyr, qu'on luy dres-sast des Autels, qu'on en fist un Office particulier, qu'on le qualifiast dans les Images du titre de Bienheureux, & qu'en fin on luy fist des vœux & des prieres publiques, ie me suis afermy dans ma creance, esperant de le voir entierement victorieux & triomphant, par une approbation generale de sa sainteté & de ses œuvres dans toute la Chrestienté, que les Espagnols & particulierement les Maïorquains ont poursuivie plusieurs fois depuis long-temps.

Sur des témoignages si authentiques de son merite, nous pouvons tous luy faire la mesme priere que Lavinheta & plusieurs autres luy faisoient, il y a déja 150. ans. Voyez la piece 14.

CHAPITRE V.

Des Philosophes de notre temps qui méprisent l'Art du B. R. Lulle.

LEs œvures de tous les grands hommes qui ont suivy la methode de nostre Docteur, & que j'ay citez icy devant, montrent assez qu'elle n'est pas vaine, inutile ny méprisable, comme elle paroist aux Philosophes de ce temps, qui font tous leurs efforts pour la ravaler & pour décrier son autheur.

Car ceux-la ne sont pas moins habiles & illustres que ceux-cy. Et mesmes la sincerité & la probité qu'ils ont alliée avec la doctrine, relevent leur autorité, & font que l'approbation qu'ils ont donnée en faveur de cette science, est incomparablement plus recevable que la Censure de ces Esprits critiques, dont la doctrine est toûjours accompagnée d'une vanité insupportable, & dont l'orgueil est aussi éclatant que la Philosophie bigarrée, superficielle, apparente, puerile ou feminine qu'ils enseignent.

Le mépris que ceux-cy font de tous les autres dans leurs livres, dans leurs écoles & conferences publiques, découvre assez leurs mauvais sentimens & la mediocrité de leur sçavoir.

La veritable science n'enfle point le cœur, mais elle dispose plustost à l'humilité. La parfaite connoissance de la verité ne s'accorde pas avec le vice; d'où vient cette maxime, *Omnis peccans est ignorans*, *Tout pecheur est ignorant.* En effet la verité est si aimable & a de si puissans attraits qu'on ne la peut voir dans sa nudité sans l'aimer & la suivre. Que si l'on dit qu'elle engendre de la haine, c'est à l'égard des ames maldisposées, dont elle condamne les déportemens, & choque les passions criminelles; tellement que la vanité est un signe évident de la foiblesse d'un esprit mediocrement sçavant, ou plûtost d'un homme aveuglé par ses propres erreurs, qui se

méconnoissant, ignore la plus grande & la pl
importante de toutes les sciences. Ainsi ie cr
que S. Paul ne veut parler que d'une science a
parente & mediocre, quand il dit *scientia inf*
Ce qui a donné sujet à notre Docteur de pref
mer que Lucifer n'estoit point un Ange de la pl
haute hierarchie, puisqu'il s'est méconnu & qu
a ignoré la plus évidente de toutes les veritez, q
est celle d'un Estre souverain, unique, singulie
& incomparable.

Ie ne dois pas faire conscience de prendre po
exemple de ma proposition plusieurs Philosoph
de notre siecle, principalement ceux qui se dise
auteurs des nouvelles sectes & metodes, qui vo
droient bastir sur les ruines des autres, afin
s'établir & s'élever en les abaissant.

Car puisque mon dessein est de défendre icy
gloire d'un saint personnage, & de faire voir l'e
cellence de ses œuvres, ie suis obligé de publi
l'injustice que quelques-uns de ces Philosoph
modernes commettent, en méprisant son Art,
condamnant ceux qui s'en veulent servir.

Or voicy les fondemens de leur procedé.
appellẽt temeraires les Lullistes, en ce qu'ils so
tiennent, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse sçavo
par leur Art. C'est de la sorte qu'un certain Pr
fesseur en philosophie, d'un ordre Religieux, l
qualifioit dernierement dans une These pub
que, dans laquelle ce Philosophe choquant

stice & la charité religieuse, ne faisoit point difficulté de mettre les Lullistes au rang des Infidelles, & de les separer des Chrestiens ; opprobre ridicule, & calomnie mal édifiante dans la bouche d'une personne de cette profession : y a-t-il rien de plus ridicule que de blâmer du crime d'infidelité les Philosophes les plus zelez pour la Foy Catholique ? Car il n'y a personne qui ait lû R. Lulle qui ne sçache que c'est le seul Autheur qui employe sa Philosophie pour la defense de nos mysteres, s'éforçant d'en découvrir les veritez par la raison, pour convaincre les Infidelles, les impies & les heretiques. l'Invention de son Art, & la composition de toutes ses œvures ne tendent qu'à cette fin, comme nous ferons voir icy aprés, par les avant-propos de ses livres.

Or les Lullistes n'ont point d'autre motif que celuy de leur maistre, qu'ils tâchent d'imiter en cela, pour rehausser le merite de la Foy, & pour affermir les fidelles dans leur creance. C'est donc estre indiscret & hors de toute raison, que de les separer des Chrestiens. Voicy la These., *Nihil sciri dubius asserit Academicus ; nihil non sciri contendit Lullista temerarius ; medio tutissimus Christianus.*

Et remarquez ie vous prie que Raymond Lulle a composé la plus-part de ses livres dans des maisons Religieuses, entr'autres *son grand Art & son Abregé*, dans le convent de S. Domini-

que de Pise, là où il faisoit son sejour estant en Italie, & enseignoit mesme sa science aux Religieux de l'ordre. De plus il logeoit toûjours dans leur convent de Genes, comme bien-faicteur de la Religion. D'où l'on voit comme l'ignorance rend souvent médisants beaucoup de gens qui se croient fort habiles.

Les autres disent que cet Art choque l'oreille par la rudesse de ses termes barbares & inusitez. Il y en a d'autres qui le mesprisent, disant que ses termes sont tous équivoques.

Ceux qui suivent la Philosophie du Sr. Des-Cartes ajoûtent à cela, que le nombre de nos principes ne suffit pas pour acquerir une parfaite science. Il y en a qui rejettent cette methode: à cause qu'elle ne consiste que dans un certain mélange de mots, dont l'application, à ce qu'ils disent est toûjours la mesme en toute sorte de suiet, ce qui est grandement ennuyeux, embarrassant, & inutile.

Enfin plusieurs en sont dégoûtez; & croient qu'elle ne peut produire l'effet qu'on se promet parce qu'ils ne voïent point d'habiles gens parmy les Lullistes.

Voila à peu prez leurs objections & leurs raisons: qui pour estre grandement foibles, ne me mettent pas beaucoup en peine de les refuter & d'y répondre.

Car premierement il est constant par les choses

qu'ils avancent contre notre Art, que ny les uns ny les autres n'ont jamais leu les œuvres de R. Lulle de la maniere qu'il les faut lire pour les entendre, & pour en penetrer les mysteres : ou ie me persuade avec beaucoup de raison & par de fortes conjectures, que s'ils en ont leu quelque chose, ç'a esté confusément, comme l'on fait dans un livre qu'on rencontre par hazard chez un Libraire. Autrement, ils n'auroient pas eu des sentimens si bas d'une si haute Science.

2. Pour répondre directement aux objections particulieres qu'on nous fait. Ie dis qu'il n'y a point de temerité de soutenir que l'on peut sçavoir toutes choses par cet Art, au sens que R. Lulle l'entend, c'est à dire tout ce qui peut estre sçeu par le discours, qui est un raisonnement successif, & de la maniere que l'esprit humain est capable d'entendre & de sçavoir les choses en cette vie; en un mot tout ce qui peut tomber naturellement dans notre pensée & dans notre imagination. D'où vient que l'Auteur a pris pour sujet de son Art *l'Estre*, entant qu'il est connoissable ou intelligible, disant que sa metode est inventée pour discourir sur tout ce qui peut estre sçeu, & pour répondre par la raison à toutes les questions qui se peuvent faire.

Aristote n'est pas d'une opinion contraire à celle-cy : puisqu'il dit dans le premier livre de sa Metaphysique, que celuy qui a une science uni-

verſelle doit neceſſairement ſçavoir toutes cho-
ſes, *habenti ſcientiam univerſalem neceſſe e*
omnia ſcire, Et il n'eſt point de bon Philoſoph
qui ne pretende de pouvoir donner la raiſon d
tout ce qu'on luy ſçauroit demander. Parce qu
la Philoſophie eſt une ſcience univerſelle qu
traitte de tous les *Eſtres*, & en recherche la na-
ture, les principes, les cauſes, les proprietez,
les eſpeces & les effets.

De ſorte que celuy-la ne ſe peut dire vray Phi-
loſophe, qui manque de raiſon naturelle ſur ce
qu'on luy demande. Parce qu'il n'y a point d'ef-
fet qui n'ait ſes propres cauſes, ny point de veri-
té quelque myſterieuſe & occulte qu'elle puiſſe
eſtre, qui ne ſoit fondée ſur la raiſon : Dieu qui
eſt la raiſon meſme ne faiſant rien par hazard,
quoy que nous ignorions ſouvent la raiſon & le
motif qui le portent à l'accompliſſement de ſes
myſteres. C'eſt pourquoy le Prophete dit *qu'il a*
fait toutes choſes dans la ſageſſe, c'eſt à dire
avec raiſon & jugement. Or ſes attributs ou
grandeurs divines ſont les principes & les raiſons
de toutes ſes œuvres. Ainſi quiconque les conſi-
derera attentivement, comme a fait R. Lulle,
pourra facilement reſoudre les Queſtions Theo-
logiques, & reconnoître la verité des myſteres.

Omnia in ſapientia feciſti Dñe.

Quant à la rudeſſe de nos termes qu'ils appel-
lent barbares, j'avoüe qu'ils ne ſont pas tous en
uſage, au moins dans leurs cas : dautant que cha-

e terme se fléchit diversement. Mais si c'est défaut à cette science, ie dis qu'elle a cela de commun avec toutes les autres. Puisque tout Art & toute science a ses propres termes, dont la pluspart ne sont en vsage que parmy ceux qui en font profession. Combien y en a-t-il de cette façon dans la Medecine, dans la Iurisprudence, dans les Mathematiques, &c. qui sont beaucoup plus rudes que les nostres, & qui blessent l'oreille de ceux qui n'y sont pas versez.

Si un Theologien entend discourir un Medecin sur les maladies du corps humain, il ne comprend rien de ce qu'il dit, à cause des mots inusitez dont il remplit son raisonnement ; il en est de mesme du Medecin au regard de la Theologie qu'il n'entend pas, à raison des expressions particulieres & des termes qui ne sont en usage que parmy les Theologiens, comme les mots de *Concomitance*, de *Communication*, d'*Idiome*, de *Spiration*, d'*Hypostase*, de *Mission*, & semblables.

Et pour ce qui est de la Philosophie; Il est vray que depuis quelque temps on a rendu ses termes François & plus familiers qu'ils n'estoient pas auparavant, par l'usage frequent qu'on en fait dans les academies : mais pour estre entendus des oreilles, ils ne le sont pas toûjours de l'esprit: Car ceux qui n'ont pas étudié, & qui n'ont pas receu l'explication de ces mots, entendent autant ce qu'ils signifient en François qu'en Latin.

Qu'on demande a un Courtisan qui ne sera pas Philosophe, qu'est-ce qu'il entend par le mot d'*Essence*, de *Difference*, d'*Abstrait*, d'*Universel*, de *Genre*, d'*Espece*, d'*Indiuidu*, &c. Il répondra sans doute qu'il y est Grec ; supposé qu'on ne l'ait pas instruit sur la signification de ces termes. Et ce pendant voilà des mots qui sont les plus communs parmy les sçavans. Que sera-ce donc des autres, soit de la Philosophie ou de la Geometrie, &c. qui sont incomparablement plus rudes & moins usitez.

Tellement que l'Art de R. Lulle ne doit pas rebuter les esprits curieux à cause de ses termes, s'ils considerent qu'ils ne sont pas moins importans que ceux des autres sciences ; & que d'ailleurs les Langues ne nous en fournissent point de propres qui puissent exprimer la mesme chose : si ce n'est que l'on vueille user de periphrases & circonlocutions, qui sont souvent ennuieuses dans la dispute, & qui affoiblissent beaucoup les raisonnemens.

Ioint que hors de la dispute, notre Art ne demande pas que nous employons ces termes inusitez, dans le discours ordinaire & poly, mais seulement les principaux avec leurs synonimes, qui sont receus de tout le monde : Et c'est aussi de cette maniere que les Orateurs Lullistes s'en servent, parce que cet Art sert à deux usages; l'un est pour la recherche de la verité ; l'autre

pour

pour la fecondité & pour l'embellissement du discours.

3. Ie dis bien plus; qu'il n'y a pas un terme dans cette science, qui ne soit plus facilement entendu d'un bon Philosophe, que la plus-part de ceux qui sont en usage parmy les autres, s'il ne veut pas faire l'ignorant ou le delicat; parce qu'ils sont tous inventez à l'imitation de plusieurs autres qui sont employez & dans la Philosophie & dans le langage vulgaire, lesquels ont une pareille signification.

Par exemple, les mots suivants, *Bonificatif, bonifiant, bonifiable*: *verificatif, verifiant, verifiable, verifier*: *Deificatif, deifiant, deifier*: *la vertu deificative ou deifiante*, & ainsi des autres dont nostre Auteur se sert, ne sont pas plus barbares, quoy que moins receus, que ceux-cy, *Sensitif, sensible, sensibilité*: *Intellectif, intelligible, intelligibilité*: *vegetatif, vegetable, vegetative*: *Iustificatif, iustifiant, iustification*: *Destructif*: *Corrosif*: *persuasif*: *corruptible*; *passible*: *Actif, activité*: & quantité d'autres qui viennent du latin, & qui sont usitez parmy les sçavants.

Puis donc que ceux-là signifient des choses semblables en leur genre, & ont la mesme vertu que ceux-cy, comme il paroist, il s'ensuit qu'ils ne sont pas moins recevables parmy les Philosophes, & qu'on ne doit pas les trouver plus etran-

ges. Leur terminaison qui n'est pas differente d
ceux-cy, montre le rapport & la correspondanc
qu'ils ont ensemble : Ainsi on a peu de raison de s
priver de la connoissance de cette science à caus
de ses termes.

4. Sur l'équivocation qu'on attribuë à no
termes : ie répons qu'il n'y a rien de plus éloign
de cette Methode, & que c'est une erreur mani
feste ou une pure imagination qu'on a de croire
qu'ils sont équivoques.

Car s'ils les nõment ainsi, à cause de leur grande
generalité qui les rend transcendans & appli-
quables à toutes choses, selon l'interpretation
qu'un des disciples du Sieur de l'Eclache me don-
na un iour, leur objection n'est-elle pas ridicule ?
Mais j'ay de la peine à me persuader qu'un si grãd
Philosophe paye le monde de ces raisons : parce
qu'il se condamneroit luy-mesme : puisque sa
Metaphysique estant une science generale, il faut
de necessité qu'il y employe des termes generaux,
& qu'il montre de quelle maniere l'application
s'en doit faire à tous les Estres particuliers. Il ne
peut mesmes éviter de se servir de la plus-part de
nos principes : Car les termes *de bonté, de gran-
deur, de durée, de puissance, de verité, de vertu,
de diference, de principe* & les autres de notre Art,
ne sont pas bannis de la Philosophie ny des autres
sciences.

Si donc on les appelle équivoques, parce

qu'ils sont generaux, il s'ensuit que la Logique & les autres parties de la Philosophie sont pleines de mots équivoques : puis qu'elles ne considerent que les choses en general.

Par exemple les termes *de substance, de corps, d'ame, de plante*, &c. comprennent sous leur signification diverses especes subalternes, & par consequent ils sont fort communs.

La substance est corporelle ou spirituelle, increée ou creée.

Le corps se divise en simple & composé; en celeste & elementaire.

L'Ame aussi est ou vegetative, ou sensitive, ou raisonnable.

La sensitive a plusieurs especes : & ainsi des autres. Et toutefois qui a jamais dit que ces termes sont équivoques : parce qu'ils signifient plusieurs choses, estant considerez en general.

Vn mot est équivoque, lors qu'il signifie plusieurs choses qui sont de nature diverse, soubs une mesme imposition; en sorte qu'on se peut tromper dans l'usage : à cause qu'il peut estre pris en divers sens.

Par exemple si ie dis à quelqu'un *Donnez-moy une feüille*, ou *la feüille est deliée : la Pesche est bonne*; sans avoir rien presupposé qu'il ait veu ou entendu, il n'y a point de doute qu'il sera surpris d'abord, & qu'il me demandera de quelle feüille ou de quelle pesche ie parle : parce que ce sont

des mots équivoques. Sçavoir, si c'est d'une feüille d'arbre ou de papier que ie veux parler; si c'est de la pesche qui est un fruit, ou de la pesche des poissons, &c.

Mais quand ie nomme *l'Ame en general*, *la substance*, *la vie* & semblables choses, chacun entend le mesme que moy par ces termes, principalement en philosophant : ainsi quand ie dis, *l'Ame est le principe de la vie*, *la substance est la base des accidens*, *la vie est commune aux plantes & aux animaux*, &c.

Ces termes ne sont nullement équivoques: mais si ie disois que *l'ame est mortelle* ou que *la substance est finie*, &c. ie donnerois sujet de douter de mes propositions : parce que j'attribuërois au *genre*, ce qui ne convient qu'à *l'espece* : Car l'ame en soy n'est ny mortelle ny immortelle, comme estant le genre des ames : mais l'ame sensitive est mortelle, & l'ame raisonnable immortelle.

Les mesmes reflexions & distinctions se doivét faire de nos termes : ils sont veritablement generaux, & comprennent toutes choses ausquelles leur signification convient également. C'est pourquoy ils ne sont pas équivoques, au contraire il n'y en a pas un qui le soit moins. Tous les hommes en ont generalement la mesme idée que nous en avons : parce qu'ils sont connus & communs à toutes les Nations, du moins quant a leur signi-

tion, eſtant évidents d'eux-meſmes. Chacun end ce que nous entendons dans leur genera- é ou dans l'application que nous en faiſons x ſujets particuliers.

En effet qui a-t-il de plus commun que le mot *Bonté*, de *verité*, de *ſageſſe*, de *grandeur*, de *...té*, *d'accord*, de *contrarieté* & ainſi des autres? ...i eſt ce qui demande l'explication de ces ter-...es, lors qu'on s'en ſert? Comme il faut de ne-...eſſité qu'on les employe à tout propos, puiſque ...s langues n'en ont point de plus familiers, cha-...n les a perpetuellement en bouche: & c'eſt ...ujours pour ſignifier la meſme choſe que Ray-...ond Lulle veut repreſenter, & pour laquelle ils ...nt eſté impoſez & inventez. Les enfans meſme conçoivent d'abord ce qu'on veut dire dans l'uſa-...e qu'on en fait, & s'en ſervent auſſi à tout mo-...ment.

Ainſi l'on dit d'ordinaire d'une choſe *qu'elle eſt bonne, parce qu'elle eſt vtile*, ou *qu'elle fait du bien, qu'elle eſt neceſſaire*. On dit le meſme d'une perſonne, *qu'elle eſt grandement bonne ou mauvaiſe ſoit naturellement ou moralement*. Ce que l'on diſcerne facilement.

Si l'on dit d'une pomme *qu'elle eſt bonne*, il n'y a perſonne qui ſe trompe, & qui ne ſçache que c'eſt d'une bonté naturelle & de convenance qu'on parle.

Si pareillement nous diſons de quelqu'un,

C'est une bonne personne, un homme de bien, un bon enfant, on ne s'equivoque pas. Chacun l'entend communément de la probité qui est une bonté morale, ou du bon naturel.

De mesme quand on dit *Dieu est grand, Le Ciel est grand, le Monde est un grand ouvrage de Dieu, c'est un grand esprit, cet enfant se fait grand, ce sera un grand homme, &c.*

Quel équivoque y a-t-il dans ces expressions, où le mot de *grandeur*, qui est un de nos principes est employé? on sçait bien qu'il y a deux sortes de grandeurs, l'une corporelle, qui consiste dans l'étenduë & la quantité: l'autre de vertu qui consiste dans la perfection.

On connoist trés-bien, selon la condition & la nature du sujet, de quelle grandeur on veut parler. Il en est de mesme à proportion des autres termes ou principes de nostre Art. Et j'ose asseurer qu'il n'y a pas une proposition dans tous les livres de Raymond Lulle qui souffre divers sens, ou qui donne de la peine à la concevoir à raison des équivoques: dautant que ses termes ont par-tout une signification conforme à leurs definitions, & au sens commun, auquel ils sont pris pour l'ordinaire. Ie veux rendre ma proposition évidente par des exemples. Chaque terme ou principe ne peut estre employé ou consideré qu'en trois manieres.

1. Dans toute son estenduë & generalité; com-

…e lors que nous en considerons precisement …essence & les proprietez sans aucune specifica-…ion, par exemple, *la bonté, &c.*

2 Comme conjoint & meslé avec les autres: …omme quand nous disons, que *le bien est grād, …vertueux, durable, puissant, veritable, &c.*

3. Dans l'application qui s'en peut faire aux choses particulieres, comme en disant, que *Dieu est bon; qu'il est infiniment grand, qu'il est eter-…nel, tout puissant, &c.* Que *le Soleil a une grande bonté par laquelle il se communique à toute la nature; qu'il a aussi une grande durée: puis qu'il est incorruptible, & nullement sujet à la cor-…ruption; qu'il est puissant à produire les effets qu'il produit icy-bas, &c.*

Selon la premiere consideration peut-on dire que ces principes sont équivoques quand ie dis, que *le bien est communicable*, ou que c'est un *principe de communication*, de *perfection*, de *convenance; qu'il produit son semblable; que la bonté est son essence, par laquelle il est & agit*, quel équivoque y a-t-il en ces façons de parler? Ces propositions ne sont-elles pas veritables generalement & sans exception? Or cela s'entend de toute sorte de vray bien soit naturel ou moral.

De mesme quand ie dis que *la durée est une continuation de l'Estre & de l'action.* Cette definition souffre-t-elle d'instance? Le mot de *durée* peut-il estre équivoque en aucune façon? &c.

Selon le second sens, nous disons, que *le bien dure en son Estre & en son operation*; que *la sagesse est une grande perfection*; que *la vertu est trés bonne, veritable & grande*, que *c'est un principe de repos*; que *le bien est aimable, intelligible, glorieux*, qu'il *est unissant, parfait, &c.*

Or ie demande à ceux qui trouvent à dire sur ces principes, quelle équivocation il y a dans ces maximes generales? n'est-il pas vray que tout bien, soit *increé* ou *creé*, soit *naturel* ou *moral*, soit *substantiel* ou *accidentel*, dure en soy selon son essence & son action? Car s'il n'a point de durée, il s'ensuit qu'il est dans la privation de l'Estre de l'action. Donc il n'est rien du tout, & par consequent ce n'est pas un bien.

Peuvent-ils encore nier cette proposition, que *la sagesse est une grande perfection*? Car si cela n'est pas, il s'ensuit qu'il y a quelque sagesse dont la perfection est petite. Or c'est une contradiction manifeste de dire cela; parce que la petitesse est un defaut & une privation de grandeur; de sorte que le defaut & la perfection seroient ensemble dans le mesme sujet, s'il y avoit quelque perfection petite. Donc toute perfection est grande; sçavoir, d'une grandeur absoluë: car ie sçay que par rapport & comparaison il y a des perfections moindres que les autres: mais tout rapport suppose toûjours pour fondement la qualité en laquelle une chose est comparée à l'autre: ainsi

[v]ous ne pouvez pas dire qu'une chose soit moin[d]re, c'est à dire moins grande, ou moins parfaite, [s]ans presuposer, qu'elle a une grandeur ou une [p]erfection, & qu'elle est absolument grande & [p]arfaite en soy. D'où il est aisé d'inferer que tou[te] perfection est grande en soy d'une grandeur ab[s]oluë, quelque petite qu'elle soit à l'égard d'une [a]utre plus grande, & qu'ainsi la sagesse estant une [p]erfection elle est toûjours grande; le Point mé[s]me qui est la plus petite partie du corps a sa propre [g]randeur & perfection. Il n'est pas necessaire que [je] m'estende davantage pour montrer la verité des autres maximes qui resultent de l'assemblage de nos principes.

Il est encore moins difficile à comprendre la signification que ces termes ont dans leur application particuliere: car à moins que de vouloir chicaner, on ne peut trouver à dire aux propositions dans lesquelles nous les appliquons ou attribüons aux sujets. PAR exemple celles-cy, *Dieu est remply de bonté; il est le souverain bien; l'Ange est une substance trés grande, & trés parfaite par sa puissance, par sa sagesse, par son immortalité, &c. Les animaux ont un instinct & une industrie admirable. La charité est une vertu grandement necessaire, utile, forte, puissante, bonne, éclatante, durable, glorieuse, veritable; qui abhorre la confusion, qui unit les cœurs; c'est le principe du salut, un moyen asseuré pour acque-*

rir la gloire eternelle; la fin & la perfection de toute la morale; la plus grande des vertus acquises ou infuses; c'est elle qui rend les hommes égaux aux Seraphins; qui les éleve du neant, &c.

Voilà une application simple & nullement estudiée de nos principes à des sujets differents, & principalement à la charité. Aprés quoy ie ne voudrois qu'un enfant pour confondre ces Philosophes critiques & pour les démentir sur leur équivocation pretenduë. Car y a-t-il une seule proposition dans cette application que ie viens de faire, qui soufre la moindre difficulté par un sens divers? y a-t-il une femme qui n'entende facilement ce discours, & tous les mots dont il est composé? or tous les autres termes de cette divine Cabale sont aussi communs & faciles à entendre, que ceux-là

Ie voudrois mesme accorder à ces Messieurs, qu'il y en a quelques-uns dans cette Methode, qui peuvent avoir plusieurs sens; Par exemple *la puissance*, *la sagesse*, *& la gloire*, qui sont trois de nos principes absolus.

Ie leur demande là-dessus, en quel sens est-ce qu'il les faut prendre? & en quel-est ce qu'eux mesmes les prenent? Car ils ne sçauroient éviter de s'en servir dans la Philosophie, dans la Morale, & dans le discours familier. Qu'est-ce qu'ils entendent par la *puissance*, sinon *un principe de l'action* ou *de la soufrance*; *une capacité*

la possibilité d'estre & d'agir? c'est en ce sens que tout le monde prend ce terme avec les Philosophes. Ainsi l'on dit, *La puissance du Roy est grande*: *Dieu est trés puissant*, *cela peut estre*: *la chose est possible*; *elle est en puissance d'estre*, *&c*.

Or la definition que nostre Auteur donne de la *puissance* est conceuë au mesme sens, en disant, que c'est un principe, ou une raison par laquelle les choses peuvent estre ou agir: car la puissance regarde indifferemment l'un & l'autre, sçavoir *l'Estre* & *l'action*: mais d'autant qu'il n'y a point d'action sans passion, pour cela la puissance se divise en *active* & *passive*.

Ie demande encore qu'est-ce qu'il faut entendre par la *sagesse*; sinon un principe par lequel les choses sont entenduës & faites avec jugement & raison; ou plûtôt une proprieté par laquelle le sage entend ce qui est necessaire pour se conduire à la fin qu'il se propose.

La sagesse en general est une lumiere qui regle & conduit l'Agent raisonnable dans ses operations pour les bien faire, & pour atteindre sa fin.

Le mot *Sapere*, duquel vient celuy de *Sapientia*, ne marque autre chose que ce que ie viens de dire; comme, *entendre*, *sçavoir*, *estre reglé dans ses operations*, *avoir bon sens*. C'est en ce sens que S. Paul employe ce terme, quand il dit *qu'il*

Non plus sapere, quàm oportet sapere; sed sapere ad sobrietatem.

se faut contenter d'une mediocre sagesse, & qu'il ne faut pas estre excessivement curieux de sçavoir. Le Prophete se sert du mot de *sagesse* au mesme sens en divers lieux : comme quand il dit, *que la crainte de Dieu est le commancement de la sagesse*; un expositeur tourne ainsi ces paroles, *Initium sciendi timor Domini*, c'est le principe de la connoissance ou du sçavoir

Or voicy la definition que Raymond Lulle donne de la sagesse.

La sagesse dit-il, *est un principe par lequel le sage entend*. Il definit la puissance par son acte propre, conformément au dire d'Aristote; *que les puissances se connoissent par leurs actes, & les actes par leurs objets*, or toute bonne definition se doit donner par ce qui peut davantage declarer & faire connoistre la chose.

Tout ainsi donc que *la volonté* est une puissance dont le propre est de vouloir ou d'aimer ce qui est aimable & desirable : de mesme *la sagesse* est une puissance ou un Principe dont le propre est d'entendre ce qui peut estre entendu & sçeu, & comme il n'y a rien d'aimable sans *la volonté* qui pour cette raison est un principe de *l'amabilité* des choses : de mesme nous disons que *la sagesse* est un principe des choses : parce que tout ce qui est intelligible n'est intelligible que par la sagesse ou l'intelligence : car s'il n'y avoit point de sagesse, aucune chose ne pourroit estre sçeuë ny en-

tenduë, & par consequent elle ne seroit pas intelligible; tout ainsi que s'il n'y avoit point de volõté, rien ne pourroit estre aimé, par consequent il n'y auroit rien d'aimable.

Enfin par le mot de *gloire* nous entendons le plaisir & le repos que chaque chose reçoit par son operation naturelle ou morale lors qu'elle atteint sa fin. Et si l'on considere bien la nature de ce principe, l'on trouvera qu'il n'est jamais appliqué qu'en ce sens.

Par exemple *la gloire de ce monde consiste dans le plaisir des sens, & dans la satisfaction que l'on reçoit par les belles actions, ou par la jouissance des richesses, des dignitez & des honneurs: enquoy la plusspart du monde establit son bonheur & sa felicité.*

La vaine gloire consiste pareillement en un certain contentement, en une vaine complaisance, & un repos imaginaire que les ambitieux & orgueilleux reçoivent de leurs pensées, considerations, actions ou du moins qu'il croient de recevoir.

Enfin la gloire du Ciel est entierement comprise dans la definition que nostre Docteur a donnée de la gloire en general. Car n'est-il pas vray, que cette gloire celeste est le souverain repos des ames Saintes & bienheureuses, & que c'est le dernier & veritable plaisir que l'homme peut avoir.

N'est-il pas aussi évident que toutes les choses du monde, sont contentes en quelque façon, &

reposent quand elles sont arrivées à leur fin soit naturelle ou accidentelle, & que hors de là, elles sont dans l'inquietude & dans l'empressement jusqu'à ce quelles ayent achevé leur mouvement par lequel elles s'y portent.

Si cela est vray, comme il est, pourquoy est-ce que nous ne pourrons pas leur attribuer le terme de *gloire*: puisque la gloire ne signifie autre chose qu'un dernier contentement & un repos qui naist de la perfection & de l'accomplissement des Estres; soit que nous considerions cette gloire comme réelle, ou comme apparante seulement.

Voilà les termes qu'on pourroit plus justement censurer, & appeller équivoques dans notre Methode. Ie laisse à iuger du reste aux personnes discrettes, & à considerer si l'on est bien fondé de rejetter cette science à cause de l'équivocation.

Mais ie veux combattre nos adversaires par la mesme raison qu'ils donnent sur ce sujet ou qu'ils peuvent donner contre nous quant à l'usage qu'ils font de nos propres termes, & encore de plusieurs autres qui sont generaux: car puisqu'ils ne peuvent éviter de les employer souvent parmy leurs raisonnemens, & d'en traitter mesme dans leurs sciences: En quel sens s'en servent-ils pour leur oster toute équivocation? Par exemple le terme de *bonté*, de *durée*, de *verité*, *&c.* comme aussi celuy de *nature*, *d'essence*, de *substance*, *d'Estre*,

& une infinité d'autres dont la plus-part sont veritablement équivoques ; parce qu'ils signifient des choses diverses ?

Ils me répondront peut-estre, que l'application qu'ils en font leur oste l'équivocation ; & qu'ils les prēnent toûjours selon le vray sens qu'il leur faut donner, conformément à leur premiere imposition.

Mais ie pourrois bien les démentir ; & faire voir que sans quelque explication ils ne sçauroiēt éviter que ceux qui les entendent ne prennent souvent les propositions qui en sont composées en divers sens : & que mesme leur Philosophie n'est pas si purgée des équivoques qu'ils font acroire au monde, quelque soin qu'ils mettent à l'en deliurer.

Ie ne serois pas en peine d'en donner quantité d'exemples en ayant remarqué un assez bon nombre dans la lecture de leurs écrits, mais i'en veux apporter un qui est sensible.

Il n'y a point de doute que le mot de *nature* est grandement équivoque : car il signifie tantost une proprieté & vertu naturelle, ainsi nous disons que la nature du feu est de brûler, de seicher, de resoudre, &c.

D'autre fois elle se prend pour *l'essence* ; ailleurs pour *le naturel, & l'inclination* : dans la Philosophie *pour le principe du mouvement & du repos.*

Enfin on la prend souvent pour *le monde*, & pour *l'assemblage des choses*: ainsi nous disons qu'il ny a rien d'oisif dans la nature, &c.

Mr. de l'Eclache définissant *l'universel*, dit que c'est une *nature*. Ie sçay bien ce qu'il entend icy par *nature*: mais un autre qui n'aura pas beaucoup de connoissance de la Philosophie ou du moins de la Logique, en lisant ses écrits aura grand sujet de douter de sa définition, & pourra demander avec fondement en quel sens est-ce qu'il prend le mot de *nature*? si l'on répond qu'il entend par là *une essence*, ou une chose *réelle* qui est hors de l'entendement; on peut repliquer que ce n'est pas la vraye & propre signification du mot de *nature*; car il y a de la difference entre l'essence & la nature: l'essence est l'acte ou la forme de l'estre, par laquelle l'estre est simplement ce qu'il est; mais la nature ajoûte à l'essence l'operation ou la proprieté & faculté d'agir: tellement que sa propre signification est celle qu'elle a dans la definition d'Aristote.

Or en ce sens la definition de *l'universel* que Mr. de l'Eclache donne seroit fausse: parce que tout *universel* n'est pas un principe du mouvement & du repos; les accidens sont compris sous les universaux aussi-bien que les substances, & toutefois on ne dira pas qu'ils soient le principe du mouvement au sens d'Aristote: car ils ne sont que de simples formes instrumentelles, de soy

immobiles

immobiles, qui n'ont point d'action; parceque s'ils en avoient, ils feroient composez de matiere & de forme; mais ils servent d'instrument à la substance pour agir. PAR EX. *La chaleur n'échauffe pas proprement : mais c'est le feu qui échauffe par la chaleur.* C'est donc improprement & en un sens fort-vague que *l'universel* est définy par le mot de *nature*. Ceque je viens de dire icy contre cette définition n'est pas à dessein de la combattre directement; car je sçay qu'elle est entenduë des personnes sçavantes : mais c'est seulement pour faire voir que la Philosophie du Sr. de l'Eclache n'est pas exempte d'équivoques, non-plus que les autres ; & qu'elle en est incomparablement plus infectée que l'Art de R. Lulle, quelque exact qu'il soit à l'en purger.

En effet pour resoudre la difficulté proposée touchant cet Art, Ie dis premierement que jamais un terme n'est équivoque dans une science, quand on le prend toûjours au mesme sens & selon la premiere definition qu'on en donne.

2. Quand il est pris selon le sens auquel tout le monde le prend d'ordinaire.

3. Lorsqu'il ne se peut prendre qu'en un sens.

Or R. Lulle & les Lullistes employent toûjours & par-tout leurs termes au sens qu'ils ont dans leur generalité, conformément à leurs définitions qui s'accordent tres-bien avec cequ'ils signifient communément, soit qu'on les considere naturel-

lement ou moralement : car la determination ou l'application des termes n'en change pas le sens, mais le limite où modifie seulement par l'addition des differences. Ainsi quand je dis que *l'Ange est une substance spirituelle non conjointe au corps* : que *Dieu est la bonté ou le bien souverain* : que *la prudence est une vertu acquise & morale* : que *la justice est bonne* : que *l'Aimant a la vertu d'attirer le fer, &c.* Les Attributs de ces propositions signifient la mesme chose dans cette contraction & specification qu'ils marquent dans leur generalité : comme quand nous disons que *la Substance est un Estre par soy ; la Bonté, est ce, dont le propre est de bien faire & de se communiquer, & ainsi du reste* : Car les differences ne changent pas l'essence & la nature des genres ou des termes generaux.

4. L'application que nous faisons de nos principes ne rend pas notre Art difficile à raison de l'équivocation : mais si les propositions ou maximes qui en sont composées, & les raisonnemens qui sont appuïez sur ces propositions, donnent de la peine à concevoir ; c'est à cause de leur grande generalité, qui ne peut estre conceuë qu'avec beaucoup de subtilité & d'élevation d'esprit : quoyque les termes considerez simplement & en eux-mesmes hors du mélange, soient tous vulgaires & connus de tout le monde, du moins les primitifs qui sont les premiers principes.

Cette difficulté se rencontre dans toutes les sciences generales & dans la plus-part des maximes composées des termes generaux : parce que plus les choses sont éloignées des sens, plus elles sont difficiles à comprendre : d'autant que l'entendement pendant qu'il est conjoint au corps, n'entend presque rien sans les sens. Or plus les choses sont generales, moins elles sont sensibles, les sens ne pouvant atteindre que les objets particuliers. De là vient que la Logique & la Metaphysique sont les sciences les plus difficiles à concevoir.

5. Pour ce qui est du nombre de nos Principes, il ne faut jamais avoir oüy parler de R. Lulle pour ne pas sçavoir que c'est l'Autheur qui en a plus decouvert, soit qu'on les considere comme principes de constitution, ou comme principes de connoissance : car outre les dix-huict *transcendans* dont il y a neuf *absolus* & neuf *relatifs*, nous en reconnoissons plusieurs autres qui entrent dans la composition des choses, comme simples parties de leur essence, sans lesquels elles ne peuvent estre.

Par exemple *la perfection*, *l'unité*, *la proportion*, *la condition*, *la disposition*, *la beauté*, *&c.*

Or par l'assemblage de ces termes nous pouvons faire quantité de maximes generales, necessaires, asseurées & évidentes d'elles-mesmes, qui sont les vrays principes de connoissance.

Car comme ils sont unis ensemble insepara-

blement & essentiellement dans l'Estre, de mesme l'entendement les peut assembler par son action, pour en faire des propositions generales qu'il rend en suite particulieres, en les appliquant au sujet du discours; de sorte qu'estant conformes à l'objet, elles ne peuvent estre fausses, selon la definition qne les Metaphysiciens donnent de la verité.

Cela estant ainsi il n'est point de science n'y d'Art qui fournisse un si grand nombre de principes: Car par l'usage d'une seule figure de cette Methode nous pouvons former. 432. Maximes differentes, en meslant avec ordre les termes signifiez par les lettres.

6. Pour répondre à ceux qui voulant combattre cet Art, disent que ce n'est autre chose qu'une confusion & un meslange de termes.

Ie voudrois leur demander en quoy consistent leurs sciences, leurs discours, & toutes leurs propositions, sinon dans le divers assemblage des termes de la langue?

Mais il y a cette difference manifeste entre la maniere que nous observons dans ce meslange, & celle que les autres gardent; que la nostre est artificielle & reglée; car nous sçavons comme il les faut joindre ensemble pour en faire des propositions; & il est faux de dire que nous les meslons confusement: mais au contraire le meslange que tous les autres hommes soit doctes ou ignorans

sont des mots dans leurs raisonnemens ou dans leurs propositions dépend plus du hazard & des idées confuses de l'esprit, que de l'Art : parce que d'ordinaire l'entendement cherche sans ordre & sans artifice la verité des choses : tellement que s'il la rencontre quelque fois, s'il trouve quelque bonne raison de luy mesme & par ses propres reflexions, c'est plustôt un effet de la fortune que de l'industrie.

Et si l'on demãdoit à quelqu'un de ces nouveaux Philosophes qui peuvent avoir découvert la raison particuliere de quelque verité. PAR exemple *de l'immortalité de l'ame, de l'existence de Dieu, &c.* comment ils l'ont trouvée, & quelles regles ils ont suivies dans cette recherche & invention ? Ie ne crois pas qu'il pût rapporter son invention à un autre principe qu'au hazard, qui par une longue resverie & assiduë speculatiõ l'y a fait tomber insensiblement.

Si enfin quelqu'un d'eux se glorifie d'avoir reduit la Philosophie à de certaines regles & preceptes qui servent à découvrir la verité, ils ne peuvent nier que ce ne soit aprés un grand travail d'esprit : & ils doivent aussi estre persuadez que R. Lulle a fait la mesme chose trois cens cinquante ans auparavant, mais d'une maniere incomparablement plus élevée, plus subtile, & plus solide, & qui éclaire merveilleusement l'esprit, bien loin de le confondre & de l'embarasser. Ceux

qui s'y appliquent soigneusement & avec les conditions requises sont témoins de cette verité.

7. Si l'on me dit qu'on ne voit pas de grands hommes Lullistes. Ie répons en mesme-temps qu'on ne voit pas de plus habiles gens dans les nouvelles methodes, excepté ceux qui en sont les Autheurs qu'une Estude de 25. ou 30 ans a rendu sçavans: Et pour cela soufriroit-on cette cõsequence que toutes leurs Philosophies ne vallent rien.

Ie dis donc que tout ainsi qu'il y a plus de foibles que de bons Philosophes, soit dans la Philosophie commune, soit dans les autres methodes particulieres du Sr. des Cartes, de l'Eclache &c. de mesme il n'est pas inconvenient que le nombre des bons Lullistes soit moindre que celuy des habiles & sçavans. Quand mesmes il n'y en auroit pas un aujourd'huy, la science n'en seroit pas moins excellente pourveu qu'elle subsiste: il suffit qu'il y en a eu, & qu'il s'en peut faire tous les jours, si l'on s'y applique avec les conditions necessaires. Les sciences & les Arts sont comme les especes, un seul individu les peut conserver. Il est vray qu'il y a trés peu de gens qui entendent bien cette Methode encore moins qui s'en sçavent servir, & ie n'en sçay que deux ou trois qui la possedent fort-bien; la plus-part des autres qui s'en meslent, ne meritent pas seulement le nom de *Lullistes*, & ravalent notre Autheur en voulant relever sa science, qu'ils ne sçauroient

défendre : ils promettent presomptueusement & temerairement de parler sur le champ de toutes choses comme Gorgias Leontinus, & aprés tout ils ne font que begayer, & ne sçavent pas mesme ce qu'ils veulent dire, si bien qu'ils manifestẽt par là leur ignorance. I'en ay veu plusieurs dans Paris de cette sorte qui m'ont fait pitié ; ils s'imaginent que c'est assez de lire les œuvres de Raymond Lulle pour devenir en mesme-temps illuminez comme luy ; c'est enquoy ils se trompent beaucoup eux-mesmes & abusent les autres : parce que cette science demande de la subtilité d'esprit, & de plus il faut estre bien fondé dans la Philosophie. Qualitez qui manquent à ces Lullistes pretendus. Il y en a aussi quelques-uns qui ont voulu mettre au jour quelques petites pieces qui regardent cette science dans lesquelles on ne voit que de la confusion, du galimatias, de foibles raisons, de la rudesse, en un mot on n'y voit que des productions d'un esprit autant confus & tenebreux que R. Lulle estoit illuminé & amateur de l'ordre ; & si quelque fois ils employent des raisons de cet autheur, ils les tournent & déduisent d'une maniere, que ceux qui les entendent dans les livres d'où elles ont esté tirées, n'en comprennent rien dans leurs écrits : de sorte que mãquant de toutes les conditions que la doctrine & l'instruction demandent selon le temps & la nature du sujet, il ne faut pas s'estonner, s'ils rebutent le

monde & s'ils donnent sujet aux curieux de mépriser cette science.

Mais toutefois l'ignorance de ceux-cy ne doit pas rendre l'Art méprisable ; il y a de meschans ouvriers en toute sorte d'Art, il y en a pareillement de bons : c'est une marque de legereté que de mépriser un Art à cause des mauvais Artisans. I'ay veu plusieurs personnes doctes qui se rebutoient de l'étude de nostre science à cette seule consideration : mais aprés en avoir conferé avec moy, aprés avoir entendu en quoy elle consiste, & reconnu par experience l'usage qu'on en peut faire, estant satisfaits de mes réponses sur les objections qu'ils me pouvoient faire, ils ont changé de sentiment, confessant que c'est tout autre chose qu'ils ne croyoient pas auparavant.

Vn habile Predicateur d'un ordre Religieux, & grand Theologien, aprés un entretien de 2 ou 3. heures que nous eûmes ensemble sur cette science, me dit que j'avois bien fait de venir à Paris, parce que j'avois restabli dans son esprit R. Lulle, qui y avoit perdu toute son estime & reputation par le peu de satisfaction que les autres Lullistes luy avoient donnée.

Pour achever glorieusement ce chapitre, & convaincre d'erreur ou d'envie, tous ceux qui nous mesprisent, ou qui ont de mauvais sentimens de nostre Methode, je veux faire voir à tout le monde, que l'Ecriture Sainte, & par con-

ſequent tous les autres bons livres ne ſont qu'une perpetuelle pratique de cette ſcience, que toutes leurs propoſitions ſe peuvent rapporter à nos principes, & qu'il y en a trés peu dans leſquelles l'on ne rencontre quelqu'un de nos 56. termes, ou de leurs ſynonymes; qu'enfin le S. Eſprit les employe inceſſamment, ou comme attributs generaux ou comme ſujets principaux du diſcours, & qu'il en compoſe la pluſpart de ſes oracles, & maximes divines par leur divers meſlange: il eſt vray que ce n'eſt pas par le meſme ordre que notre docteur les aſſemble: car on ſçait bien que l'Ecriture traitte dans un meſme chapitre de divers ſujets, faiſant voir les abus du monde ou inſtruiſant le genre humain: mais cette confuſion ſert à rehauſſer par oppoſition l'excellence de notre Art; & montre évidemment la neceſſité, l'utilité, & la generalité de ſes termes & principes.

D'où il paroît qu'en appliquant les meſmes termes à quelque ſujet qui ſe preſente ſelon le genie de l'Art, on tombe inſenſiblement dans les meſmes penſées que les autres peuvent avoir, comme je montreray icy aprés.

Sur quoy vous remarquerez, que les termes de *bonté*, de *grandeur*, de *durée*, *&c.* de *difference*, *d'accord*, de *principe*, & les autres qui ſont uſitez dans notre Methode, ſont employez preſqu'à tout moment dans l'Ecriture,

{ expressement
ou { par des mots synonymes & équivalens.
{ Positivement { Affirmativement
ou { Negativement { Negativement
{ Substantivement { Adjectivement.

de la mesme façon que nous les employons dans nos discours & raisonnemens.

Pour faire comprendre cecy, je veux prendre un Pseaume, & un chapitre de la Morale de Salomon : Ce sont les premiers qui me sont venus dans la pensée en faisant cette reflexion. Or on pourra faire la mesme experience sur tous les autres chapitres de l'Ecriture sainte, & encore dans la lecture des autres livres : pourveu qu'on sçache les termes de cet Art.

PSEAUME 20.

I. Verset. *SEigneur, le Roy se réjoüira dans votre vertu, & ressentira une grande allegresse dans votre protection par le salut qu'elle luy procure.*

Dans ce verset, la Force ou la Vertu, la Gloire & la Grãdeur sont employées ; car la Ioye, le Salut, l'Alegresse & l'Exultation se raportent directemẽt à la Gloire. Desorte que le Prophete nous veut enseigner le mesme que le B. R. Lulle nous montre par le mélange de ces trois principes : sçavoir, Que la Vertu divine est glorieuse & glorifiante ; qu'elle réjoüit le cœur du Roy, parce que c'est en elle qu'il triomphe de ses ennemis, c'est par elle qu'il est dans la prosperité. Toute Vertu apporte

de la gloire, de la joye & du bonheur, selon nos maximes. Seneque favorise notre sentiment, quand il dit, *que la Gloire est l'ombre de la Vertu*, c'est à dire, qu'elle la suit par tout comme l'ombre fait le corps.

De plus le salut que Dieu donne au Roy, en le preservant des dangers, & sauvant son ame, est un sujet d'une grande rejoüissance & exultation : parce que le salut du corps & de l'ame, est conjoint avec une gloire, & une satisfaction singuliere. Raymond Lulle diroit ainsi par l'union de ses principes.

* La durée de la vie & du salut apporte une grande gloire, & donne le repos ; elle est grandement delectable.

Vous avez accomply les desirs de son cœur: & vous n'avez point rejetté les prieres de sa bouche. II. Verset.

La volonté, le desir & la fin sont les termes qui composent ce verset, & sont appliquez au Roy en ce sens ; que Dieu a fait ce qu'il souhaitoit, que sa volonté a esté accomplie ; qu'il n'a point esté frustré de son attente ; qu'il a eu le succez qu'il pretendoit, & qu'enfin il a obtenu l'effet de sa demande ou priere.

Nous dirions par le meslange de ces trois principes : qu'il est arrivé à la fin qu'il desiroit, & qu'il demandoit à Dieu : parce que la fin de perfection est desirable & desirée ; & que toute volonté

ou inclination a une fin ; que toutes choses desirent la fin, comme leur propre bien, *omnia finem appetunt velut summum bonum*, que toute fin de perfection est aimable: ainsi le Roy demandant & desirant une bonne chose, comme sa fin, Dieu la luy a accordée.

III. Verset. *Vous l'avez prevenu de toute sorte de graces de douceur & de benedictions : vous avez mis sur sa teste une couronne ornée de pierres pretieuses.*

La bonté, la gloire, & l'honneur sont les attributs principaux de celuy-cy: car la grace & la benediction sont des effets de la bonté; la douceur & l'honneur sont compris sous la gloire & le plaisir : le couronnement aussi se rapporte à la gloire. Ainsi toute bonté est glorieuse selon nos maximes; c'est à dire qu'elle donne de la gloire, du plaisir, de la douceur, & de la consolation par ses biens-faits; qu'enfin elle est toûjours victorieuse. C'est pourquoy Dieu qui est infinimẽt bon, remplit & previent les Roys de ses benedictions, qui sont les preuves de sa bonté. Et ces témoignages sont toûjours agreables, accompagnez de douceur & de satisfaction: principalement lors qu'il leur met la couronne sur la teste, en les glorifiant en ce monde & en l'autre.

IV. Verset. *Il vous a demandé la vie, & vous luy avez accordé de vivre eternellement dans tous les siecles des siecles.*

Voylà la durée qui est un de nos principes, sous lequel la vie, la longueur des jours, l'eternité & le temps perdurable ou sans fin, sont compris. Et c'est ce que le Roy a obtenu, selon sa demande.

V. Verset.

Vostre protection l'a rendu grand, & illustre: & vous l'avez comblé d'honneur, de gloire, & de beauté.

Vous voyez icy l'une de nos maximes en termes exprés. La gloire du Roy est grande dans l'operation de son salut, laquelle Dieu luy a donnée avec une grande beauté & perfection.

VI. Verset.

Vous le rendrez l'objet des benedictions eternelles: vous le remplirez de joye par la veuë de vostre face.

Nous disons dans nostre Art que le bien est durable par la durée & delectable par la gloire. Et dautant que Dieu est bon d'une bonté infinie & eternelle, il est enclin à faire perpetuellement du bien aux hommes. Ainsi il a promis de benir les Roys, de faire durer ses benedictions sur eux durant toute l'Eternité, & de leur donner une parfaite joye & une gloire souveraine dans la joüissance de sa veuë.

VII. Verset.

Car le Roy espere au Seigneur, & il demeurera inebranlable, estant appuyé sur la misericorde du Trés-haut.

L'esperance & la misericorde sont deux termes exprimez dans cette science entre les vertus. De-

plus l'altesse où la hauteur est un attribut compris soubs la grandeur; Et la fermeté ou constance, de laquelle il est parlé dans ce passage, est du genre de la durée.

Tellemẽt que ces termes étãt appliquez au Roy: nous trouverons que la raison pour laquelle Dieu le benit, est dautant qu'il met son esperance en luy, & qu'il demeure ferme dans la confiance qu'il a en sa misericorde.

VIII. Verset. *O Roy que vostre main s'estende sur tous vos ennemis, que vostre droite s'estende sur ceux qui vous haïssent.*

Le Prophete souhaite icy que Dieu le rende victorieux de ses ennemis, & se sert tacitement de la puissance, de la contrarieté, de la discorde & de la haine qui est un terme opposé à l'amour & à la volonté.

Il desire donc dans ce verset que ceux qui l'ont persecuté, éprouvent sensiblement les effets de sa puissance figurée par la main, & que ceux qui luy sont contraires, qui le haïssent, soient punis par sa justice.

XI. Verset. *Vous les ferez brûler comme un four ardent au temps de votre colere: le seigneur les perdra dans sa fureur, & le feu les devorera.*

La rigueur de la justice & de la colere de Dieu est representée par sa face: deplus le feu & la colere sont des termes de cet Art, entre les sujets. Ainsi le Prophete les applique au Roy & à Dieu

en disant que le Roy se vangera de ses ennemis par le feu : & que Dieu les punira au iour du jugement, lors qu'il paroistra dans les nuës avec des foudres e n main, qu'il leur fera ressentir la rigueur du feu dans sa fureur, estant embrasez comme une fournaise, & devorez par cet element.

Vous exterminerez mesme leurs enfans de dessus la terre : & leur posterité d'entre les hommes. X. Verset.

Il y a icy une application de l'elementative, de la vegetative, & de la puissance : en disant que leur semence perira sur la terre, & qu'ils seront privez de la multiplication des enfans. &c.

Parce qu'ils ont tasché de vous imposer des crimes : ils ont formé des desseins, qu'il n'ont pû faire reüssir. XI. Verset.

Le mal se reduit à la bonté ; Le crime à la vertu par opposition ; la pensée, & le dessein à l'entendement ; le succez à la fin : qui sont les termes de nostre Art.

Ainsi le Prophete donnant la raison de la justice que Dieu doit exercer sur les ennemis du Roy, dit, que c'est à cause qu'ils l'ont offensé par leurs calomnies par leurs conspirations, & mauvais desseins qu'il n'ont pû neanmoins affermir & executer

Vous leur ferez tourner le dos : & vous tirerez vos fléches contre leur visage. XII. Verset.

C'est comme s'il disoit, qu'il les confondra, les relancera, & ruinera entierement; ce qui est un effet de la contrarieté & de l'inimitié.

XIII. Verset. *Elevez vous, Seigneur, par votre puissance: & nous joindrons nos voix à nos harpes, pour chanter votre grande vertu.*

Le Prophete finit icy par les mesmes termes, par lesquels il a commencé; & joint ensemble le chant& la joye avec la force & la vertu.

Seigneur, dit-il que la grandeur de vostre vertu soit reconnuë: soyez glorifié par elle. Nous celebrons par nos chants & par nos instrumens les merveilles de vostre puissance.

CHAPITRE 6. DU LIVRE DE LA SAGESSE.

I. Verset. *La sagesse est meilleure que la force: & l'homme prudent est meilleur que l'homme fort*

La bonté est icy attribuée à la sagesse, à la prudence, à la puissance & à la force: qui sont nos propres termes.

Raymond Lulle prononceroit la mesme sentence en cette sorte.

* La sagesse ou la prudence, est plus grande en bonté que la force & la puissance.

II. Verset. *Escoutez donc ô Roys, & entendez: Apprenez, ô Iuges de la terre.*

Il employe dans ce verset la sensitive & la faculté intelligente: il demande de l'attention & de l'intelligence aux Roys, & à ceux qui ont le pou-

voir

voir de juger les autres : & qui estendent leur jurisdiction jusqu'aux bornes de la terre.

Les limites se rapportent à la fin d'extremité, qui est un de nos principes relatifs.

Soyez attentifs, vous qui avez quantité de gens sous votre puissance; & qui vous plaisez à estre environnez de peuples. III. Verset.

Le sage employe la grandeur sous le mot de multitude & d'étenduë; il comprend aussi la gloire sous le terme de, *plaisir*, puisque le plaisir entre dans la definition de la gloire; comme ce, enquoy chaque chose trouve son repos. Il est vray que cette satisfaction dont parle le sage, est une gloire mondaine.

Le Seigneur vous a donné la puissance & la force ou vertu : le Tres-haut examinera vos œuvres, & eplucbera vos pensées. IV. Verset.

Vous ne voyez icy que nos termes exprez. La puissance des Roys vient de Dieu; leurs œuvres & leurs pensées seront examinées & jugées.

Ie ne poursuivray pas cette reduction pour n'estre ennuyeux : puis qu'il n'y a rien de plus facile à faire pour reconnoistre la verité de ceque j'ay avancé, sçavoir, que nos termes composent la pluspart des propositions & des raisonnemens des autres livres : & qu'on les y peut facilement reduire.

Mais aprés avoir montré cette application par la resolutiõ; ie le veux faire voir par la composition,

I. APPLICATION.

Des principes de l'Art general: au Genre hum[ain] pour en découvrir les defauts.

POsé le cas que vous veüilliez chercher de v[ous] méme les abus du monde par nostre Metho[de], c'est à dire les erreurs & les vices des hom[mes;] si vous appliquez au monde & au genre hum[ain] nos principes ou leurs synonimes, vous reussi[rez] facilement, & vous imiterez l'Ecriture; com[po]sant de semblables propositions. PAR EX.

Par la bonté.

La bonté vous fera connoistre que le mond[e] est remply de malice; comme parle l'Ecriture. *mundus in maligno positus est.*

Omnes declinaverunt simul inutiles facti sunt: non est qui faciat bonũ non est usque ad unum. *Psal.* 13.

Qu'il y a trés peu de gens de bien, & qu[e] pas un ne s'efforce de bien faire.

Par la grandeur.

Les plus grands ne sont pas les plus parfaits. Il se commet de grandes abominations da[ns] le monde. Les plus justes méme tombent da[ns] des manquemens & ont de grandes foibless[es.] C'est pourquoy le Prophete disoit à Dieu. *Saluum me fac Deus, quoniam defecit Sãct[us.]* D'ailleurs l'homme est sujet à de grandes mi[se]res; la pauvreté & l'indigence l'environnent [&] le suivent par tout.

Par la durée. *Iob*. 14.

La vie de l'homme est courte, pleine d'ennuys & de miseres. Breves dies hominis sunt.

Toute chair est corruptible & sujette à la fragilité. Omnis caro corrupit viā suam.

Les Impies & ceux qui se plaisent au sang ne vivent pas la moitié de leurs jours. Viri sanguinũ & dolosinon dimidiabunt dies suos.

L'homme est grandement inconstant; il change à toute heure de resolution. Il passe & sort de ce monde comme une fleur, dit Iob, il fuit comme l'ombre & ne demeure jamais en un méme estat. Homo natus de muliere brevi vivens tempore, &c. *Iob*. 14.

Il passe comme un fantôme qui s'evanoüit un moment aprés qu'il a paru; ou comme une image representée dans un miroir.

Verumtamen in imagine pertransit homo. Psal. 38.

Et toutefois il continuë toûjours dans ses desordres & dans ses vices; il fait durer sa malice autant que sa vie. Cequi est diabolique. Humanum est errare, diabolicum perseverare.

Voilà la malice & la durée jointes ensemble.

De plus il augmente & multiplie tous les jours ses impietez ajoûtant un mal à l'autre.

La grandeur est icy apliquée à la malice & à la durée.

Il s'éloigne du bien & embrasse le mal. Enfin il passe sa vie dans le crime & meurt souvent dans le peché, comme disoit le Sauveur aux Scribes &

Pharisiens, *in peccato vestro moriemini.*

Par la puissance.

Potentes potenter tormenta patientur.

Les Grands abusent souvent de leur puissance & de leur autorité : mais ils seront puissammẽt tourmentez en l'autre monde.

La puissance & la peine sont icy meslées ensemble.

Job. 10. Memẽto Domine quòd sicut lutum feceris me.

Il n'y a rien de plus fragile que l'homme, il a de tres grandes foiblesses, & son impuissance paroit principalement en ce qu'il se laisse dominer par ses passions. C'est pourquoy il est justement comparé tantôt à une feüille d'arbre que le moindre vent emporte, tantôt à un vase de potier, & d'autrefois à un vermisseau de terre.

S. Paul.

Quoy qu'il soit ainsi fragile, il ne laisse pas de s'élever contre Dieu, de se bander contre luy, & de se revolter contre ses superieurs par la liberté qu'il a. Or qui resiste aux puissances superieures resiste à Dieu.

Par la sagesse.

Sapientia mundi est stultitia apud Deum.

La sagesse du monde est une folie devant Dieu : & ce que les mondains estiment, est souvent méprisé de Dieu, comme une abomination.

Stultorũ infinitus est numerus

Le nombre des fous est presqu'infiny. *Vous voyez icy la grandeur ou la quantité jointes à la folie.*

Dñs de

Personne ne s'estudie à connoistre Dieu, n

à entendre ses mysteres, à contempler ses œuvres; c'est dequoy il se plaint par la bouche de David.

Les hommes manquent de prudence, de sagesse, de conseil & de prevoyance, en cequ'ils ne considerent pas leur fin, ny cequi leur doit arriver aprés cette vie, comme dit le Prophete.

Il n'y a icy que des termes propres de notre Art, qui regardent la sagesse & l'intelligence.

La folie est grande, continuelle & diverse parmy les hommes. Ils sont d'une nature muable, inconstante & volage.

Par la volonté

Chacun suit les mouvemens de son appetit, qui est infirme & dereglé. Personne ne s'attache & conforme à la võlõté de Dieu, encore moins à celle des superieurs. Ce qui est la source de tous les desordres du monde.

Il n'y a point de doute que le bien est toûjours aimable, & le mal toûjours odieux: neanmoins nous voyons que le mõde embrasse plutôt le mal que le bien; du moins cequi n'est bon qu'en apparence, estant effectivement mauvais. D'où il paroit que la volonté humaine est depravée & corrompuë: puisqu'elle rejette, cequi la doit attirer, & recherche cequi luy devroit donner de l'horreur.

Par la vertu.

Qu'il y a peu d'ames vertueuses & innocentes

Cœlo prospexit super filios hominum: ut videat, si est intelligens aut requirens Deum. *Psal.* 13.

Gens absque consilio & sine prudentia: utinam saperẽt & intelligerent, & novissima providerẽt. *Deut.* 32.

Sub te erit appetitus tuus, & tu dominaberis illius. *Genes.* 4.

Beati immaculati in via

qui ambulant in lege Domini. psal. 119

Ecce in iniquitatibus conceptus sũ, & in peccatis concepit me mater mea. psal. 50.

Omnis homo mendax. psal. 115.

Mendaces filij hominũ psal. 61.

filij hominum usquequo gravi corde: vtquid diligitis vanitatẽ & quæritis mendacium. psal. 4.

Bienheureux sont ceux qui passent la vie dans la vertu & dans l'innocence.

La vertu & l'innocence sont haïes & persecutées d'ordinaire en ce monde, & le vice est protegé.

L'homme est conceu dans le crime & le peché, il naist criminel, & est par nature un enfant de malediction & d'indignation. S. Paul. *Sumus naturâ filij iræ*

Par la verité.

Tout homme est sujet à mentir. Les enfans des hommes sont tous menteurs; ils aiment plus la vanité que la realité; & cherchent le mensonge plutôt que la verité.

Tous les hommes sont dans l'erreur dés leur naissance, & tous ont erré dés le sein de leurs meres; c'est à dire, qu'ils se sont fourvoyez, & éloignez de la vraye voye, qui conduit au salut, *omnes erraverunt ab utero, locuti sunt falsa. psal.* 57.

La verité engendre de la haine dans les cœurs mal disposez. Personne ne la veut écouter pour la suivre: mais tout le monde court aprés le mensonge. D'où vient que le Sauveur se plaignoit des Iuifs qui estoient opiniastres & incredules.

En un mot le monde est remply d'erreur & d'opinion.

Par la gloire & la peine.

Il n'y a que de la vanité, de la misere & de l'inquietude dans cette vie. Chacun cherche de vains plaisirs, qui ne produisent à la fin que de la peine & des douleurs : on ne considere pas que la joye de ce monde est courte, & que les supplices preparez pour les meschans dureront eternellement dans l'autre.

Veritas odiũ parit. Si veritatem dico vobis, quare nõ creditis mihi. *Iob.* 8.

La vaine gloire fait perdre à l'homme la connoissance de soy-méme : mais la vraye sagesse procure la gloire du Ciel & une paix sans trouble.

Gaudiũ hypocritæ istar puncti.

Par la difference

On ne voit que de la confusion & du desordre parmy les peuples. Le divorce, les diferens & les quereles separent les hommes les uns des autres & les pechez éloignent & divisent leurs ames de Dieu.

Homo vanitati similis factus est *psal.* 143

L'aveuglement oste au genre humain la discretion & le discernement ; d'où vient que peu de gens sçavent discerner le bien du mal : mais la pluspart confondent l'un avec l'autre. C'est pourquoy un Poëte disoit fort bien.

Peccata vestra diviserunt inter me & vos.

Et mala sunt vicina bonis : errore sub illo.
Pro vitio virtus crimina sæpè tulit.

De plus il y a une grande diference entre les hommes quant aux sentimẽs : chacun semble faire son espece : chacun a des pensées & des sentimens opposez à ceux des autres. D'où procede la

division & la dissention, les schimes & les inimitiez.

Par la concorde.

La plusspart des mondains vivent dans une perpetuelle discorde. La concorde & l'union est rare.

Non est pax impiis

Les meschans & les impies sont veritablement unis ensemble, mais c'est d'une union criminelle, qui n'apporte pas la paix.

Les hômes se font perpetuellement la guerre les uns contre les autres; & à peine trouve-t-on deux bon amys. Les Roys contre les Roys, les sujets contre leurs Princes; les inferieurs contre leurs superieurs, les Enfans contre leur Pere: le frere contre le frere: en un mot la contrarieté regne par tout: de sorte qu'on peut dire icy, que l'hôme est un loup ou un demõ envers l'hôme.

Rara cõcordia fratrum

Homo homini dæmon aut lupus

Chacun pense à tromper son prochain, son frere, son amy, &c.

Ie pourrois encore trouver une infinité d'abus qui se commettent dans le monde & faire voir le mauvais usage que chacun fait des principes generaux; & c'est en appliquant & meslant nos termes de la mesme façon, que j'ay fait jusqu'icy: & toutes ces reflexions sont veritables, synceres, & conformes à celles que l'Ecriture fait en divers lieux lors qu'elle décrit les erreurs & les vices des hommes.

Mais ie va maintenant faire voir ce meslange sur les reglemens & preceptes de la vie.

II. APPLICATION.

Des regles & maximes morales pour bien vivre, recherchées par la pratique de l'Art general.

Par B. la bonté.

Evitez le mal & faites le bien : car quiconque vivra bien, & haïra le mal fera une bonne mort, mourra content, & recevra une grande recõpense. *Bene erit illi in extremis*, Dieu n'abandonne jamais les gens de bien : mais il deteste & aborre l'iniquité.

Diverte à malo & fac bonũ. Ps. 33.

B C. la bonté & la grandeur

Les grandes actions sont suivies de grands avantages.

Il faut tascher d'estre parfaits & grandement bons, pour recevoir des biens infinis.

Par BD. la bonté & la durée.

Perseverez dans le bien & vous serez sauvez, c'est à dire, que vous aurez la vie eternelle : car *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

Par BE. la bonté & la puissance.

Chacun a la puissance & la liberté de faire le bien ou le mal ; de garder & accomplir les commandemens ou de les transgresser. Mais les gens de bien, les justes se portent toûjours aux bonnes œuvres & à l'observance de la loy.

Dieu qui est souverainement bon & tout

Qui potuit transgredi & non est transgres-

Fac sacere mala & non fecit. Eccl. 31. puissant : dont la bonté est inseparable de la puissance, recompense les bonnes actions par un accroissement de bien & de force. S. Paul le témoigne en ces termes.

2. cor. 6. *Dieu a le pouvoir de vous remplir de toute sorte de graces, afin qu'ayant toûjours une suffisance de toutes choses, vous abondiez en toute sorte de bonnes œuvres : selon qu'il est écrit ; Il a distribué ses biens aux pauvres : sa justice sera reconnuë & recompensée eternellement.*

La puissance, la gloire, l'abondance, la suffisance, le bien, la communication, la justice & la durée, sont les termes principaux qui composent le discours de l'Apostre. Or ils sont tous exprimez & contenus dans notre Art, la bonté est puissante d'elle-méme : elle surmonte toute malice & foiblesse. Il n'y a rien d'impossible à un homme de bien, Dieu le protege par sa puissance, l'assiste par sa bonté, l'éleve par sa vertu, & luy donne une aide extraordinaire pour le rendre victorieux dans les occasions & pour luy rendre facile l'observance de ses commandemens,

BF. la bonté & la sagesse.

La bonté est inseparable de la sagesse. Les gens de bien se conduisent toûjours sagement. Et chacun a la connoissance du bien & du mal, dés qu'il a l'usage de la raison.

La probité rend l'homme intelligent & éclairé: & la sagesse sert de flambeau à l'esprit humain pour

regler sa vie & ses mœurs, pour se bien conduire, pour éviter les maux, les dangers & les écueils de ce monde.

Quiconque connoit le bien & ne le fait pas, est grandement coupable, & merite une peine particuliere.

La sagesse est une qualité excellente qui dispose les ames au bien & aux grandes actions.

BG. la bonté & la volonté.

Nous devons aimer & desirer le bien : parce qu'il est aimable & desirable : mais aussi nous devons haïr l'impieté : parce que Dieu l'aborre.

Dieu aime les gens de bien & fait leur volõté, &c. Voluntatem timentium se facit. *psal.* 144.

Ie trouverois des maximes sans nombre si ie voulois continuer cette application, par le divers mélange de nos principes : c'est à dire, de chaque terme avec tous les autres : car apres avoir meslé la bonté avec chacun des autres ; je mesleray la grandeur avec tous de la méme façon ; & ainsi de la durée, de la puissance, &c. PAR EX.

CD. la grandeur & la durée

Les grandeurs du monde ne sont pas de durée; elles dépendent de la fortune qui est inconstante : elles sont sujettes au changement. C'est pourquoy il les faut mépriser.

La vie presente est courte, accompagnée de grandes miseres, & de grands defauts : c'est pourquoy nous devons travailler à nous acquerir une vie plus parfaite, qui est celle des ames bienheu-

reuſes ; vie ſainte , vie eternelle dans laquelle ſont les veritables grandeurs. Enfin chacun ſe doit humilier inceſſamment en ce monde & ſe rendre petit par ſon humilité , pour eſtre un iour élevé & agrandy dans l'éternité bienheureuſe , &c.

III. APPLICATION.

Des principes à la ſageſſe

B. la bonté

LA ſageſſe eſt meilleure que tous les biens du mõde. Elle eſt liberale& toûjours bien faiſãte, portant & diſpoſant les hommes à bien faire : Elle eſt ennemie des meſchans , & fuit leur communication autant qu'elle peut.

C. La grandeur.

Il n'y a rien de plus grand ny de plus relevé que la ſageſſe. C'eſt elle qui éleve les hommes à la perfection, à la nobleſſe , & à la dignité. Elle leur acquiert la ſuffiſance , la plenitude & l'abondance de toutes choſes.

D. La durée.

La ſageſſe n'eſt point inconſtante ny corruptible. Celuy qui la poſſede ne craint point de changemẽt, & mene une vie heureuſe& irreprochable. La ſageſſe eſt eternelle: elle eſtoit devant le mõde, eſtant née avec le Verbe eternel : operoit avec Dieu au cõmencement, & dans la creation de ſes

œuvres. C'est luy qui l'a cõmuniquée aux hõmes.

E. La puissance.

Il n'y a rien de plus fort ny de plus puissant que le sage; il vient à bout de tout & luy seul est digne d'un empire; la conduitte & le gouvernement des autres luy appartient.

Il est si fort que rien ne peut s'opposer à ses entreprises.

F. La science ou l'entendement.

La sagesse est la lumiere de l'ame; & la source de toute science.

G. La volonté, l'amour

Elle rend les hommes aimables envers Dieu & le prochain.

H. J. K. La vertu, la verité, la gloire.

La vertu, la verité, & la gloire sont inseparables de la sagesse.

t. B. La diference.

Le sage sçait discerner toutes choses: le mal du bien, le vice de la vertu, un vice de l'autre: c'est pourquoy il dispose tout avec ordre, proportion & mesure.

t. C. l'Accord.

Le sage aime l'union & la cõcorde; il procure la reconciliation des ennemys: il est amy de tout le monde.

t. D. La contrarieté.

Il deteste les querelles, debats & diferens, qu'il appaise par tout où il se rencontre.

t. E. F. G. Le principe, le milieu & la fin.

La sagesse est le commencement, le milieu & la fin de la perfection & du salut.

t. H. J. K.

La majorité, l'égalité, la minorité.

Il n'y a rien de plus grand que la sagesse, elle surpasse toutes choses : elle égale les hommes aux Anges, & les rend mesme sembles à Dieu: enfin elle les tire du neant. L'or, les pierres precieuses & tout ce qu'il y a de plus rare sur la terre est moindre sans cōparaison que la sagesse, &c.

¶ Chacun peut faire le mesme que moy, & trouver par l'usage de cette science un nombre infiny de maximes, toutes veritables, sur quelque matiere que ce soit.

Apres quoy ie demande, s'il y a quelque chose à dire, sur ces propositions? si elles ne sont pas conformes, du moins selon le sens, aux maximes de l'Ecriture?

Or il est facile de les lier dans le discours continué, & d'en faire des periodes achevées, en les disposant de la maniere que les Orateurs peuvēt faire; comme j'enseigne dans ma Retorique, & dans quelques autres ouvrages : Elles servent méme pour faire des raisonnemens, &c.

Il faut maintenant faire voir la malice des hommes touchant certaines propositions de notre Docteur, lesquelles on a mal interpretées, & méme alleguées en faux.

CHAPITRE VI.

Des propositions du B. R. Lulle, mal conceües ou alterées & injustement censurées par Emery: mais declarées Catholiques par le R. P. Bernard Ermengandy Commissaire Apostolique & Inquisiteur general.

ON voit icy une preuve de l'ignorance & de la méchanceté des hommes. Le Demon n'a pas la volonté plus mauvaise, qu'un méchant homme envers celuy qui est l'objet de sa haine & de sa vengence: car il l'attaque de tous costez & n'oublie rien pour le détruire; il combat son honneur, son innocence & sa vie; il le persecute méme aprés sa mort, & ne pouvant plus luy oster la vie, il tasche de luy faire perdre la reputation, afin qu'il meure deux fois, & de la mort corporelle & de la mort civile; s'il pouvoit l'attaquer dans le Ciel pour le precipiter dans les abysmes d'enfer, il le feroit trés volontiers. En voicy un témoignage sensible.

Emery (duquel nous avons parlé icy devant) pour se vanger des fidelles qui luy opposoient les sentimens pieux & Catholiques de Raymond Lulle, touchant la Conception immaculée de la Vierge, avec les puissantes raisons qu'il en donne,

suppose qu'il a trouvé plusieurs erreurs contre la foy dans les Livres de ce B. Martyr; principalement dans la Philosophie d'Amour, qui est un ouvrage le plus saint qu'on puisse mettre au jour, où il enseigne l'Art de bien aymer Dieu d'une maniere la plus touchante qu'une ame devote sçauroit desirer.

Cet Emery donc alégue en faux trois autoritez de ce livre, lesquelles il declare heretiques, dans la censure qu'il en fit de son autorité, ou du moins en vertu d'une d'une Bulle supposée, ou obtenuë par surprise & sous de faux pretextes, de la maniere que j'ay dit.

La premiere proposition qu'il censure comme heretique est du Chap. 92. §. 2. du susdit livre de la Philosophie d'Amour, sçavoir, que Dieu a plusieurs essences.

La 2. est du Chap. 89. §. 9. Qu'en faisant du bien, il ne faut pas attendre que Dieu commence: parce qu'il a déja commencé, quand il nous a créez, nous ayant donné le monde pour notre entretien & conservation, afin que nous le servions & l'honorions.

La 3. est du Chap. 88. §. 7. Que la Vertu est si bonne & si grande en quantité, que tout homme la peut avoir comme il luy plaira.

Or le R. P. Ermengandy declare luy-mesme dans l'examen & dans le jugement qu'il fit en qualité de Commissaire Apostolique, & Inquisiteur

teur general, qu'ayant leu plusieurs fois avec d'autres Docteurs le susdit Livre, il a trouué que ces trois propositions condamnées par Emery, avoient esté faussement raportées, & mal interpretées : en sorte qu'elles ne sont point erronées ny heretiques de la maniere qu'elle se trouvent couchées & écrites par l'Auteur.

En effet la premiere est exprimée en ces termes, en Catalan

Question. *Grandezza de Amor (dich l'Amich) en mon Amat ha muches essenties?*

Solution. *Amich (disse Grandezza de Amor) en les definitions compuestes al meu capitol es significad; che l'Amich es tan lligat ab son Amat per una essentia dambdos che no se poden departir.*

C'est à dire, que l'Amy est si estroitement lié auec son bien aimé par l'vnité d'essence, qu'ils ne se peuvent separer.

La deuxiéme Proposition est couchée en ces propres termes.

Dones & Donzelles d'Amor (dich l'Amich) manifesta rao es che l'Amat vol esser honorat en lo mond tostems, è vol Saluacio de homens, & no damnatio, è per ayssò ningu non pot, ne deu inculpar l'Amat, che el non volha esser honrat, ne saluatio de gente, per che le defailliment no es de part de Deu : mes es de part de homens, quo no lo volen honrar. E. vos altres, jam auez dich, che nous tal, que you vos prech, che stats en mon amor,

ans ne pregaßt vos altres mi, che yo vos y v. mettre. En aßi es de Deu : nous cal esperar q comens : car y a commensat, en quant a los i criats : è lo mond lus a donnat : per so che lo i en leur cor honrat en lo mond, Commensen á honrar l'Amat.

Cela veut dire, *que le Bien-aimé de l'am stienne, lequel n'est autre que Dieu, ve toûjours honoré dans le monde, & qu'il salut & non la perte des hommes; qu'il ne f. attendre qu'il commance de nous donner de ves de sa bonté, pour nous obliger à l'aim seruir & honorer : parce qu'il nous en a do le commancement c'est assez (pour nous y po obligation) de sçavoir qu'il nous a créez nous a donné le monde, afin que nous l'y ho Cõmançons donc de bien faire & ne diferon notre service.*

Le 3. Article est écrit en ces termes.

Amador de las virtuts. Angels, Cel, El Plantes, besties, Hombs, tota res, qual c ha virtut per la virtut de mon Amat : ca compren la sua virtut todes altres virtuts, sua bonezza todes las altres bonezzes, & grandezza todes las altres grandezzes. E t che vuelha hauer morals virtuts per amor d tut de mon amat, n'e porra ay tantes ha ay tanta bonezza è grandezza, com n valer.

Voicy les paroles tournées en notre langue.

O Amateurs des vertus. Les anges, les Cieux, les Elemens, les Plantes, les bestes, les Hommes, & toute autre chose est vertueuse par la vertu du Bien aimé, qui est Dieu, parce qu'elle comprend toutes les autres vertus, tout ainsi que sa bonté comprend tout ce qu'il y a de bon, & sa grandeur tout ce qu'il y a de grand. Quiconque donc desire d'avoir les vertus morales par l'amour de la vertu de Dieu, il en pourra avoir autant & en un degré de bonté & de grandeur, si relevé, qu'il voudra.

Aprés cela qui est-ce, qui ne voit pas la calomnie manifeste d'Emery, & son infidelité ou malicieuse interpretation? Il ne faut, que lire le livre de l'Auteur soit en Catalan ou en Latin pour se desabuser: ou encore la sentence definitive qui fut donnée aprés un examen, par le susdit Commissaire Apostolique, Ermengandy. Elle se trouve au commancement de l'Arbre des sciences traduit en Espagnol & imprimé depuis peu à Brusselles, soubs l'approbation des Docteurs de l'Vniversité de Louvain: on la pourra encore voir separée: parce qu'on la doit imprimer de nouveau: pour publier l'innocence du B. R. Lulle.

Ie dis bien plus, que quand méme les articles injustement & malicieusement condamnez par Emery, se trouveroient dans le livre de notre Docteur de la façon qu'il les cite. Neanmoins on ne pourroit pas leur donner le méme sens que luy;

Comme témoigne le P. Ermengandy dans sa sentence, avec les autres Docteurs qu'il avoit pris pour l'assister dans la resolution de cette affaire. Parce qu'ils ont remarqué & reconnu par plusieurs autres propositions de R. Lulle, lesquelles se trouvent dans le méme livre ou dans d'autres qu'il a composez, que les articles supposez ou censurez sont contraires à son intention, dans le sens qu'Emery leur donne.

En effet, quant au premier article, qui regarde l'essence divine, le B. R. Lulle parle ainsi dans un certain livre qu'il a fait de l'Estre infiny; au chapitre de la Trinité, sur la fin du premier §.

Nous disons, que le produisant, qui est Dieu le Pere: le produit qui est Dieu le Fils: & le produire où proceder, qui est Dieu le S. Esprit, sont trois personnes distinctes en nombre & un seul Dieu, non plusieurs Dieux, une seule essence ou substance.

2. Dans le livre de la Sainteté de Dieu, tout au commancement, aprés avoir dit, que Dieu est Saint, & que chacune de ses dignitez ou grandeurs est Sainte, il conclud, *qu'il n'y a qu'un Dieu, une Sainteté, une essence, substance & nature divine.*

3. Dans le livre de la parfaite essence, Chapitre de l'essence de Dieu, presqu'à la fin du Chapitre parlant des grandeurs divines, dit ces paroles.

Chaque grandeur signifie l'essence: Toutefois

nous ne disons pas plusieurs essences : mais une seule essence divine, que nous appellons, Deité.

4. Dans le Chapitre 22. §. 2. du susdit livre de Philosophie d'Amour, où il traite de la verité de l'Amour, il parle en ces termes en sa langue Catalane.

No poden esser nombrats en essentia de amor, amich & amat sens vera diferenza damb dos. C'est à dire. *On ne peut nombrer l'amy & l'aimé dans l'essence de l'amour, sans une veritable distinction de l'un & de l'autre.*

D'où il paroit manifestement que l'auteur n'a parlé dans la solution de la question du premier article, que de l'essence de l'amour, & non de l'essence divine voulant dire, que l'amant & l'aimé sont les deux termes unis inseparablement dans l'essence de l'amour : parce qu'il est impossible que l'amour soit sans l'un & l'autre. Or plus l'amour est grande, plus aussi l'union des deux termes opposez relativement doit estre grande : tellemẽt que si l'amant aime l'aimé d'un amour infiny, il est necessaire que l'un & l'autre soient unis par une méme essence: mais neanmoins il y doit avoir de la distinction entre l'un & l'autre, autrement nous ne sçaurions les nombrer, or ce n'est pas une distinction d'essence, par ceque l'amour en soy est une seule essence qui dépend de trois termes. Donc c'est une diference de proprietez relatives, lesquelles constituent en Dieu des personnes

distinctes. E c'est la doctrine que notre Docteur nous enseigne en cent lieux de ses écrits : dans laquelle consiste tout son Art, reconnoissant en toutes choses une Trinité, creée comme une image & une figure de la trés S. Trinité ; c'est à dire, trois termes relatifs & essentiels qui constituent necessairement l'essence indivisible de chaque chose.

Quant au 2. Article Censuré, il est visible par les termes vulgaires de l'Auteur, qu'il y parle de l'Amour & non des bonnes œuvres, (comme Emery l'explique) ce qui se peut iustifier par d'autres passages du mesme Livre.

Premierement par le chap. 93. §. 8. dont le titre est. *De las obres de Deu & de Amor.* Sur le troisiéme sujet des Questions, là où il montre dans une question qu'il sçait tres-bien, croit, & entend que Dieu concourt necessairement à toutes sortes de bonnes œuvres. La Question est faite en ces termes.

Quand ha l'Amat obre en hombres ?

L'Amy répond. *L'Amad ha tota hora obra en hombre juste amb mija, & sens mija, en quant ly fa fer un be ab altri. Sens mija, en quant per si matech, lo mou a fer be.*

C'est à dire. *Quand est-ce que Dieu agit dans l'homme ?*

L'Amy répond. *Il agit toûjours & à tout moment dans l'homme iuste en deux manieres, mediatement & immediatement.*

Il agit mediatement en tant qu'il luy fait faire bien auec un autre & par un autre.

Il agit sans milieu : en tant qu'il le meut & le porte par luy méme à bien faire, sçavoir par le secours de sa grace.

Secondement. Dans le chap. 69. §. 17. sur la fin où il traitte de la liberté de l'Amour, il proteste, qu'il sçait & croit, que personne ne peut bien faire sans l'assistance de Dieu. Voicy ses propres paroles.

L'Amich responde à Amor. Yo voldria donar à mon Amat tot so che ell me ha donat, ço es à saber, Esso. Et un peu aprés il ajoûte. *Empero yo no me fassa donar.*

C'est à dire. *Je voudrois donner à mon bien aimé tout ce qu'il m'a donné, sçavoir l'estre avec tout ce qu'il comprend, toutes mes puissances, mes facultez, mes biens spirituels & temporels, mes pensées, mon imagination, mon souvenir, mon entendre & mon aimer, afin que tout soit à luy: mais ie ne puis le luy donner, si luy méme ne me le fait donner.*

Sur ces paroles de Raymond Lulle, & sur plusieurs autres, le P. Ermengandy avec les Docteurs qui l'assistoient asseurent, qu'il n'a iamais parlé au sens & dans la forme de l'Article condamné par Emery : Mais que sa proposition ou son discours regarde seulement l'amour de Dieu: & qu'il veut dire, qu'il ne faut pas attendre que

Dieu commence de nous aimer : puis qu'il nous a aimez dés le moment de nostre creation : & méme de toute eternité : & qu'ainsi nous devons commencer de l'honorer & de luy témoigner notre amour & notre reconnoissance.

Pour ce qui est du troisiéme Article qui regarde l'acquisition libre de la vertu, ces Messieurs les Iuges en cette cause, declarent dans leur Iugement & enqueste que l'Auteur traitte en son langage vulgaire, dans ce lieu des vertus morales, & non des vertus infuses & gratuites : comme ils inferent du chap. 7. §. 9. où il parle du soulagement de l'Amour.

Parlaven l'Amich & l'Amor de Temperanza & de speranza que son carreres per les quals amadors van al Amat, & dich l'Amich, che per temperanza que es grand è buena virtut esperava haver la gloria de son Amat.

Amor accusa l'Amich à son Amat, &c. Et aprés il dit. *L'Amat trame justitia à l'Amich per so ch'el punisse, per so che per sos merits cuydava haver salvacio.*

Il veut dire, *que l'Amy & l'Amour s'entretenoient de la Temperance & de l'Esperance, qui sont les voyes par lesquelles les ames devotes qui sont remplies de l'amour divin, vont à leur bien-aimé. Et l'Amy dit qu'il esperoit d'avoir la gloire de l'Aimé par la temperance qui est une grande & bonne vertu.*

Mais l'Amour accusa l'Amy devant son bien-aimé de ce qu'il pretendoit d'aquerir la gloire par une vertu acquise. L'Aimé envoya la Iustice à l'Amy pour le punir, à cause qu'il esperoit & pensoit d'estre sauvé par ses propres merites.

De ces passages & de plusieurs autres du méme livre de la Philosophie d'Amour. Le Commissaire & juge en cette cause avec les assistans conclûrent, que l'Auteur parloit trés-bien & que ses sentimens estoient veritables, & catholiques; que les Articles censurez n'estoient point directement ny indirectement, expressément ny tacitement dans aucun de ses Livres; Le declarant exempt de toute erreur & heresie.

CHAPITRE VII.

Auquel sens le B. R. Lulle tient que les Articles de la Foy Chrestienne se peuvent montrer par la raison.

LE méme Emery accusoit & condamnoit d'erreur & d'heresie nostre Docteur, à cause qu'il a voulu prouver les Articles de Foy.

Mais il est constant que cette erreur est imaginaire & inventée; que méme la Censure d'Emery est tout à fait opposée au sentiment des Peres & à la raison, cõme ie feray voir expressément dans le

ment & les mysteres soient aucunement proportionnez ensemble par le moyen de la Foy.

Ce n'est pas enfin son sentiment, que la verité des articles soit comprise par ses demonstrations: parceque l'infiny ne peut estre compris par une puissance finie: & il fait voir qu'une telle demonstration est impossible sans la Foy: c'est pourquoy il allegue souvent dans ses écrits ce passage d'Isaye. *Nisi credideritis non intelligetis.*

6. Donc le sens de sa proposition, est, qu'avec le fondement & la supposition de la Foy. L'entendement peut atteindre le premier objet, par une troisiéme sorte de demonstration plus importante, & aussi forte que les autres deux, laquelle il nomme (d'égalité). C'est pourquoy il dit positivement & expressement dans le grand Art, que lors que l'entendement entend le premier objet par la raison, la Foy le dispose à l'entendre; tout ainsi que la charité dispose la volonté à l'aimer: & comme la volonté ne peut aimer cét objet supréme sans la charité, de méme l'entendement ne le peut entendre sans la Foy.

7. La demonstration d'égalité dont il se sert dans ses raisonnemens quand il veut prouver les mysteres, est une sorte de preuve par laquelle une chose inconnuë est montrée par une autre qui luy est égale, mais connuë: ou encore dont cequi est moins connû est prouvé, par cequi luy est égal mais plus connû. Par Ex. Quelqu'un peut dou-

ter de cette proposition ; *Que Dieu est simple d'une parfaite simplicité* : pour le convaincre ie me seruiray de quelqu'autre attribut diuin qui soit évident & plus connû, comme de sa souueraine bonté, de son infinie grandeur ; de sa toute puissance : en disant que *tout Estre qui est souuerainement bon, est necessairement simple d'une parfaite simplicité.*

Or Dieu est souuerainement bon : donc il est tres-simple.

La premiere proposition est évidente d'elle méme : parce qu'une simplicité parfaite est tres-bonne & un tres-grand bien; c'est une perfection preferable à toute sorte de composition, & par consequent elle est comprise sous le souuerain bien;& ainsi des autres preuves.

8. Dans son Livre de la Cité du Monde, au chap. de la Foy, il dit que la Foy est une habitude avec laquelle l'entendement s'éleve au dessus de luy-méme pour entendre dans Dieu les veritez qu'il croit, parceque cette éleuation luy seroit impossible sans la Foy : & ainsi il y a de l'accord entre ces deux actes, *le croire & l'entendre* : attendu qu'ils procedent d'une méme puissance qui croit pour pouvoir entendre. Ce qui est signifié par les paroles du Prophete Isaye, qui dit, *que si nous ne croyons, nous n'entendrons point.*

9. Dans le méme Livre au chap. de la Force, il fait parler la force en cette façon. Ie suis, dit la

force, vne habitude morale qui fortifie la volon
té humaine pour embrasser les vertus & pou
combattre ou éviter les pechez : mais la volon
est nuë & foible d'elle méme, & n'a pas la pui
sance de faire l'un, ny d'éviter l'autre, si elle n'e
revétuë de moy : tout ainsi que l'entendement hu
main ne peut par soy-méme entendre aucun arti
cle de la Foy, sans estre imbu ou habitué de l
méme Foy.

10. Dans son Livre de la premiere & second
Intention, au chap. de la Foy, il dit que l'inten
tion pour laquelle la Foy est donnée de Dieu
l'entendement, est, afin qu'il puisse croire le
veritez, qu'il ne peut entendre de luy méme. E
il ajoûte presque sur la fin du chap. *Si tu veu
(dit-il) mon fils, entendre ce que tu crois, suppo
se toûjours qu'il est possible que cela soit verita
ble. Car si tu le suppose de la sorte, tu as la Fo
dautant qu'une telle supposition est par la Foy
Or par cette supposition l'entendement s'éleve
l'intelligence de ce qu'il croit : mais si tu ne veu
point supposer la possibilité des veritez revelées
tu es injurieux à la foy, & tu choques l'intentio
pour laquelle Dieu la communique, &c.*

11. De plus dans le Livre dont le titre est, *La de
claration de Raymond* chap. 16. presque tout a
commencement il dit en forme de Dialogue, qu
la Foy est une vertu qui contraint & oblige l'en
tendement à croire les veritez divines qu'il n'en

end point par des raiſons neceſſaires. Et c'eſt encore une vertu qui porte la volonté de l'homme à embraſſer de bon gré & avec joye les mémes veritez que l'entendement croit : c'eſt pourquoy la Foy eſt une commune conception vertueuſe & une vraye habitude dans laquelle l'entendement a de la paſſion, & la volonté de l'action, &c. (*ô ſortes*) vous qui vous dites Philoſophes, vous devez ſçavoir (dit-il) que la Foy eſt creée pour eſtre un ſujet dans lequel & par lequel ſoient reparées & atteintes les veritez que l'entendement ne peut concevoir à raiſon de quelque empeſchement qui vient de ſa foibleſſe, & de ſes defauts naturels, comme auſſi de l'excellence de l'objet qui eſt ſublime; ou encore de la part de la *ſenſitive* & de *l'imaginative*. Car l'entendement ne ſçauroit atteindre ces veritez, s'il n'avoit pas l'habitude de la Foy, dans laquelle elles fuſſent r'eſtablies, croyant à l'autorité conceuë par une telle Foy, & non connuë par neceſſité. Or cette Foy eſt neceſſaire à l'entendement & à la volonté, afin que l'un & l'autre puiſſent atteindre les mémes veritez; l'un par la contemplation, & l'autre par l'amour : tout ainſi que l'imagination leur eſt neceſſaire pour pouvoir atteindre les objets ſenſibles au defaut de la *ſenſitive*, lors que ces objets ſont abſents & éloignez des ſens. Car ny l'un ny l'autre ne pourroient les atteindre ſans *l'imaginative* qui les reçoit de la *ſenſitive* avec la Nota.

phantaisie qui en forme les images. Or l'imagination represente ces objets à la faculté *intellective* & a *l'elective* de la méme façon qu'elle les reçoit, lors que l'un & l'autre les demandent & desirent.

12. Ie vous dis de plus (dit cét Auteur dans le méme lieu) que la Foy est necessaire pour entendre les veritez divines : parce qu'au commencement que l'entendement les cherche, il suppose par la Foy qu'il les peut atteindre & trouver, non comme *comprehenseur*, mais seulement comme *apprehendant* : ce qu'il ne pourroit faire, s'il ne s'habituoit pas au commancement de l'habitude de la Foy, avec l'aide da la grace : & alors il passe plus avant, & s'éleve à entendre ces veritez par des raisons necessaires avec lesquelles il ne les entendoit pas auparavant.

Non comprehẽsiuè : sed apprehẽsiuè.

13. Neanmoins l'habitude de la Foy demeure & subsiste toûjours dans l'entendement, afin que s'il vient à perdre l'idée de ses raisons par lesquelles il connoit & atteint ces veritez de la maniere que i'ay dit, il puisse en méme temps recourir à l habitude de sa Foy, avec laquelle il les croye. Mais il y a des Philosophes qui ne gardent pas cét ordre, ne supposant rien des veritez divines selon la Foy ; car ils se fient à leur propre force, presumant de les pouvoir atteindre par des signes naturels & par les effets qui les representent. D'où vient qu'ils se trompent souvent, & tombent dans l'erreur, à cause des difficultez & des

obstacles

obstacles que la *sensitive* & *l'imaginative* y apportent. Et lors que ces Philosophes viennent à perdre l'idée des mémes veritez : comme il arrive d'ordinaire, ils n'ont point de sujet, où ils puissent les rencontrer & retrouver : par cequ'ils sont dépoüillez de l'habitude de la Foy. C'est pourquoy la Philosophie est foible en eux, & leur entendement est dans l'erreur, où il croupit souvent; semblable au goust depravé d'un malade qui trouve la douceur amere. Ce qui a fait dire à un tres-sage Auteur, que celuy qui entre dans la Philosophie par la porte de la Foy, peut en moins de temps devenir Philosophe & acquerir une plus grande intelligence, que celuy qui y entre dépourueu de cette qualité divine.

14. Dans le Livre de la dispute de l'Entendement & de la Foy. chap. 2. qui commence ainsi. (*Alors la Foy dit à l'Entendement.*) sur le milieu du chap. où l'Entendement répond à la Foy, il le fait parler en ces termes : Ie vous dis bien plus, ô Foy, que vous n'estes pas pour le merite des hommes, mais pour la gloire de Dieu, afin qu'il soit reconnu, entendu & aimé par son peuple: dautant que l'intelligence, le souvenir & l'amour de Dieu, marquent plus de bonté, & enferment plus de noblesse & de perfection, que le merite & la recompense des hommes. Ioint que supposé que les articles de Foy se puissent prouver par la raison, les hommes ne perdent pas pour cela le merite

d'entendre & d'aimer. D'autant qu'il est escrit, qu'aucun bien n'est aimé sans estre connû : & comme dit Isaye ; *Nisi credideritis, non intelligetis.*

15. D'où il paroit, ô Foy, que vous estes une disposition, par laquelle, ie suis (dit l'Entendement) disposé à entendre les choses hautes & sublimes de Dieu. C'est pourquoy je m'habituë de vous ; en ceque je suppose par vous méme (en croyant) que je puis monter & m'élever. Ainsi vous estes en moy, & moy en vous : & lors que par mon intelligence j'arrive au degré où vous estes, en méme temps vous montez plus haut d'un degré en croyant : Car comme l'huile s'éleve toûjours au dessus de l'eau, de méme vous vous élevez toûjours au dessus de moy par la creance, estant logée en un plus haut étage. La raison en est, que vous avez plus de vigueur à monter en supposant, que moy en entendant : parceque vous n'avez point de peine ; mais ie suis dans le travail lors que je veux monter.

16. Sur la fin du méme chap. l'Entendement parlant à la Foy, ajoûte ces mots. Ie suppose pareillement, que si l'entendre me manquoit, j'aurois recours à vous par le croire : d'autant que comme la froideur demeure dans l'eau par habitude lors qu'elle est chaude, de méme vous demeurez en moy habituellement, lors que i'entends.

Dans le méme Livre, il commence le 3. chap. en cette sorte ; la Foy parlant à l'Entendement, luy dit, ne vous faschez point (mon frere) contre moy ; puisque ie suis la cause de vostre élevation, entant que je vous dispose à entendre, comme vous m'avez vous méme accordé icy devant. Et ainsi vous conservez vostre estre, entendant selon votre nature, & votre definition qui a esté donnée icy-dessus. Et concevez bien ces paroles. Vous sçavez bien que la Tres-sainte Trinité est incomprehensible : parcequ'elle est infinie & vous estes finy : de sorte que n'y ayant point de proportion entre *l'infiny* & *le finy*, il s'ensuit que vous ne pouvez comprendre ny atteindre parfaitement ce mystere en cette vie par des raisons necessaires : parceque si cela estoit possible, *le finy* comprendroit *l'infiny*. Ce qui repugne à la raison.

Ma sœur (dit l'Entendement à la Foy) ie ne suis pas en colere contre vous : mais je vous prefere à mes raisonnemens & à l'intelligence que ie puis avoir de la verité. Ie suis seulement fasché de ce que les Peuples ne se servent pas de moy intensivement, selon le plus haut degré de l'usage qu'ils pourroient faire de mes lumieres. Et quant à vostre proposition, ie répons, & i'accorde ce que vous dites de l'incomprehensibilité du mystere de la Trinité, & de ma puissance finie : mais ie vous dis, que si i'ay quelques raisons necessaires, qui me montrent évidemment la verité de ce mystere,

il ne s'ensuit pas que ie le comprenne, mais ie l'attens seulement d'une connoissance ou intelligence que nous pouvons appeller *apprehensive* & non *comprehensive* : parce que comme le doigt qui touche une partie du fer ardent, ne sent pas toute la chaleur du feu qui est dans le fer, mais il en atteint seulement une partie ; à cause qu'il ne touche pas tout le sujet : De méme selon ma maniere d'entendre & par mon acte propre, ie puis atteindre quelque chose particuliere du mystere de la trés S. Trinité & des autres articles, & appercevoir avec l'infusion de la grace quelques rayons de la lumiere de verité, qui accompagne ces divin mystere : car il n'y a personne qui puisse empescher ou lier la vertu de Dieu, pour ne pas me communiquer cét avantage ; ny m'empecher non plus de la recevoir s'il luy plaist de m'en favoriser.

Ie m'étonne méme de vous, de ce que vous ne considerez pas, que comme la volonté divine répend la charité en ce monde dans la volonté humaine par la grace, afin que l'homme soit charitable par elle, & disposé à faire du bien, & à aimer souverainement l'objet supreme ; de méme la sagesse divine communique & répand la science en moy par la méme grace, afin que je puisse atteindre dans le mystere de la Trinité ; cequi me sufit pour l'entẽdre& pour refuter toutes les objections que l'on peut faire contre luy, comme aussi pour disposer ma sœur la volonté à l'aimer : puis.

qu'elle ne sçauroit produire un assez grand & haut acte d'amour, sans que ie produise un acte sublime d'intelligence.

17. Il ajoûte encore à la fin du Chapitre ces paroles. Ecoutez, ô Foy, dit l'entendement; supposé que ie ne puisse atteindre en aucune façon le mystere de la Trinité, si quelque Infidelle trés sçavant & subtil vouloit vous d'étruire par des raisons apparentes, avec quoy pourrois-ie vous ayder : ce ne seroit pas par vous méme, parce qu'il ne voudroit pas croire ny abandonner sa creance pour une autre, il s'ensuit donc que ce seroit par moy : attendu que la verité est au dessus de la fausseté, par la maniere d'entendre aussi bien que par la maniere de croire : autrement ie serois excusable durant cette vie de ne pas resister à la fausseté & à l'erreur, qui est contre vous & contre la tres-sainte Trinité : ainsi je pourrois estre oisif sans peché. Ce qui est impossible, comme i'ay dit. D'où s'ensuit que ie puis atteindre la verité de ce mystere, en sorte que ie puisse resister au mensonge qui la combat, en la prouvant par quelque sorte de demonstration, & ~~détruisant~~ les erreurs que les infidelles produisent tous les iours pour la détruire. x refutant

18. Ce B. Docteur & Martyr témoigne ouvertement & en termes exprés dans tous les Livres, où il parle de la Foy, que son intention n'est autre que celle que je viens de rapporter conformément

à l'enqueſte, & à la declaration de l'Inquiſiteur & Commiſſaire Apoſtolique & des Docteurs dont nous avons cy-devant fait mention; ſçavoir, que la demonſtration des articles de la Foy eſt impoſſible ſans le ſecours de la méme Foy. C'eſt à dire, que pour trouver les raiſons évidentes des myſteres, & pour eſtre élevé iuſqu'à ce degré d'intelligence, il eſt neceſſaire de les croire auparavant, & de ſuppoſer qu'ils ſont veritables ou qu'ils le peuvent eſtre.

19. C'eſt ainſi que S. Thomas & tous les Docteurs Catholiques procedent dans leurs queſtions ſcholaſtiques pour chercher la verité des articles. Par Ex. Ils demandent, à ſçavoir, ſi le Myſtere de la Trinité ou de l'Incarnation eſt poſſible? ce n'eſt pas en doutant: au contraire c'eſt en ſuppoſant leur poſſibilité; & enſuitte ils cherchent la raiſon, pour convaincre ceux qui les pourroient choquer & combattre.

Le mot *d'apprehenſion* eſt entendu des ſçavãs.

20. Notre Docteur montre auſſi, que la verité des articles, ne ſe peut nullement comprendre en cette vie, mais ſeulement apercevoir, ou apprehender en quelque façon avec la Foy.

C'eſt pourquoy l'Autorité de S. Gregoire, laquelle on cite d'ordinaire contre le ſentiment de R. Lulle, ne repugne point à ſon intention & à ſon ſens; quand ce pere dit, que la Foy n'a point de merite; à laquelle la raiſon humaine fournit des experiences. Car il eſt conſtant qu'il parle

dans ce passage de la comprehension & non de l'apprehension comme il se voit clairement par les paroles precedentes.

Sciendum nobis est, quod divina operatio si ratione comprehendatur, non est admirabilis: nec fides habet meritum cui humana ratio præbet experimentum.

Et il est encore évident par les paroles qui suivent immediatement ce passage, que S. Gregoire n'est point opposé : mais bien conforme au sentiment de Raymond Lulle, sçavoir que les mysteres divins peuvent estre apperceus par la raison: autrement il ne donneroit pas luy méme cette raison de la resurrection du Fils de Dieu en ces termes. *Quid ergò mirum si clausis janius post Resurrectionem suam in æternum jam victurus intravit, qui moriturus vivens non aperto utero exiit.* Ce n'est donc pas merveille, dit-il, si Iesus-Christ apres sa resurrection, lors qu'il estoit en estat de vivre eternellement, est entré dans le lieu où estoient ses Apostres, les portes estant fermées, puisque lors qu'il vint au monde, vivant en estat de mourir, il sortit du sein de sa mere, sans l'ouvrir.

Afin que le mot *d'apprehension* dont ie me suis servy dans ce discours, ne fasse de la peine aux moins intelligens, à cause de son equivocation: je dis qu'il signifie icy au sens de notre Docteur & de toute l'école de Theologie, une connoissan-

ce évidente & asseurée, mediate, imparfaite & partiale; non immediate, non parfaite ny entiere du sujet connû & apperceu: en quoy elle est differente de la connoissance comprehensive. Par laquelle tout l'objet est immediatement, parfaitement, & totalement atteint. Cette difference paroit par l'action des sens. Car si quelqu'un prend dans la bouche une goute ou deux de l'eau de la mer, il atteint par une connoissance apprehensive sa saleure, & iuge qu'elle est toute salée, mais il ne comprend pas toute la mer: par cequ'il n'en atteint qu'une partie. Et si vous tenez vne pierre ou une pomme dans la main, vous la comprenez en quelque façon, ainsi du reste. Il en est de méme de la connoissance des mysteres, nous n'en pouvons atteindre la verité qu'en partie, comme dit le grand S. Paul *Nunc ex parte cognoscimus* encore est-ce par le moyen de quelques semblances ou foibles idées qui ne nous la representent qu'imparfaitement: C'est pourquoy nous appellons une telle connoissance *apprehensive* ou *abstractive*, non *comprehensive*, selon les termes de l'école, &c.

21. l'intention du B. R. Lulle sur cette matiere se découvre encore par l'exposition qu'il a faite luy méme sur l'autorité de S. Gregoire, où il parle ainsi dans le dernier §.

Le sens anagogique, dit-il, est transcendant, lors que S. Gregoire considere que S. Thomas

l'Apostre dit à notre Seigneur, *Dominus meus & Deus meus*, (*Mon Seigneur & mon Dieu*.) Car il ne vit pas Dieu d'une veuë corporelle, par cequ'il est invisible : mais il vit l'homme, & ainsi l'experience de la veuë sensuelle l'éleva & le porta par la creance à la vision spirituelle dautant que la Foy atteint la verité par le moyen de quelque lumiere de l'entendement. C'est pourquoy saint Gregoire parlant du merite de la Foy, ne l'a pas entendu selon l'experience sensible, quand il a dit, *Fides non habet meritum, ubi humana ratio prabet experimentum*, mais selon l'acte de la creance : voulant dire que le merite de la Foy se perd, lors qu'on n'en veut pas produire les actes, si l'on n'est appuyé sur l'experience des sens & de la raison. Et le méme Pere n'a pas nié que l'acte de la Foy ne soit disposé & preparé par l'acte du sentiment & par l'experience, comme il est signifié evidemment par cequi a esté dit de S. Thomas, & par les paroles méme de Iesus-Christ. *Quia vidisti me Thoma, credidisti.* (*Il crût par cequ'il avoit veu* ;) Donc l'experience des sens & de la raison, ne repugne point à la Foy ; mais elle en fait perdre le merite si l'on ne veut pas croire sans en estre appuyé, comme font les heretiques de notre temps. C'est pourquoy le Sauveur ajoûta ces paroles : *Beati qui non viderunt & crediderunt*. Mais de chercher des raisons pour prouver la Foy aux infidelles, pour satisfaire encore aux fidelles, pour les.

delivrer de leurs ſcrupules, & les affermir dans leur creance, en un mot pour entendre ceque nous croyons, il n'y a pas ſeulement du merite, mais auſſi de l'obligation : puiſque S. Pierre nous exhorte & commande d'eſtre toûjours preſts à donner ſatisfaction à tous ceux qui nous demandent la raiſon de ceque nous croyons & eſperons; C'eſt dans ſa premiere Epiſtre Canonique, chap. 3. Ioint que chacun eſt obligé de chercher Dieu par la connoiſſance & de l'entendre autant qu'il peut, pour l'aimer toûjours davantage. C'eſt pour cela que l'entendement humain a eſté creé; Dieu eſt ſon premier objet, & l'intelligence de ſes myſteres eſt ſon acte propre; c'eſt pourquoy Dieu nous commande de l'aimer de toute notre ame, de tout notre entendement & de toutes nos forces *ex tota mente*. Et c'eſt pour cela que tous les Docteurs s'efforcent de le connoiſtre autant qu'ils peuvent: & cherchent continuellement des raiſons les plus convainquãtes qu'ils peuvent trouver pour découvrir la verité des articles de la Foy. Or en vain ils s'appliqueroient à cette eſtude, s'ils n'y pouvoient pas reüſſir en aucune façon; & leur occupation ſeroit criminelle, ſi le merite de la Foy ſe perdoit en raiſonnant ſur les myſteres, au ſens qu'on veut donner à l'autorité de S. Gregoire.

Parati ſẽper ad ſatisfactionẽ omni poſcẽti vos rationẽ, de ea, quæ in vobis eſt, ſpe & fide.

22. De plus il eſt abſurde de dire que Ieſus-Chriſt voulut détruire l'habitude de la Foy, dans l'entendement de ſon Apoſtre S. Thomas, à cauſe

de l'experience de ses sens : car cette habitude est plus relevée que celle du sentiment, & par consequent elle se conserve toûjours, par ceque le plus foible ne peut pas ruiner le plus fort. Il est vray que l'acte de la Foy & l'acte des sens ne se peuvent pas produire en méme temps sur un méme objet ; croire & voir ou entendre, sont deux actes qui semblent se combattre à cause de l'évidence & de l'obscurité : mais leurs habitudes n'enferment aucune repugnance ; c'est à dire, que la Foy & l'intelligence s'accordent tres-bien dans un méme sujet au regard d'une méme verité. L'habitude ne marque autre chose qu'une disposition de la puissance, à agir quand elle voudra. Quoyque j'entende par la raison le mystere de la Trinité, je ne laisse pas d'avoir la Foy habituelle ; par ceque je suis toûjours disposé à croire ce mystere toutes les fois, que ie ne l'entendray, car nous ne pouvons pas toûjours raisonner, & nous pouvons méme oublier nos raisonnemens.

Pour conclusion, les Examinateurs & Iuges susdits, ayant consideré l'intention du B. R. Lulle dans ses écrits, iugerent & declarerent ouvertement que cét Auteur ne choquoit en aucune façon dans ses propositions l'autorité des Peres : mais qu'il y estoit entierement & expressément conforme. C'est pourquoy quiconque voudra contredire à ses conclusions, choquera necessairement le sentiment des Peres, principalement de S. Au-

gustin, de S. Anselme, de S. Thomas d'Aquin, & de plusieurs autres. Voyez notre Traitté de l'alliance de la Foy avec la raison.

S. Augustin dans son Livre de la connoissance de la vraye vie, raisonne en cette façon. *Puisque Jesus-Christ, qui est la verité & la vie, dit par son Apostre & Evangeliste que la vie eternelle consiste, à connoistre seulement le vray Dieu & son fils Iesus-Christ qu'il a envoyé au monde. Il est évident & tres-asseuré que la nature raisonnable n'a esté creée que pour entendre son Auteur, & en l'entendant l'aimer, & en l'aimant vivre eternellement dans luy, qui est la vie eternelle. C'est donc, dit ce Pere, s'avancer dans la voye du salut & de la vie que de chercher & éplucher raisonnablement*, c'est à dire, *par la raison, l'Essence divine: Mais au contraire c'est aller avec precipitation à la mort que d'ignorer par negligence la divinité : par ceque quiconque negligera de l'entendre sera ignoré & méconnu de Dieu en ce monde, & éloigné dans l'autre de la vie bien-heureuse*. Voicy les propres termes de S. Augustin.

Cùm Christus veritas & vita dicat. Hæc est vita æterna, ut te solùm verum Deum cognoscant, & quem misisti Iesum Christum. Constat profectò naturam rationalem ad hoc solùm factam, ut factorem suum intelligat, intelligendo diligat, diligendo, in eo qui est æterna vita, æternaliter viuat. Divinitatis ergo essentiam rationabiliter investi-

re, est ad vitam festinare; hanc verò negligendo morare, est utique ad mortem properare : quia nimirum hîc ab ea ignorabitur, deinde à beata vita sequestrabitur.

CHAPITRE VIII.

Explication d'une cinquiéme proposition de R. Lulle mal conceuë par quelques-uns.

JE sçay qu'il y a des Ecrivains qui ont trouvé à dire sur les propositions suivantes de notre Docteur, disant qu'elles sont erronées, & contraires à la Foy, sçavoir que, *l'essence divine essensifie, la deite deifie, la bonté bonifie* & semblables. Lesquelles sont rapportées par quelques historiens dans leur Chronologie, & pour lesquelles ils semblent mettre notre Docteur au rang des heretiques, comme les autres que j'ay aleguez au commancement de cette Apologie.

Mais ces historiens se sont grandement trompez en cecy; ils n'ont jamais leu l'autheur dont ils citent ces passages, ou s'ils l'ont leu, ils ne l'ont pas sans doute entendu comme il arrive assez de fois à ceux de leur profession, de n'entendre pas beaucoup les maximes de la Philosophie.

Donc pour répondre à l'objection, qui est le fondement de leur censure, ie dis que Raymond

Lulle employe souvent des termes qu'on appelle *Abstraits*, pour ceux qu'on nomme, *Concrets*, dans l'Ecole, & il attribuë à la nature l'action qui ne convient qu'au sujet : & c'est pour faire voir l'information & la communication mutuelle de ses principes generaux, ou pour montrer qu'il n'y a rien d'oisif dans le monde ; que toutes les choses agissent ou par elles mémes ou par autruy, comme cause principale, ou comme instrument ; comme un principe actif, que les Philosophes appellent, *Principium Quod*, qui produit l'action, ou comme une forme & raison essentielle par laquelle le sujet qui en est informé, opere & agit ; ce qu'on nomme, *Principium Quo* : le principe formel, le fondement de l'action, la raison formelle.

Ainsi notre Docteur se sert d'ordinaire de ces façons de parler.

La bonté bonifie la grandeur. La grandeur magnifie la bonté, &c. pour dire que ces principes sont unis ensemble d'un lien si étroit, qu'ils se qualifient l'un l'autre, & s'entre communiquent leurs proprietez par in formation ; en sorte que la bonté est grande par la grandeur, & la grandeur est bonne par la bonté : Comme nous disons dans la Theologie, *Que Dieu est homme en Jesus-Christ par lhumanité : & l'hmme est Dieu par la divinité, &c.*

Mais quand ce Docteur dit, que *l'essence essensifie*, c'est son propre terme ; *La deité deifie. La*

bonté bonifie. La puissãce agit. La sagesse entend. La verité verifie.

Et ainsi de plusieurs autres pareilles expressions; il declare en divers lieux, qu'à dire le vray, c'est parler improprement, Mais qu'il le fait pour mieux exprimer son sentiment, qui est, que, *l'Estre produit l'estre par son essence & de son essence*

Ainsi Dieu le Pere, *Essensifie* son Fils, pour le dire ainsi, c'est à dire, qu'il luy donne l'estre, & le mesme estre qu'il a, par sa propre essence & dans son essence divine.

De méme il dit que Dieu par sa Deité *deifie*: c'est à dire, qu'il produit un Dieu comme luy & le méme Dieu que luy par sa nature divine, comme par la raison formelle de cette production: Car la nature ou l'essence de Dieu est le fondement & le principe du moins éloigné des productions divines. *Principium quo remotum*, disent les Theologiens,

C'est aussi dans le méme sens qu'il dit assez souvent dans ses œuvres, que la bonté de Dieu *bonifie*, que la grandeur *magnifie*, & ainsi des autres propositions composées de semblables termes: or cela s'entend toûjours de la maniere que nous avons dit, sçavoir que la bonté est bonifiante, comme un principe formel, *vt principium quo*, &c. Cela veut dire que Dieu, entant que bon, produit par sa bonté un bon Fils: entant que grãd,

il le produit grand par ſa grandeur, &c.

C'eſt de la ſorte que ce divin Auteur reſout telles expreſſions particulierement dans la Preface de ſon Art Invētif, laquelle vous verrez icy apres.

Et certes ſi c'eſtoit une hereſie de parler en cette façon, nous y tomberions à tout moment, & la Theologie méme en ſeroit toute pleine : par ceque l'on attribuë d'ordinaire à la qualité, cequi convient à la perſonne ſeulement ; & l'on prend ſouvent la Nature pour le Sujet, l'Eſſence pour l'Eſtre, la Partie pour le Tout, la Forme pour le Composé. l'Inſtrument pour la Cauſe principale, &c. Ainſi l'on dit que la Nature travaille toûjours : qu'elle ne fait rien en vain : & que c'eſt le principe du mouvement & du repos, &c.

Ce qui ſeroit faux, ſi l'on vouloit ſignifier par là, que la nature fuſt la cauſe efficiente des operations : Car *actiones ſunt ſuppoſitorum : (l'action ne convient qu'au ſujet :)* Mais cela veut dire que les choſes naturelles travaillent, agiſſent & repoſent par leur nature.

Il faut entendre de la méme façon les propoſitions ſuivantes, à proportion.

La bonté, la puiſſance, la ſcience, la volonté de Dieu, ſont la cauſe des choſes creées. C'eſt à dire que Dieu en eſt là cauſe par ſa bonté, par ſa puiſſance, &c.

La parole & la ſageſſe divine ont toutes choſes,

omnia

omnia per Verbum facta sunt, dit S. Iean. Le sens de cette proposition est, que Dieu a tout fait par sa parole, par son Verbe, par sa sagesse. *Omnia in sapientia fecisti Domine. Qui fecit cælos in intellectu.* Le Prophete donne l'explication de la même proposition ; car il ne dit pas que la sagesse ait operé, mais Dieu dans la sagesse, &c. Il dit aussi ailleurs que *les Cieux ont esté affermis par la parole du Seigneur & leur vertu par son esprit*, qui est le même que de dire que le Seigneur à creé les Cieux par sa parole, & par son esprit.

Nous devons aussi resoudre en cette maniere les expressions suivantes.

La bonté est aimable : c'est à dire que les choses bonnes sont aimables par leur bonté.

La beauté attire les cœurs & les yeux à soy, elle donne de l'amour. Ces façons de parler prises en un sens rigoureux, seroient fausses : dautant que la beauté, la bonté & les autres qualitez semblables, sont des accidens parmy les creatures. Or les accidens sont immobiles d'eux mêmes, & ne peuvent agir ny subsister par soy même, non plus que la plume ne peut écrire sans la main qui la conduise, ny la main sans l'écrivain, &c.

Donques ces propositions se doivent rendre par le sujet de la qualité ; sçavoir, *les choses belles attirent les cœurs par leur beauté*, *&c.*

Il en est de même de celles-cy : *L'innocence & la simplicité plaisent grandement à Dieu*: c'est

à dire, les innocens & les simples plaisent a Dieu par leur innocence & simplicité.

La blancheur éblouït : c'est à dire, les choses blanches ébloüissent à cause de leur blancheur; Comme la neige, &c.

La Providence gouverne toutes les creatures & les conduit à leur fin. C'est à dire, Dieu par sa providence.

La grace illumine l'entendement & enflamme le cœur. C'est à dire, Dieu par la grace.

La lumiere rend les choses visibles, manifeste ce qui est caché. c'est à dire le Soleil ou le feu par la lumiere.

La justice de Dieu punit rigoureusement les damnez dans l'Enfer, & sa misericorde donne de grandes consolations aux justes dans le Ciel. Il faut resoudre ainsi ces propositions. *Dieu chastie par sa justice, & console par sa misericorde.*

Nous disons aussi communément *ce coûteau coupe bien : Cette plume écrit bien : Voilà un pinceau qui peint mal, &c.* Pour dire *on coupe bien avec ce coûteau : On écrit bien avec cette plume ; On peint mal avec ce pinceau, &c.* De sorte que nous attribuons à l'instrument ce qui convient proprement à la cause principale : mais c'est avec quelque sorte de raison & de fondement, parce que comme l'instrument ue peut rien de luy-méme sans la cause, aussi la cause ne peut agir sans luy. Il faut dire le méme de la nature au regard de son sujet, & de la qualité par rapport à la per-

sonne ou à la chose qualifiée.

Or si ces expressions sont usitées avec fondement, en parlant des choses creées, dont la nature est distincte du sujet, & parmy lesquelles, l'instrument est different de la cause efficiente principale, la qualité de la personne, l'accident de la substance & la forme de la chose informée; Combien plus les doit-on iuger bonnes & veritables en parlant de Dieu qui est luy méme son essence, sa bonté, sa puissance, sa iustice; &c. & dans qui il n'y a point de distinction réelle entre le sujet & la nature, ny entre les attributs. Si bien que c'est le méme en ce sens de dire:

La divinité produit, opére; crée, entend, &c. que de dire; *Dieu produit, &c.*

La iustice divine recompense les bons & punit les méchans, pour dire; *Dieu juste recompense & punit, &c.*

Et c'est encore pour faire voir que l'essence & les attributs de Dieu ne sont point oisifs, & qu'ils sont les fondemens de sa fecondité. Car sans l'essence il ne pourroit engendrer un fils; sans la puissance il ne pourroit créer: sans la sagesse il ne pourroit entendre, &c.

Enfin nous usons souvent des termes abstraits, pour mieux exprimer nos sentimens, pour marquer aussi plus distinctement les proprietez des choses, & rendre nos propositions plus generales; Ce qui fait qu'elles sont mieux receuës, & qu'on

les prend pour des maximes. Car il faut sçavoir que la nature ou l'essence est en un degré plus haut que l'estre qui la soûtient, c'est à dire qu'elle est plus generale & moins limitée, estant considerée toute seule sans sujet dans l'abstraction, que lors qu'on l'y joint par l'operation de l'esprit; par ce qu'il se fait alors une contraction, l'essence estant determinée par l'estre auquel elle est attachée.

Par exemple : L'humanité est la nature ou l'essence de l'homme, dans qui elle est necessairement comme dans son propre sujet, dont elle est soûtenuë & determinée : mais comme il y a quelque distinction entre l'un & l'autre, de méme qu'entre la sagesse & le sage, les richesses & le riche, l'avarice & l'avare, &c. il arrive de là que nous ne pouvons toûjours attribuër également les mémes choses à tous les deux.

En effet l'humanité, & ainsi des autres formes substantielles ou accidentelles, est considerée comme une partie essentielle de l'homme, qui est un tout composé de plusieurs choses & principes : de sorte que nous ne pouvons dire avec verité que l'homme soit l'humanité, ny au contraire tout ainsi qu'on ne peut dire que le Tout soit la Partie, ny la Partie le Tout.

Ce qu'estant ainsi, je dis que comme la partie precede naturellement son tout, le simple son composé, l'imparfait le parfait, & l'unité le nom-

bre ; de méme la nature precede en quelque façon l'estre naturel, & la forme son sujet : par ce qu'elles sont plus simples & imparfaites ; l'estre contenant l'essence ou la nature, & quelque chose de plus, sçavoir le sujet ou le soûtien d'une telle essence ; Ainsi le Iuste dit plus que la Iustice, à cause qu'il marque cette qualité qui le fait tel, & & outre cela, il comprend l'homme comme le sujet où elle est, & dont elle est soûtenuë.

Donques la forme est en un degré plus haut que le sujet, entant qu'elle se trouve plus simple & par consequent moins limitée & determinée, comme l'unité est plus simple & moins limitée que le nombre de deux, & ce nombre plus que le ternaire, &c. D'où s'ensuit que les propositions faites de la nature & de la forme sont plus generales, & par consequent plus asseurées & authentiques, que celles qui se font de leur sujet ; la raison est, qu'elles sont d'une plus grande estenduë, & contiennent plus de verité, signifiant les proprietez qui conviennent à toutes les especes d'un genre, ou à tous les individus d'une espece. Ainsi quand nous disons : *La nature humaine est fragile, corruptible ou corrompuë, &c. L'avarice est odieuse & detestable. La vertu est loüable. La beauté a des attraits. La prudence prevoit l'advenir, & fait toutes choses avec conseil, &c.*

Ces propositions semblent estre plus necessai-

res, plus veritables & essentielles que les suivantes.

L'homme est fragile, corruptible, méchant, menteur, &c. L'avare est odieux. Les gens vertueux sont dignes de loüange. Les belles choses ont des attraits. Le prudent prevoit la fin, &c.

La raison de cecy est, que par les premieres expressions nous voulons signifier quelque proprieté essentielle qui convient toûjours & sans exception à tous les sujets de la nature ou de la qualité : *Soli, semper, omni & per se*, disent les Logiciens : mais par les dernieres, il semble que nous ne voulons marquer que ce qui est contingent, c'est à dire, qui peut convenir au sujet, & qui luy convient souvent, mais non en tout temps ny à toute l'espece.

D'où vient que nous attribuons plusieurs choses au sujet que nous ne pouvons attribuër à la nature ou à la qualité ; Ce qui fait voir que le sujet est d'une moindre estenduë, & que *quod convenit superiori convenit & inferiori, non contra*, comme il arrive icy : car par exemple vous direz bien, l'homme est méchant, menteur, politique, &c. Les hommes sont méchants. L'avare n'est jamais content il n'a point de repos, &c.

Par ceque vous voulez signifier par là que la plusparr des hommes sont méchants, &c. & que d'ordinaire les avares sont mécontents & sans repos ny plaisir. Mais vous ne direz pas que l'hu-

manité soit méchante, menteuse, &c. Ny que l'avarice soit toûjours dans le déplaisir : par ceque ce seroit le méme que de dire, que c'est le propre de l'homme d'estre méchant, & de l'avare d'estre mécontent, ainsi aucun homme ne pourroit estre bon, ny aucun avare avoir des contentemens. Ce qui se trouve manifestement faux, d'autant qu'il y a des gens de bien, & de probité, il y a aussi des avares qui joüissent des plaisirs de ce monde, comme le Mauvais Riche qui laissoit mourir de faim le pauvre Lazare, pendant que luy faisoit bonne chere. *Epulabatur quotidie splendidè*, dit l'Evangile.

Ie conclus de tout ce discours que notre Docteur disant que l'essence opere, que la bonté produit le bien, &c. il veut montrer que c'est le propre de l'estre d'operer par son essence ; & qu'il convient proprement aux choses bonnes en cette qualité de faire le bien à cause de leur bonté.

D'où vient qu'il definit ainsi l'essence & la bonté.

L'essence est ce parquoy l'estre est ce qu'il est, & avec quoy il produit son semblable.

La bonté est ce parquoy l'estre est bon, & fait le bien.

Tellement que selon ces definitions, l'action est attribuée à la nature ou à la qualité, comme au fondement de la proprieté du sujet.

Aprés quoy il est visible que c'est l'ignorance

ou l'envie, mais plûtôt l'orgueil, qui a porté les esprits critiques à l'invective & à la censure des écrits de ce grand homme : Car la pluspart des erreurs qu'on y suppose, se rapportent, selon mon sens à ces façons de parler que i'ay expliquées par les principes de la Philosophie ; dautant que ie n'ay rien trouvé dans tous les volumes que j'ay leus de cet Auteur, qui puisse faire naistre quelque scrupule dans les esprits ou porter quelque ombre d'erreur, hormis cette troisiéme sorte de propositions, & le dessein qu'il a eu de montrer les articles de la Foy par la raison naturelle ; Ce qu'il à heureusement & tres-fidellement executé, sans déroger nullement au merite de la méme Foy, laquelle il suppose toûjours comme le fondement de cette sainte curiosité. Et c'est ce que ie pretends de faire voir à la fin de cette Apologie en un Traitté particulier, contre ceux qui le blâment en cecy, appellant temeraire, presomptueuse & vaine une telle entreprise.

I'ay donc encore trois choses à faire pour rendre cette Apologie achevée.

La premiere est de montrer que Raymond Lulle est un Auteur tres-fidelle & catholique, & tres-pieux & zelé pour la gloire de Dieu, grand deffenseur de la Foy & de l'Eglise ; dont il a soûtenu les veritez, non seulement au peril de sa vie qu'il a exposée cent fois, mais iusqu'à la mort méme qu'il a endurée pour cette deffense, comme i'ay

fait voir dans l'Histoire de sa Vie : De plus il a deffendu la méme Foy dans ses écrits, bien loin de la choquer. Son zele & sa devotion paroissent particulierement au commencement & à la fin de ses ouvrages ; si bien que je pretends de deffendre sa fidelité & son innocence par ses œuvres mémes qui servent de puissante preuve pour convaincre de médisance ceux qui l'ont accusé d'erreur, & qui le font passer pour heretique. I'ajoûte à tout cela, que quiconque prendra la peine de lire les entrées ou Avant-propos avec les conclusions de ses Livres, lesquelles ie va mettre icy expressément ensuite de ce discours, quelque mauvais sentiment qu'il en puisse avoir eû auparavant, ie me persuade que se rangeant de mon costé, il le tiendra desormais pour tel qu'il est & que ie l'ay representé iusqu'icy.

La seconde chose que j'ay à faire voir, est l'importance, la solidité, l'excellence, l'utilité & la verité de son Art General, qui enseigne les principes & fondemens de toutes les sciences, contre ceux qui en attribuent l'invention à la Magie, & qui l'appellent diabolique, vain, superstitieux, & peu solide, disant que c'est un Caos de mots barbares, grossiers, embarrassans, équivoques & meslez diversement avec une confusion ridicule qui broüille l'esprit au lieu de l'éclairer ; & qu'enfin c'est un œuvre d'un phantastique ou visionaire.

La troisiéme est la probabilité de la Foy ; c'est à dire, que la Foy se peut prouver par la raison, la connoissance des Mysteres avant l'Incarnation, & la Theologie des anciens ; contre ceux qui disent que l'on ne peut prouver ou montrer par la raison naturelle les articles de notre Foy, & que méme il n'est pas licite de le faire. Dans ce Traitté nous deffendrons justement & par de fortes preuves les loüables efforts & l'heureux succez de ce B. Docteur, & de tous les autres grands personnages qui l'ont imité, comme ses disciples, ou qui l'ont precedé, dans le dessein de montrer les veritez du Christianisme par la raison.

CHAPITRE IX.

Du zele de Raymond Lulle, & de la fidelité de ses Ecrits.

POur mieux iuger de la pieté & du zele de notre B. Hermite, i'estime qu'il est necessaire de sçavoir auparavant, qu'il y a deux sorte d'heresies & d'heretiques.

La premiere est de ceux qui sont dans une erreur occulte, c'est à dire qui ont un sentiment contraire à celuy de l'Eglise, mais qui ne le publient pas ny le témoignent exterieurement.

La seconde est de ceux dont l'erreur est manife-

ſte par les œuvres, par les paroles & l'écriture; c'eſt à dire, ceux qui mettent en avant des propoſitions heretiques ou qui vivent d'une maniere, qu'ils témoignent avoir des ſentimens contraires à ceux des fidelles Chreſtiens.

Mais l'une & l'autre ſorte d'hereſie ſe diviſe encore en deux. Car on peut choquer les veritez de la Foy : ou directement, formellement & évidemment; ou indirectement, materiellement & apparemment. Ainſi l'hereſie eſt ou directe, formelle & évidente; ou indirecte, materielle & douteuſe.

L'hereſie formelle, &c. eſt une erreur ou une propoſition directement oppoſée à quelque article de la Foy, comme celle d'Arrius, qui ſoûtenoit que le Verbe avoit eſté creé, & qu'il eſtoit moindre que le Pere eternel, contre ce qui ſe lit dans le Symbole de S. Athanaſe *Æqualis patri ſecundum divinitatem*; Et dans S. Iean *in principio erat Verbum, &c.* Telles ont auſſi eſté les erreurs de Neſtorius, d'Eutyche, de Pelage, de Luther, de Calvin, &c. qui ſe ſont bandez directement contre l'Egliſe Romaine, impugnant la verité, *ſcientes & volentes*. Ch. 1.

L'autre ſorte d'hereſie que j'appelle materielle, &c. eſt une propoſition, ou ſuſpecte, dont la fauſſeté eſt incertaine & inevidente, ou erronnée, mais avancée ſans intention de choquer aucune verité catholique; ou enfin dont la poſition com-

bat indirectement quelque article, entant qu'elle tire en consequence une proposition formellemēt heretique.

Par ex. la Foy nous enseigne que Dieu est autheur de tout bien, & non d'aucun mal; si je disois que Dieu émeut physiquement la volonté & la determine à son acte propre, ayant qu'elle le produise, ie croyrois de tomber dans une heresie materielle & de combattre indirectement cette autre proposition de notre Foy: parce que si ie suis determiné à une action soit bonne ou criminelle par une cause externe, je ne suis pas libre de moy-méme; Donques on ne doit pas m'imputer le crime, mais plustot au principe qui m'y porte determinément. Ainsi Dieu seroit l'Auteur du mal.

De méme ie pense que c'est une erreur pareille de soutenir, qu'il n'y a point de grace suffisante: Car cela semble choquer la justice de Dieu; parce que je ne sçaurois me sauver sans l'assistance de la grace. Or s'il n'y a point de grace suffisante, en sorte que toutes les graces soient efficaces, ie ne puis estre damné qu'au defaut d'une telle grace; C'est donc injustement que Dieu me condamne; puisqu'il n'a pas tenu à moy que ie n'aye observé la Loy & vescu dans son service: mais à sa grace qui m'a manqué, sans laquelle ie n'ay pû faire mon salut. Car, *Nemo ad impossibile tenetur.*

Ainsi Dieu ne seroit pas juste de me condamner aux flammes, aprés m'avoir refusé les moyens &

privé du secours, sans lequel ie ne pouvois perseverer dans le bien, &c.

Telles ou semblables propositions peuvent sortir de la bouche la plus pure, la plus reservée & la plus éloquente du Christianisme : je veux dire que les plus celebres Docteurs & illustres personnages de l'Eglise sont capables d'errer en cette sorte d'erreurs par laquelle la Foy n'est point directement, formellement & évidemment choquée ; Parce qu'encore que leurs paroles soient presque autant d'oracles qu'ils prononcent, neanmoins ils sont hommes, *homines sunt* & par consequent sujets à errer : car *humanum est errare*. Il n'y a pas un qui ne soit tombé dans l'erreur, dit le Prophete dés le moment qu'il a esté animé dans le sein de sa Mere, & qui n'ait prononcé des faussetez & des mensonges. *Omnes erraverunt, ab utero locuti sunt falsa*. Tous se sont fourvoyez, tous se sont détournez de la voye de la verité. *Alienati sunt peccatores à vulva, erraverunt ab utero*. Et dans le Pseaume 52. il dit, *omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt*, de sorte que hormis le Fils de Dieu qui est la verité & la sagesse méme, tous les hommes quelques Saints & sçavants qu'ils puissent estre, sont compris dans cette maxime generale. Vn Tertulien, un Boëce, un S. Augustin, un S. Hierosme, un S. Gregoire, un S. Leon, un S. Thomas l'Ange de l'Ecole, un Iansenius, &c. Tous ces grands Docteurs ne sont point exceptez

Psal. 57.

Psal. 13 & 52.

de la méme regle. Chacun d'eux a peû avoir des sentimens faux & mettre dans ses écrits des propositions erronées, en matiere méme de Foy. En effet il faut de necessité que cela soit : d'autant que nous les voyons souvent choquer l'un l'autre par des sentimens opposez diametralement : Or de deux propositions opposées par contradiction, l'une est necessairement veritable, & l'autre fausse.

Ainsi le subtil Scot dit que le Verbe se fust incarné encore que nos premiers parens n'eussent pas esté prevaricateurs : S. Thomas dit au contraire, que c'est le seul peché de l'homme, qui a obligé Dieu d'envoyer son fils au monde, & qu'ainsi le Verbe ne se fust point fait homme si Adam n'eust transgressé le commandement de Dieu. *Qui propter nos & propter nostram salutem descendit de cœlis*: Il est vray que ce passage se doit entendre de la fin moins principale : car il est asseuré que la fin derniere & principale de l'Incarnation est la gloire de Dieu : tellement qu'il faut resoudre ainsi cette proposition du Symbole de Nice : *Qui propter nos, secundariò & minùs præcipuè, vel immediatè, descendit, primariò verò & mediatè propter gloriam suam, &c.* Donques l'un ou l'autre de ces deux Docteurs ont erré en cecy. De plus le premier soûtient que la Ste. Vierge a esté preservée du peché originel, ayant esté conceuë sans peché. Le second dit que non, mais que seulement elle a esté sanctifiée dans les flancs de sain-

te Anne sa mere, comme S. Iean Baptiste. L'Eglise approuve l'opinion de celuy-là, puisqu'elle solemnise depuis long-temps la Conception immaculée de la méme Vierge. Donques le sentiment de celuy-cy estant contraire à la commune creance de l'Eglise, on peut dire sans l'offenser qu'il peut avoir erré touchant ce point.

S. Augustin semble n'avoir reconnu que la grace efficace dont Dieu assiste puissamment, & sauve infailliblement les esleus, & dont il determine la volonté au bien, afin qu'ils ne s'en éloignent jamais, selon l'explication de Iansenius, & le sens qu'il donne aux paroles de ce Docteur : De plus il est ce semble dans ce sentiment que les petits enfans mourant sans Baptesme vont dans l'Enfer avec les damnez : parce que l'Ecriture ne fait aucune distinction des grands & des petits qui meurent hors de la grace de Dieu, quant au lieu de leur damnation, & la qualité du supplice, *Peccatores ibunt in stagnum ignis & sulphuris*, c'est encore de la sorte que les Iansenistes interpretent les paroles de S. Augustin : en quoy S. Fulgence l'a precedé. Neanmoins c'est le sentiment commun de l'Eglise & des Docteurs que Dieu donne à tous les hommes des graces suffisantes, comme des moyens necessaires pour faire leur salut, & qu'il y a un lieu particulier vers le centre de la terre, appellé les Lymbes, destiné pour recevoir les enfans qui meurent sans Baptesme ; S. Tho-

mas d'Aquin suit en cela la cõmune opinion. D'où s'ensuit que ou S. Augustin a esté dans l'erreur touchant ces deux points, ou la pluspart des autres Docteurs qui deffendent la grace suffisante & les ~~Symboles~~ lymbes, avec l'Eglise. Or l'Eglise ne peut errer : Donques c'est S. Augustin, qui a écrit comme homme sujet à errer.

Neanmoins l'Eglise n'a iamais voulu censurer ny S. Augustin, ny S. Thomas, ny les autres qui peuvent avoir fait de semblables propositions, & bien loin de les condamner en cela méme où ils ont chopé en quelque façon, ou de les tenir pour heretiques, elle les considere plûtôt comme des Auteurs tres-fidelles, sur les maximes desquels elle regle d'ordinaire ses decrets & conclusions.

La raison en est. Premierement, qu'elle iuge par le reste de leurs écrits, par leurs actions & leur vie, qu'ils n'ont iamais eu d'autre pensée ny d'autre fin dans leur employ que de procurer la gloire de Dieu, par l'augmentation de la Foy Catholique ; de sorte que s'ils ont mis en avant quelque proposition qui semble contredire à leur dessein, c'est par inadvertance & ignoramment, non à leur escient.

Secondement ; ce qu'ils ont proposé qui semble choquer la Foy, precede d'ordinaire la determination de l'Eglise ; c'est pour cela que S. Thomas n'a point esté censuré touchant l'article qui regarde la Conception de la Vierge : car la Feste

ne

ne s'en devoit pas faire de son temps.

3. Ils n'ont rien soûtenu qui soit directement contraire aux articles de la Foy; & méme ils ont soûmis toûjours avec humilité toutes leurs propositions à la censure de l'Eglise.

Cela estant presupposé, je dis qu'on ne peut qu'injustement & méchamment appeller heretique Raymond Lulle. Premierement à cause qu'il n'a jamais eu d'autre but dans la composition de ses œuvres, que la deffense & l'exaltation de la Foy Chrestienne, comme il paroit dans tous ses Livres, où il montre par de puissantes raisons les articles de notre Foy pour convertir & convaincre les infidelles, & les ramener dans le sein de l'Eglise: Ce qu'il fait ou expressément en des Traittez particuliers; ou par digression dans ses autres ouvrages: Or celuy qui deffend la Foy n'est pas contraire à la Foy; Donques il n'est pas heretique.

Mais vous direz peut-estre, que de prouver ainsi la Foy, c'est en ravaler les mysteres; d'autant qu'en les soûmettant à la raison, on les fait paroistre moins sublimes: & ainsi ceux qui en ont l'intelligence par le raisonnement ils en font moins d'état, & les mettent au rang des veritez creées & naturelles. Tellement que si ce n'est pas estre ennemy de la Foy que d'en donner des preuves: c'est au moins l'avoir à mépris.

Ie répons à cela, que les raisons fortifient la

Foy, bien loin de l'affoiblir, & affermissent ceux qui chancellent dans leur creance; Elles rehaussent méme la grandeur des mysteres; entant qu'elles découvrent leur verité, font voir qu'ils sont aussi veritables que sublimes & incomprehensibles; qu'enfin Dieu qui en est l'Auteur & le sujet principal peut accomplir des choses dont l'operation est impossible à la nature. Car la raison montre, par exemple, que Dieu estant un agent souverain, il faut que tout cede à son pouvoir, & qu'ainsi il a pû joindre notre nature à la sienne par un effort de son bras, *Fecit potentiam in brachio suo*; ce que la nature ne sçauroit effectuer quand elle uniroit toutes ses forces pour l'entreprendre. Donques la raison releve la puissance de Dieu lors qu'elle en découvre la souveraineté par des effets extraordinaires, &c. D'où s'ensuit que notre Docteur est exempt de tout blâme de ce costé là : que dis-je il doit plûtôt estre estimé digne de toute loüange d'avoir cherché des raisons pour faire voir l'excellence & la verité des mysteres de notre religion, à dessein de procurer le salut des infidelles & les inviter à embrasser la Foy de Iesus-Christ, faisant par la demonstration, ce que l'autorité de l'Eglise, ou de l'Ecriture, & la simple exposition des articles ne peut operer dans des esprits incredules; Car il est difficile d'abandonner sa creance pour une autre, mais de se dépoüiller d'une erreur que la raison manifeste, c'est un effet d'une ame

qui prefere la lumiere aux tenebres, &c.

En second lieu on pourroit dire que notre Docteur a erré parmy ses raisonnemens & qu'en voulant prouver la Foy, il l'a offensée au moins indirectement par de certaines propositions suspectes ou autrement ; de sorte qu'il est tombé dans l'heresie materielle.

Ie confesse que cet Auteur estant homme, comme les autres & comme il avouë luy méme en plusieurs endroits de ses œuvres, il a peu errer en cette maniere ; ce que toutesfois ie ne croy point luy estre arrivé, du moins dans les Livres que j'ay leus : mais quand cela seroit, quelle raison auroit-on de le tenir pour heretique, plûtôt que les autres Docteurs qui ont produit de semblables erreurs ? Car il n'a rien avancé contre ce que l'Eglise pouvoit avoir déja determiné de son temps, ny méme contre ce qu'ell'a du depuis conclu & arresté.

D'autre part il témoigne dans tous ses ouvrages qu'il ne vise qu'à l'honneur de Dieu, à l'extirpation des erreurs & à l'exaltation de l'Eglise universelle ; Sa vie & sa mort ont confirmé son intention : Il soûmet toutes ses propositions à la censure de l'Eglise, (comme je va montrer tout à l heure) avec un zele, une humilité & une resignation particuliere ; il prie enfin les Docteurs de prendre la peine de lire & examiner ses écrits, afin que si d'avanture ils y trouvent matiere de correction &

de censure, ils exercent leur charité envers luy, en reparant ses fautes, & retranchant ses erreurs; par cequ'il confesse ingenûment qu'il est homme, & qu'en cette qualité il peut errer, que neanmoins c'est contre sa volonté, & non à son escient; suppliant encore les Docteurs de vouloir attribuer ses manquemens, non à l'Art, dont les principes sont infaillibles & necessaires, mais à l'ignorance de l'Artisan ou du maistre qui applique mal quelquesfois les regles de l'Art à l'ouvrage particulier.

Or tout écrivain qui s'humilie de la sorte, & soûmet à la correction de la sainte Eglise & des Docteurs Catholiques tous ses écrits, avec protestation qu'il abjure ses erreurs, en cas qu'il y soit tombé, & qu'il approuve volontiers la correction qu'on en fera, témoigne visiblement qu'il est vray & fidelle Chrestien. Donques Raymond Lulle ne peut estre mis au rang des heretiques; Aussi ne l'est-il pas, que par des esprits envieux & ennemis de la vertu : Car jamais l'Eglise n'a voulu censurer les écrits de ce grand homme, non plus que ceux de S. Augustin, ny de S. Thomas; Ce qui fait voir qu'il n'y a rien de suspect dans sa doctrine : ny rien qui puisse porter preiudice au Christianisme.

Voicy donc ensuite les témoignages de son zele & de sa fidelité envers l'Eglise. Il faut remarquer que ses œuvres sont de deux sortes ; les uns ensei-

nent la theorie de son Art; & les autres en montent la pratique par des traitez particuliers. Mais comme la fin de ses veilles & son travail étoit de montrer la verité au monde, de le desabuser, luy faire connoistre ses erreurs & sur tout aux Sarrazins, dans le cœur & le pays desquels il souhaitoit de planter la Croix; Il a fait plusieurs livres où il montre par raison les articles de notre Foy, y reduisant à la pratique les principes & les regles de son Art; Il est vray que parmy ces livres il y en a qui traittent de toute sorte de matiere, comme l'Arbre des sciences, l'Art Inventif, &c. Les autres traittent particulierement des mysteres de la Religion. Ie ne puis rapporter icy que les protestations qu'il fait, & les témoignages qu'il donne de sa vertu chrestienne dans les œuvres que j'ay pû recouvrer, reservant pour la fin de cette Apologie la Table d'une partie des Volumes qu'il a composez qui se trouvoient il y a environ cent cinquante ans dans l'Espagne.

CHAPITRE X.

De l'Art inventif de la verité.

ENviron l'an 1290. Raymond Lulle fit un livre intitulé *l'Art demonstratif*, où il enseigne par une methode trés curieuse & utile, à connoistre

& découvrir la verité de toutes choses par des vrayes demonstrations qui sont appuyées sur des principes transcendans & necessaires, & sur des Regles generales, appliquant ces principes & ces regles au sujet particulier dont on desire sçavoir les proprietez.

Quelque temps aprés il en fit un autre dont le titre est *l'Art Inventif de la verité*, où il montre de quelle maniere on peut chercher & trouver la verité sur toute sorte de matiere, par une methode quelque peu differente de la precedente. Il commence son livre de la sorte.

Dieu trés puissant & debonnaire, dont la sagesse est imcomprehensible & l'amour infiny, afin que nous sçachions vous connoistre & vous aimer.

C'est de la sorte qu'il commence & qu'il finit tous ses ouvrages au nom & à la louange de Dieu, à qui seul il les dedie & recommende d'ordinaire, implorant par cette sorte d'introduction & de titre l'assistance de la grace, suivant en cela le precepte du divin Platon qui tout Payen qu'il estoit, disoit, qu'il ne falloit jamais rien commencer de grand ny de petit, sans demander auparavant le secours divin. *In omnibus, sive in maximis sive in minimis, divinum auxilium debet implorari.*

Le grand S. Paul anthorise par son conseil cette sainte & loüable coustume, qand il dit aux Chrestiens, qu'ils commencent toutes leurs œu-

vres au nom de Iesus-Christ, rendant graces à Dieu le Pere. *Omnes, quodcumque facitis in verbo aut in opere: omnia in nomine Domini nostri Iesu-Christi facite, gratias agentes Deo & Patri per Iesum Christum Dominum nostrum.* ad Coloss. 3.

Le méme Apostre honoroit toutes ses actions & tous ses discours de semblables commencemẽs, où le nom, la grace & la paix de Iesus-Christ matchoient toûjours en teste.

Paul serviteur de Iesus-Christ,

La grace & la paix de notre Seigneur Jesus-Christ soit en vous.

Graces soient renduës à Dieu le Pere & à Iesus-Christ notre Seigneur

Paul serviteur de Iesus-Christ aux ames éleuës ou apellées en Christ, salut au Seigneur

Lors qu'il faisoit de bonnes œuvres, qu'il guerissoit des malades, chassoit les Demons, &c. c'estoit toûjours au nom de Iesus-Christ. *In nomine Domini Jesu surge & ambula. Exi ab isto corpore immunde spiritus, in nomine Domini Iesu-Christi. &c.*

Raymond Lulle imitoit ce grand Apostre en cela, aussi-bien qu'en son zele & en sa fidelité. D'où vient que dans ses meditations il témoigne un grand déplaisir de ce que les Chrestiens font moins d'état du nom de IESVS, que les Turcs de celuy de leur Mahomet, lequel ils mettent toûjours au commencement ou au dessus de leurs

lettres & autres écrits. Ceque les Chreftiens n'obfervent pas excepté quelques ames Religieufes.

Voilà donc de quelle maniere notre Docteur honore fes ouvrages du nom de Dieu. *Seigneur Dieu en voftre bonté, grace, fageffe, amour, puiffance, ou d'autres femblables termes.* Voyons encore comme il parle dans la preface de l'Art Inventif.

Il faut fçavoir que ce Docteur, au rapport de quelques-uns, étoit Chevalier au figne d'Or, *Eques auratus*, durant fon adolefcence il fut lafcif, & fort enclin à l'amour des femmes; homme fans lettres, mais de fort grand efprit; à qui la fcience fut infufe fur le Mont-Randa, au fommet duquel il avoit fait baftir une Cellule laquelle fe nommoit *Grace*: l'effigie de cette Montagne & de l'Hermitage fe voit au commancement de fon livre. Là un Ange luy apparut en habit de Berger, qui luy predit que fes livres fouffriroient beaucoup foubs l'ennemy, c'eft à dire que les envieux tâcheroient de les faire paffer pour des réveries, & des écrits remplis d'erreur: comme il eft arrivé aprés fa mort par la malice & l'indifcretion ou l'humeur critique de ceux qui les ont attaquez.

Voyez la defcription en vers de la Montagne où Raymond fut illuminé, & de l'apparition de l'Ange, qui baifa plufieurs fois fes livres.

Randa tenens regni centrum balearis, & alta,

Aequor & ingentes vndique monstrat agros.
Panditur ad phœbi radios, umbracula passim,
Prospectus varios concava saxa parant.
Elevat ingenium, curas expectorat omnes,
Totâque viuaci robore membra novat.
Hîc bibit infusum Raymundus dogma, supernè;
Hîc quoque mirandum condidit artis opus.
Angelus hîc illi visus pastoris amictu,
Præbuit ut meritis oscula multa libris.
Dixit eos vario passuros multa sub hoste:
Sed fore pro sancta fortia tela fide.
Tunc erecta sibi collustrans colla cacumen,
Plena venustatis, Gratiæ, *nomen habet.*
Hinc manare potest Doctrinæ splendor in orbem:
Hinc sibi perniciem secta maligna timet.

L'Art Inventif, comme dit notre Docteur dans sa preface, derive de l'Art demonstratif, comme l'enfant du Pere, & le ruisseau de sa source: car la substance de l'un & de l'autre est la méme, mais la procedure en est differente. L'Art demonstratif est monstré en des termes signifiez par des lettres: Et l'inventif est content de ses propres termes ou principes, n'ayant besoin d'aucun caractere des lettres alphabetiques comme l'autre; afin que ceux qui veulent éviter l'alphabet de celuy-là, au cas que l'usage leur en paroisse difficile, puissent atteindre les termes ou principes de celuy-cy, soubs leurs propres significations. Toutefois l'Autheur y declare qu'il faut seulement

se servir en cet Art des lettres au lieu des termes dans les figures, & non dans la procedure.

Et dautant que les choses & leurs actions dont il est traitté dans l'Art general, sont plus nombreuses en elles mémes, plus fortes & vehementes, que leurs semblances dans l'entendement; & les semblances sont plus grandes & plus étenduës dans l'entendement, que leurs signes dans le discours; à cause de cette grande difference qui est entre les signes & les choses signifiées, nous sõmes contraints & il est méme licite de forger des mots, ou d'en employer qui sont inusitez, à raison, dis-je, de la disette des signes ou termes significatifs, & de la pluralité ou de l'abondance des choses qui sont signifiées; ces mots estant quelque fois hors d'usage, par la force & la necessité de l'Art.

Il est méme quelques fois necessaire d'emploier certains mots pour d'autres, & de les transposer, afin d'exprimer les choses par des signes plus energiques & moins éloignez de ce qui est signifié: C'est pourquoy nous attribüons à une chose, dit notre Docteur dans son avant-propos, le mot propre d'une autre, pour l'expression d'une plus grande & plus notable sentence: Comme quand on dit, que la Bonté *bonifie*, la Grandeur *magnifie*, &c. Parceque nous attribüons à la bonté par laquelle le bien bonifie; cequi convient propremẽt au méme bien. C'est adire au sujet de la bonté ou

à la chose qui est bonne, afin d'exprimer plus vivemẽt, que le bien *bonifie* à cause de sa bonté, & que le sujet grand *magnifie* à cause de sa grandeur &c.

De méme en disant que la fin émeut la cause efficiente au bien, le sens est que la cause efficiente se porte & se meut à produire le bien pour une bonne fin.

Or s'il nous faut ainsi parler improprement des choses creées, nous pouvons encore moins proprement parler de Dieu : parceque son estre estant infiny en toute perfection, qu'y a-t-il qui puisse bien & proprement representer par des signes son essence & ses perfections divines? Par là on peut voir l'explication des propositions qu'on vouloit faire passer pour erronées : comme i'ay fait voir icy devant; où ie les ay garanties de ce defaut, conformément à ce que ie viens de rapporter de l'Auteur, & qui se tronve dans la Preface de ce Livre.

Ce pieux Docteur ajoûte à la fin de sa Preface la supplication suivante que j'ay voulu inserer dans cette Apologie, avec sa protestation qu'il fait à l'Eglise, à la correction de laquelle il soûmet humblement toutes ses pensées & propositions. Voicy ses propres termes.

His autem de rebus devotè supplicamus accedentibus ad hanc artem seu studentibus in eadem; quatenus ardore scientificæ charitatis moti, in impropriis dictis nostris ad partem tutiorẽ attendant,

& non ad ea quæ dicere videmur, sed quæ dicere intendimus condescendant. Aut etiam si fortè falsam inducimus conclusionem, hunc imperitiæ nostræ errorem impendant: quoniam si ignoranter artifex errat, non est attribuendum ipsi arti: cum ipsa ars sit necessaria, ut de necessitate intendimus declarare. Et adhuc etiam si nimia nostrorum sermonum improprietas, (ut loquamur sententiosiùs) vel nostri ingenij aut etiam translationis insufficientia aliquem errorem contra sanctam Fidem catholicam prætendere videatur, correctionem Ecclesiæ Romanæ Sacro Sanctæ suppliciter imploramus: Quoniam non ratione artis seu artificij, sed ratione ignorantiæ errare contingit. Aliquoties enim contra nosmet dicere videmur, infrà tamen manifestatur: quòd non contradicimus nobis.

Ces paroles seruent de bouclier à Raymond Lulle pour se deffendre & à moy pour le proteger contre la médisance des esprits critiques, qui ont censuré mal à propos ses œuvres, & qui pour estre parties en cette cause, sont iuges incompetens: Car ce Docteur illuminé donne icy des preuves évidentes de sa fidelité envers l'Eglise aussi bien que de son obeïssance & humilité, en suppliant les lecteurs de vouloir charitablement excuser ses manquemens, & interpreter ses paroles en bonne part, si de fortune il se rencontre dans ses ouvrages des termes mal propres ou barbares, & de ne s'attacher point à ce qu'ils semblent signifier, mai

à ce qu'il entend & pretend marquer par leur application. Que si enfin ils y trouvent par hazard quelque fausse conclusion dans son Livre, ou quelque erreur apparente contre la sainte Foy catholique, soit par l'improprieté des termes, dont il se sert pour parler plus sentencieusement, soit par l'insuffisance de son esprit ou de la traduction du Livre qu'il avoit composé, premierement en langue Catalane, il les prie humblement de rapporter telles erreurs à son ignorance : & il implore en méme temps la faveur de la correction de la tres-sainte Eglise Catholique & Romaine : Car si l'Artiste erre & manque quelquefois par ignorance, il n'en faut pas attribuër le mâquement à l'Art, dont les regles sont necessaires & infaillibles.

Pour donner icy en passant quelque connoissance de l'Art Inventif de la verité que cét Auteur enseigne dans son Livre ; il est à remarquer que les figures dont nous avons parlé au commencement de notre relation, & qui renferment ou representent les principes generaux sous les neuf lettres de l'Alphabet, duquel il se sert ordinairement, sont ajoûtées à cét Art, afin que les sens en puissent appercevoir la disposition & l'assiette : d'autant que par le moyen des sens l'imagination devient un miroir où l'entendement atteint & voit parfaitement la disposition de ces figures & des Principes de l'Art, avec la maniere de discourir & de rechercher la verité.

Les principes avec les conditions, combinaisons & mélanges sont mis dans cette methode universelle, afin qu'on y puisse reduire & appliquer les conclusions particulieres qu'on desire prouver, examiner & montrer : Car on trouve par leur application le *Medium* de la conclusion. De plus les principes, les regles & les raisons des autres sciences sont reglées & examinées par ces mémes principes generaux, joint que la diversité & l'abondance des Argumens sur un méme point dépend de leur assemblage, les joignant ensemble & les determinant l'un par l'autre diversement avec leurs definitions ; ainsi l'on peut former autant d'argumens qu'on en peut faire de mélanges ; or on en peut méler deux, ou trois, ou quatre, selon leur mutuelle communication & participation ; Car *vnum de omnibus, & omnia de uno dicuntur ;* ou encore *quodlibet de quolibet prædicatur.* I'en donne une plus claire explication dans l'abbregé que j'ay fait, & que ie pretends de mettre au jour pour la satisfaction entiere des curieux, & pour l'accomplissement de mon dessein.

Quant aux regles ou questions usitées dans cette science, l'Auteur les y a voulu encore inserer à cause que les puissances de l'ame en sont reglées & dirigées lors qu'on cherche le particulier dans l'universel ; outre cela ces Regles y sont appliquées par extension à d'autres sous-entenduës & comprises dans leur generalité. Enfin on y voit plusieurs,

questions particulieres qui sont examinées & vuidées ; Et c'est afin que par leur procedure, leurs solutions & réponses, on voye la maniere dont il faut user dans la recherche & l'inuention de ce qu'on desire sçavoir, touchant méme les choses sous-entenduës ou implicitement contenuës, non expliquées dans l'Art.

Raymond acheva l'Art Inventif qui sert à l'entendement, pour discerner le vray du faux, à l'honneur & à la louange de Dieu tout puissant ; Cet Art est une voye ou un preparatif pour trouver l'Art d'aymer Dieu & toutes chose en Dieu pour la perfection de la volonté : Mais ce grand Docteur & Martyr témoigne sur la fin du méme livre, qu'il n'a pas le temps & le loisir de travailler à ce
2. ouvrage ; ses autres occupations plus pressantes ne pouvant soufrir l'ennuy & la longueur d'un si grand travail ; selon qu'il dit luy-méme ; C'est pourquoy il se confie en la grace de celuy, qui est la source d'où derivent toutes les graces avec affluence, & souhaite que Dieu fasse naistre dans le monde & qu'il y produise quelqu'un qui soit l'Autheur d'un tel Art d'aymer les choses vrayes, ou du moins qui le mette en lumiere selon les regles de celuy-cy. Car ces deux Arts sont tres necessaires à toutes les nations du monde pour connoistre la verité & pratiquer la devotion ; Parce que les hommes y peuvent apprendre à bien entendre & à aymer la derniere fin de toutes choses qui est

Dieu trés benit, & ainsi ils obtiendront la gloire eternelle. Neanmoins ce Docteur qui ne pensoit qu'à procurer le salut des ames, composa quelque temps aprés, l'Art d'aymer, qu'il desire estre dressé par les autres, & en suite la Philosophie d'amour, que j'ay traduitte & corrigée des erreurs de l'impression, avec les meditations de l'Amy & de l'Aimé, &c.

Cet Art Inventif à la fin duquel Raymond dit estre heureusement arrivé avec le secours de la grace, contient en soy des qualitez d'une incomparable utilité, pour plusieurs raisons : Il est utile à cause de l'excellence & de la sublimité de ses principes qui sont souverains, de sorte qu'estant fondé sur leur generalité, il ne peut qu'il n'embrasse par leur moyen tout ce qui est dans le monde. C'est pourquoy il est tres-bon & utile pour regler & corriger quelques sciences qui n'ont pas esté assez bien traittées, & pour fortifier ou appuyer ce qu'elles ont de bon & de veritable en le reduisant à ces premiers principes, & à leur necessité : Il sert méme de moyen trés propre pour l'invention de plusieurs subtilitez & points trés sublimes ; Il est aussi un Abregé trés excellent de toute sorte de cas & de plusieurs autres choses qui peuvent estre examinées par la voye de la raison.

Enfin ce qui est plus important & glorieux en cette science, est qu'estant fondée & établie avec l'ayde de la grace sur des principes qui ne se peu-

vent

vent nier, elle eſt grandement propre pour reduire tous les Infidelles & les Heretiques à la verité de la Foy, ſi quelqu'un veut prendre la peine de la traduire en leurs propres lãgues;en leur faisãt voir par des demonſtrations, la neceſſité des veritez de notre creance, en les retirant de l'eſclavage de leur impieté, & des tenebres de leur erreur, & en leur oſtant le voile de l'aveuglement où ils ſont pour les amener & conduire à la connoiſſance & à l'amour de cet eſtre trés glorieux, & infiny en bonté, grandeur, puiſſance, &c. qui eſt Dieu tout puiſſant & benit.

A cette effet Raymond imploroit, à la fin de ſon Art, l'aſſiſtance des bons & devots eſprits, à fin qu'ils travaillaſſent ſoigneuſement à cette bonne œuvre.

Ce livre fut traduit de Catalan en Latin avec la Table generale, & le Commentaire, qui eſt l'Art expoſitif, ou la lecture faite par l'autheur méme ſur les deux premiers. Ce fut Alphonſe de Proaza d'Aſturie, Docteur Lulliſte Eſpagnol qui prit le ſoin de ramaſſer, corriger, traduire & faire imprimer ces trois livres l'an 1515. le douziéme iour du mois de Fevrier, à Valence en Eſpagne, & il les dedia à ce grand Cardinal Eſpagnol François Ximenes Archeveſque de Tolede Archichãcellier de Caſtille, & Inquiſitur general, Primat des Eſpagnes. &c. qui faiſoit grand eſtat de notre Docteur & de ſes œuvres. C'eſt pourquoy ſon au-

torité estant si considerable, en qualité particulierement de Cardinal & d'Inquisiteur, j'estime qu'elle augmentera de beaucoup la force de mes preuves, & rehaussera mon Apologie; Ce que ie ne sçaurois obtenir que par le rapport du méme Proaza, & le témoignage qu'il donne dans son Epitre liminaire de l'adveu & de l'approbation que cet Illustre Prelat faisoit du Docteur illuminé. Voyez la Piece 17.

CHAPITRE XI.

De la Table Generale.

L'An mil deux cens quatre vingt-douze, sur la my-Septembre Raymond Lulle commença un autre livre au port de Tunis & tout auprés de la mer, ou sur la mer méme, estant embarqué pour venir à Naples; dans lequel il montre briefvement sa science universelle d'une maniere differente en quelque façon de l'Art Inventif; mais semblable à celle de l'Art Demonstratif, excepté qu'il y montre particulierement l'usage de la Table generale de son Art; d'où vient qu'il luy en a donné le titre.

Ce livre commence de la sorte: *Bon Dieu, dans la vertu de vostre grande bonté commance la Table generale applicable à toutes les sciences.*

Cette Table est un abregé de l'Art Inventif, ou plûtôt c'est la clef qui en peut ouvrir la porte, aussi-bien que de l'Art d'Aimer. On peut aussi par cette science dresser l'Art de memoire, qui est tres-necessaire pour acquerir la connoissance des arts & des sciences en ce monde, afin que l'entendement s'éleve jusqu'à de certains degrez de connoissance; où il peut découvrir & atteindre industrieusement par cet artifice les secrets de la nature, selon les termes naturels.

Les Principes de la Table generale sont dix-huit; sçavoir, la Bonté, la Grandeur, la Durée, la Puissance, la Connoissance, l'Appetit, la Vertu, la Verité, la Gloire, la Difference, la Concorde, la Contrarieté, le Principe, le Milieu, la Fin, la Majorité, l'Egalité, la Minorité.

Il y a plusieurs autres principes generaux; comme la Iustice, la Perfection, l'Essence, l'Vnité, &c. Mais ils se peuvent tous reduire aux dix-huit precedents, & on les peut deduire de la méme façon, selon la méme pratique dont ceux-là sont reduits dans cét Art: Comme en disant que la Iustice est bonne, grande, durable, &c.

Le méme se doit entendre des autres principes generaux qui ne sont pas contenus manifestement, ny expliquez dans l'Art. Car toutes choses peuvent estre appliquées & reduites à ces dix-huit principes transcendans: Comme en disant Dieu est bon, grand, eternel, &c. L'Ange aussi est

bon, grand, durable, &c.

Cette science a esté inventée, afin que Dieu soit reconnu, aimé, entendu & glorifié par son peuple ; que les erreurs & les schismes qui naissent de temps en temps, & que les fausses opinions qui regnent dans le monde soient découvertes & extirpées ; qu'en fin l'utilité publique soit preferée à la particuliere. C'est là l'intention principale que Raymond proteste avoir eu dans la composition de cét Art : La moins principale ou seconde intention ayant esté d'inventer une methode generale par les Principes & les regles generales de laquelle, l'entendement puisse rechercher & connoître dans la generalité, les veritez particulieres, qui luy sont inconnuës.

Cét Art est encore general, à cause du mélange de ses Principes & de ses regles. Car un Principe estant mélé avec l'autre quel qui soit, successivement, on en forme des maximes generales, qui servent de fondement aux argumens, & où paroissent clairement, & necessairement les doutes particuliers, dont on y cherche la solution, laquelle on trouve aisément par l'application, en affirmant, ou niant. Ce sont presque les mémes paroles de nôtre Docteur, qui finit cét ouvrage en cette sorte.

Cét Art a esté achevé la méme année 1292. le jour de l'Octave de l'Epiphanie, dans la ville de Naples par la grace & l'aide de Nôtre Seigneur

Dieu. Il est grandement utile pour exalter & perfectionner l'entendement, par dessus toutes les autres sciences, à cause qu'il consiste en des principes generaux : on peut par son usage détruire l'infidelité, l'heresie, l'erreur, &c. Il sert aussi beaucoup pour augmenter la devotion, & exciter les ames à contempler & aimer notre Dieu & Seigneur. C'est pourquoy nous recommandons cette science (dit l'Auteur, selon sa loüable coûtume) à sa divine Providence, la mettant soubs sa protection, afin qu'il daigne par sa grace la multiplier, la faire fructifier, & la garder ou preserver des méchans & envieux. Nous prions aussi tres-humblement les Anges & les Saints de la gloire de Dieu, d'avoir le méme œuvre en recommendation, & de le proteger pareillement selon leur pouvoir; afin que par leur assistance, il en puisse arriver le bien que nous souhaittons, & pour lequel nous y avons travaillé à l'honneur de Notre Seigneur Iesus-Christ & de la bien-heureuse Vierge Marie, ausquels gloire & loüange soit renduë durant vn infinité de siecles. Ainsi soit-il.

A la fin de ce livre, on voit une Image où la Ville de Bugie du Royaume de Thunis est representée avec Raymond Lulle poursuivi d'une grande troupe de Sarrazins qui viennent à la foule & l'accablent de pierres sur le bord de la Mer. Et c'est là où nous avons dit qu'il fut lapidé, parce qu'il preschoit que la seule Religion Chrestienne

ner à entendre en partie par l'Ecriteau qu'il fit mettre sur la Croix, par lequel il se persuadoit qu'en luy donnant le titre de Roy des Iuifs, quoy qu'il ne le crût pas tel, c'estoit assez, pour le declarer criminel de leze-Majesté & faire voir que c'estoit un ambitieux qui avoit brigué la royauté, mais plûtôt qui estoit justement condamné à la mort pour s'estre attribué cette souveraine puissance.

En cela le Sauveur a plus, ce semble merité, que dans ses autres souffrances : par ceque comme il est plus difficile de souffrir la honte d'un crime dont on en est faussement accusé, que d'estre mal traitté pour une action glorieuse ; en cequ'on trouve là une plus grande repugnance de la nature & plus de choses à combattre qu'icy, où la satisfaction & la gloire d'avoir produit une belle action rend la peine plus legere & supportable, aussi y a t'il plus de merite d'endurer l'un que l'autre : en effet l'infamie d'un crime en redouble le supplice. Et cependant le Sauveur a voulu estre diffamé en toute façon pour avoir occasion de souffrir davantage. Neanmoins en méme temps que le Iuge le veut rendre coupable pour se justifier, il declare sans y penser son innocence, & se rend luy méme criminel ; parce qu'en le nommant absolument Roy des Iuifs, il montre qu'il est veritablement, ce qu'on luy a faussement objecté, d'avoir voulu briguer. Si bien que la honte a re-

haussé la gloire de Iesus-Christ, & l'ignominie son honneur : car c'est une grande gloire d'endurer patiemment des peines pour une calomnie & fausse accusation.

CHAPITRE XII.

De l'Art Expositif, qui est une lecture sur l'Art Inventif, & la Table generale.

LA doctrine que Raymond Lulle enseigne dans son Art, est si subtile & relevée que les meilleurs esprits ont peine de la penetrer : C'est pourquoy cét illustre personnage voulut la donner au public soubs de formes differentes pour la faire mieux comprendre. Ainsi quelque temps aprés avoir achevé sa Table generale, il s'employa à la composition d'un autre livre où il expose les œuvres qu'il avoit faits auparavant touchant sa methode. Il commence cét ouvrage de la sorte.

Dieu tres-excellent & souverainement glorieux, avec votre vertu, graci, benediction & assistance commence l'Art Expositif: qui est, pour faire & resoudre des questions, pour chercher les secrets de la nature & les proprietez des choses. *Commence heureusement la Preface.*

C'est Art est un abbregé de l'Art Inventif, dont il suit la methode & la doctrine, estant composé

sur sa premiere partie. Il enseigne la maniere d'en lire & interpreter les figures ; d'où vient qu'il est appellé, lecture sur l'Art Inventif & la Table generale.

L'Auteur se sert dans ce livre & dans les autres qu'il a faits, de certains termes inusitez, qui ont une grande force d'exprimer ce qu'il veut dire; les langues soit principales ou vulgaires n'en pouvant fournir de propres pour signifier la même chose, sans user de periphrases & circonlocutions ou repetitions ennuyeuses. Ces termes sont, *le Bonificatif*, *le Bonifiable*, *le Bonifier*, *le Glorificatif*, *le Glorifiable*, *le Glorifier*, *&c.*

Pour sçavoir la signification de ces mots, il faut lire quelqu'un des ouvrages de l'Auteur, que nous avons exposez, où l'on peut apprendre que sans le *Tivum*, *Bile*, *&* *Are*; Tout l'univers manqueroit d'autant qu'il n'auroit point de nature, de bonté, de perfection, de fin, &c. Il se trouveroit aussi sans puissance active & passive, sans acte, ny objet, &c. qui sont les instrumens naturels de tous les estres pour agir. Si bien que le monde n'ayant point tout cela, il seroit vain, inutile, oisif, & vuide; en un mot il ne seroit rien.

Plusieurs desirant d'acquerir les sciences, Lulle composa ce livre, pour leur donner le moyen de mieux connoistre ce qu'ils veulent sçavoir, de prendre une plus grande connoissance de Dieu, de l'aimer d'avantage & parvenir en fin à la gloire cele-

ste. Mais écrivant cette Science en langue vulgaire, il y employe quelques mots latins par necessité, comme il dit luy méme ; & il est contraint d'apporter des raisons naturelles & theologiques, à cause des exemples, qu'il convient necessairement d'y ajoûter pour la montrer plus clairement; c'est aussi afin que ceux qui souhaitent de l'apprendre, y puissent acquerir la Philosophie & la Theologie, avec les autres sciences, selon que cét Art est general à toutes les questions.

Mais pour rendre cét œuvre utile à plus de gens, & donner connoissance de *l'Art Inventif*, l'Auteur desiroit qu'il fust un iour traduit en latin : Ce que Proaza fit avec beaucoup de succez pour la satisfaction & l'utilité de ceux qui entendent la langue latine. Car ce livre ne pouvoit servir auparavant qu'aux Catalans, ayant esté fait en leur langue.

Le motif principal de cét Auteur dans la composition d'un tel ouvrage, ou plûtôt le sujet méme de son Art, est de montrer aux ignorans la verité de la Foy Catholique par des raisons necessaires, & affermir les fidelles qui ne l'ignorent pas, & qui en sont imbus : de dissiper pareillement ou éclaircir les doutes de quelques uns qui chancelent dans cette Foy, & confondre les erreurs des infidelles qui la méprisent, & s'efforcent de la détruire.

Cét œuvre a esté pareillement fait par ce Do-

-Auteur; comme il témoigne luy méme dans son Avant-propos, pour donner des exemples & enseigner la maniere, dont l'Art Inventif & la Table generale sont applicables à la Foy Catholique, afin que ceux qui les auront appris, sçachent convaincre & détruire les erreurs, qui sont dans le monde, par lesquelles tant d'hommes sont precipitez ignoramment dans les flammes d'Enfer; car leurs supplices doivent toucher la conscience, & attrister le cœur de ceux qui marchent dans la voye de la verité, à cause qu'ils ne se mettent point en peine de les illuminer de la méme lumiere dont ils sont éclairez eux mémes, ny de les r'amener dans la voye de salut: puis qu'ils sont hommes comme nous, qu'ils ont la méme nature que nous; & que cependant (ce qui est déplorable) Dieu n'est point connû ny aimé d'eux, comme il le pourroit estre, s'ils estoient instruits par les Chrestiens.

Ce seroit une chose ennuyeuse de décrire les avantages & les fruits que cette science peut apporter, selon les diverses manieres dont on peut s'en servir, & qui paroissent dans sa disposition, ou qui y sõt signifiées, entr'autres *l'Art & la Methode de disputer* qui y est montrée selon les dix questions generales & leurs especes: par laquelle nous pouvons convaincre & confondre ceux qui n'en ont pas la connoissance: pourveu que nous appliquions ces questions & leurs especes au propos par ce qui convient & qui ne convient pas, par la con-

corde & la contrarieté par la possibilité & l'impossibilité.

Enfin Raymond Lulle témoigne son obeïssance envers l'Eglise, & fait un acte de soûmission en cette sorte.

Nous soûmettons cette science ou lecture à la " correction de la tres-sainte mere Eglise Romaine, " si par avanture, comme nous sommes hommes, " nous avions erré en quelque lieu; nous dévoyant " du chemin de la verité. Et nous croyons ou con- " fessons que s'il y a quelque chose qui merite d'e- " stre censurée, nous ne l'y avons pas mise à escient, " ny volontairement. "

Il manque environ 90. petites questions à la fin du traitté des mille questions : Ce qui provient de la longueur du temps, dont l'injure les a fait perdre : mais ceux qui sont bien versez en cette science, les y peuvent remettre en quelque façon, suppleant à ce défaut.

Vous verrez parmy les Pieces justificatives, Piece 18. un insigne Témoignage de Proaza, touchant l'excellence & les qualitez de l'Art expositif, & des autres œuvres de Lulle.

CHAPITRE XIII

De l'Arbre des sciences.

RAymond Lulle voyant que son Art n'estoit pas assez clairement expliqué dans ses premiers ouvrages, pour produire le fruit qu'il en esperoit, il crût, qu'en le donnant d'une autre maniere, il le pourroit rendre & plus intelligible & plus utile; il s'imagina donques que tous les sujets du monde & toutes les sciences pouvoient estre representées par les sept parties d'un Arbre, y appliquant, & faisant toûjours rouler les principes & les regles generales de son Art.

Ainsi l'an mil deux cens quatre vingt-quinze, depuis l'Incarnation de nostre Seigneur; il inventa dans la Ville de Rome, *l'Arbre des sciences*, auquel il travailla depuis la S. Michel jusqu'au soir des Calendes d'Auril. Livre remply de doctrine & de curiosité; qu'il divise en seize Arbres particuliers; dans lequel il donne connoissance de toutes choses. Chaque Arbre est sous-divisé en sept parties; qui sont les Racines, le tronc, les branches, les rameaux, les feüilles, les fleurs, & le fruit. Dans cette division il comprend tout ce qui se peut dire en general de chaque chose; sçavoir, sa nature ou son essence, sa substance, ses princi-

pes, ſes cauſes, ſes parties, ſes proprietez, ſes operations, ſes vertus, ſes accidens & ſes effets.

Tellement que par ce ſeul ouvrage on peut arriver bien-tôt & facilement à la connoiſſance de toutes les choſes du monde. Car tout ſujet eſt comme un Arbre compoſé de ſes parties.

Les Racines, ſont les principes de l'Art general ou demonſtratif.

Le Tronc, eſt la ſubſtance compoſée de ces racines; de l'union deſquelles elle reſulte. Les branches ſont les principales parties, ou eſpeces qui conſtituent le ſujet. Les rameaux, ſont ſes diverſes puiſſances & facultez. Les feüilles, ſont les accidents; ſçavoir, la quantité, la qualité & les autres. Les fleurs ſont les operations naturelles des racines, du tronc & des autres parties. Le fruit, eſt ce qui reſulte de l'operation. *Par exemple.*

Le feu a pour racines, la bonté, la grandeur & les autres principes de l'Art, qui s'entrecommuniquent leurs ſemblances, & la donnent auſſi par impreſſion à toutes les autres parties du feu, en tat qu'elles ſont bonnes, grandes, durables, &c. Le Tronc du feu, eſt ſa ſubſtance méme compoſée de ſes racines. Ses branches ſont la matiere & la forme. Les rameaux, ſont ſes trois termes correlatifs, c'eſt à dire le principe actif, le principe paſſif, & le conjonctif; ce que Lulle ſignifie plus propre

ment par ces termes inusitez dans les langues, mais usitez dans son Art.

L'Ignificatif, l'ignifiable, & l'ignifier, soubs lesquels sont compris les correlatifs de chaque racine; sçavoir, le bonificatif, le bonifiable, le bonifier, &c. Les feüilles du feu sont ses accidents, comme la quantité, la chaleur, la sechoresse, la splendeur, la legereté, la clarté, &c. Ses fleurs sont les operations naturelles, qu'il fait, comme, le chauffer, le brûler, le dessecher, l'éclairer, le bonifier, le magnifier, le durer, &c. Tous ces actes estant compris soubs l'Ignifier, qui est l'acte commun substantiel du feu. Le fruit est ce qui resulte des operations du feu, sçavoir, le chauffé, le bonifié, le magnifié, l'éclairé, &c. Qui sont compris soubs le fruit commun, qui est l'ignifié, ou la substance ignifiée.

Donc par les sept considerations de l'Arbre, on peut prendre connoissance de la nature & des proprietez de chaque chose, joint que l'on peut faire une infinité de questions sur tous les sujets, & donner en méme temps plusieurs réponses, par l'usage & l'application des dix questions generales de l'Art.

Cét œuvre fut achevé par son Auteur avec l'aide & la grace de Dieu; qu'il loüa & benit, à cause qu'il l'avoit assisté de la méme grace au commencement, au milieu & à la fin de son travail; à cause qu'il l'avoit delivré d'une grande peine. Il luy demanda

manda pardon & misericorde, s'il avoit esté negligent en quelque chose dans les traitez de cet Arbre; & si par hazard il avoit erré en quelque façon, il protesta de ne l'avoir pas fait expressément ny volontairement, mais par ignorance, suppliant le S. Pere & les Cardinaux, de vouloir approuver & agréer cet ouvrage, le corriger, s'il contenoit quelque erreur & l'augmenter s'ils le jugeoient à propos; dautant qu'il pourroit apporter un grand bien; comme l'on peut voir par la procedure, & la methode qui y est observée, aussi-bien que par la doctrine & les matieres qu'il contient.

Raymond Lulle mit son livre sur l'Autel du Bienheureux S. Pierre; & le recommanda devotement à notre Seigneur Iesus-Christ, à notre Dame sa Mere, aux Anges & aux Saints, dont les corps reposent dans Rome; Finissant de la sorte. *Et gloire soit renduë à Dieu. Ainsi soit-il.*

Ce livre fut imprimé à Lyon l'an 1515. le 4. devant les Nones de May. Qui desirera d'en avoir une plus grande connoissance, pour juger de la pieté de notre Docteur & de l'excellence de son genie, il pourra lire le méme livre que nous avons traduit, corrigé [& disposé] d'une maniere plus commode.

CHAPITRE XIV.

Du Livre des Articles de la Foy.

1296. CE grand Philosophe & Docteur a fait plusieurs livres & traittez particuliers touchant les articles de notre Foy ; entr'autres un qui commence ainsi.

Seigneur Dieu, nous confiant en votre vertu & en votre grace, nous avons intention de prouver les articles de la Foy par des raisons necessaires.

La cause finale de ce Traitté, est l'augmentation de la Foy, & de la devotion dans le cœur des fidelles, l'Extirpation des heresies, &c. Car l'Auteur finit ainsi son ouvrage.

„ Nous avons composé ce Traitté des articles de
„ la Foy, afin que les fidelles & devots Chrestiens
„ sçachent & entendent qu'il ne se peut prouver par
„ de bonnes raisons, qu'aucune religion ny secte
„ hormis la Chrestienne soit vraye, que nulle autre
„ aussi peut estre defenduë par ceux qui en font pro-
„ fession, & qu'enfin pas une ne peut contredire à
„ la Foy Chrestienne, ny la rejetter ou impugner
„ raisonnablement : par ce qu'elles sont toutes ap-
„ puyées sur un fondement faux & ridicule : Mais
„ la religion Chrestienne peut estre non seulement
„ defenduë contre tous ceux qui la nient, mais en-

core prouvée par des demonstrations ou raisons, "
necessaires, ioint que toutes les autres sectes & "
faulses religions peuvent estre refutées & impu- "
gnées par des raisons evidentes, comme il paroit "
dans ce volume. C'est pourquoy les amateurs de "
la Foy Chrestienne, & tous ceux qui en font pro- "
fession doivent considerer diligemment, & penser "
plus ardemment pour le salut de leur ame & pour "
le zele de la Religion, que comme il n'y a rien qui "
puisse resister à la verité, qui est la plus forte de "
toutes les choses, lors qu'elle est demontrée par "
la voye de la raison; aussi peuvent-ils avec l'assi- "
stance divine & le concours de sa vertu r'amener "
les infidelles dans la voye de la verité, par les ar- "
guments contenus dans ce livre; d'où s'ensuivroit "
sans doute que le nom de nostre Seigneur Iesus- "
Christ, tres-digne de toute loüange, mais incon- "
nu, méprisé & ignoré dans diverses regions du "
monde, pourroit estre connu, honoré & san- "
ctifié. "

Or cette maniere de convaincre les erreurs des hômes par raison est la plus facile & la plus conve- nable de toutes, pour la conversion des infidelles: d'autât que c'est une chose qui semble rude & fa- cheuse aux ennemis de la Foy de quitter leur pro- pre creance pour celle d'autruy: mais de rejetter ce qui est demonstré évidemment estre faux & im- possible, pour ce que la raison convainc estre vray & necessaire, il n'y a personne quelque obstiné

qu'il soit, qui refuse de le faire.

On dira peut-estre contre cecy, que c'est faire tort à la Foy, de l'appuyer des raisons humaines. Mais je réponds à cela que les fidelles qui ne recherchent pas l'intelligence des mysteres pour croire, mais qui croyent plûtôt pour entendre, se persuadant que s'ils ne croyent, ils n'entendront point, ceux-là embrassant simplement & fermement la Foy, ils peuvent estre élevez à une si grande & si haute intelligence par la vertu de la méme Foy; que cette Foy qui avoit esté auparavant l'aliment spirituel de leur volonté, imprimera & manifestera à leur entendement les fondemens sur lesquels elle s'appuye, qui sont les raisons necessaires: ainsi elle sera la nourriture de cette faculté. Car la Foy tend toûjours en haut, & s'élevant comme l'huile qui surnage, & prend le dessus des autres liqueurs, elle monte à un degré plus haut par dessus l'intelligence, en méme temps que l'entendement s'éleve par la connoissance en multipliant les raisons necessaires: Parceque la Foy est le fondement de l'intelligence, comme dit Isaye. *Dabit Dominus credentibus intelligentiam*.

Pour cela, celuy qui croit les articles de la Foy, reçoit de grands avantages: car la Foy l'accompagne toûjours, le defend & aide son entendement dans ses recherches & speculations; & lors qu'il est arrivé à l'intelligence des mysteres, la Foy s'éleve par dessus l'entendement, & s'augmente par

certains degrez, surpassant toûjours les forces de cette faculté, la raison est, qu'il reste toûjours plus à connoître dans Dieu que l'entendement ne peut concevoir, quelque grande que soit l'intelligence qu'il a des veritez divines ; & ainsi il trouve une nouvelle matiere de Foy : Saint Leon Pape *serm. 2. de Nativ. Domini.* parle de la sorte. *Nemo ad cognitionem veritatis magis propinquat, quàm qui intelligit in rebus divinis, etiamsi multum proficiat, semper sibi superesse quod quærat.* Deplus la connoissance de ces veritez augmente la Foy & ne luy est pas contraire, comme nous prouverons en son lieu ; Car la Foy ne se lasse jamais, mais elle s'éfforce perpetuellement de croître & de monter sur l'entendement, comme l'huile sur l'eau. De sorte qu'elle s'augmente & s'éleve avec le merite des fidelles inseparablement.

Il est à remarquer que les arguments & raisons que Raymond Lulle donne dans ce livre ont esté inventez selon les regles & la methode de la Table generale. L'intention & la fin pour laquelle il a composé ce Traitté, est de fournir aux Chrestiens des armes spirituelles pour détruire & aneantir l'infidelité ; c'est à dire de leur enseigner la maniere de convertir les infidelles à la Foy Catholique, afin que le nom de Dieu soit connu, & presché dans tous les climats de la terre.

EXHORTATION DE L'AVTEVR.

Raymond supplie humblement & avec respect «

„ tous les hommes, de vouloir se servir de cét Art,
„ comme d'un moyen le plus facile, le plus asseuré
„ & le plus doux pour convertir les infidelles ; & re-
„ couvrer la terre sainte. Car cette voye spirituelle
„ est beaucoup plus asseurée que toute voye corpo-
„ relle ; c'est à dire que la raison est un rempart &
„ une sorte d'armes spirituelles, bien plus efficace
„ sans comparaison à cette fin, que toutes les armes
„ ou puissances temporelles : par ceque celle-là
„ n'est point sujette comme celle-cy, à la rouillure,
„ aux coups, à la glace, à l'humidité, à la chaleur,
„ & elle rend ceux qui en usent, aussi forts à la
„ fin du combat, qu'au commencement & au mi-
„ lieu.

„ D'où s'ensuit que les armes Ecclesiastiques doi-
„ vent estre preferées aux puissances des Roys ; par
„ lesquelles ils taschent quelquefois, mais en vain
„ de vaincre & de dompter les infidelles, &c.

Ce Traitté fut composé dans Rome, l'an de no-
tre Seigneur mil deux cens quatre-vingt seize, &
achevé là méme, la veille de saint Iean Baptiste
Precurseur de Iesus-Christ, trompette de la verita-
ble & de l'eternelle lumiere, laquelle il montra au
doigt, ayant donné par sa naissance commence-
ment à la grace.

„ Plaise à notre Seigneur Iesus-Christ tres-benit,
„ de faire en sorte que le monde estant illuminé du
„ nouveau rayon de sa lumiere, les Payens assistez
„ de sa vertu, s'avancent & viennent avec nous à

sa rencontre : Ausquels soit honneur & gloire par "
tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il. "

CHAPITRE XV.

Du Livre des Questions Theologiques, sur le Maistre des Sentences.

L'An mil deux cents quatre-vingts dix-huit, Raymond Lulle étudiant à Paris; & considerant l'estat de ce monde, il fût touché sensiblement, de se voir frustré du succez qu'il attendoit de son pieux & loüable dessein, qui estoit d'augmenter la gloire de Iesus-Christ & de son Eglise par le moyen de *l'Art general* que Dieu luy avoit communiqué pour dissiper les tenebres des erreurs du siecle. Or ayant rencontré de bonne fortune un Hermite dans le desert qui luy montra un livre du Maistre des Sentences, sur lequel il avoit quelques doutes; il les luy expliqua & declara par les principes de son Art. 1298.

Ces doutes estoient en nombre 140. que Raymond decida par raisons necessaires pour l'honneur de Dieu, & par un acte de charité qui est necessaire à tous pour le salut. Il resout ces questions par les 18. principes generaux en les mélant ensemble, & regardant ou considerant la signification de ce mélange laquelle il applique en mé-

mé temps à la question proposée pour la resoudre, & pour sçavoir la verité par l'affirmation ou la negation. Ce livre commence de la sorte, *Dieu qui étes souverain en toute sorte de bien, à votre honneur & loüange commence la dispute de l'Hermite & de Raymond sur quelques doutes des sentences de Me. Pierre Lombard.*

Raymond protesta à l'Hermite, avant qu'il commençât de proposer ses difficultez, qu'il vouloit que tout ce qu'il avanceroit dans son livre, fût entendu soubs le respect, la reverence, & la verité de la S. Eglise Romaine, a la correction & censure de laquelle il soumettoit de bon cœur toutes ses paroles.

Il finit son livre en loüant Dieu; & conseille à tous, pour comprendre la doctrine de ses écrits, de s'habituer à l'usage de ses principes generaux, par le moyen desquels on peut facilement discerner le vray du faux. Car l'habitude de la science generale, comme celle-cy, consiste plus dans la verité que dans l'apparence; les autres sciences au contraire tiennent plus de l'apparence que de la realité. Enfin une opinion pour estre ancienne; si elle n'est vraye, elle n'est ny loüable, ny aimable, ny recevable. Ce livre fût achevé le jour de l'octave de l'Assomption de notre Dame.

CHAPITRE XVI.

De la Philosophie de l'Amour.

LA méme année 1298. que notre Docteur fit le livre precedant, des questions Theologiques, il composa encore un livre intitulé *l'Arbre de la Philosophie d'Amour*, que j'ay traduit. Le commencement de cet œuvre est tel. *Dieu, pour votre amour, commence l'Arbre de la Philosophie d'Amour.* 1298.

Le motif de Raymond Lulle dans la composition de cet œuvre, fut d'enseigner aux hommes la maniere de bien aimer Dieu. Car estant à Paris il desiroit ardément de procurer au monde un grãd bien par la voye de la science; Ce que n'ayant pû effectuer, il voulut essayer de le faire par la voye de l'Amour. Pour cela il composa cette Philosophie qu'il enseigne & deduit par les principes de son Art; se retirant dans le desert pour y vacquer avec plus de repos.

Il y fait parler la Philosophie d'Amour, laquelle se plaint de ce que sa sœur, qui est la Philosophie de la science á tant d'amateurs, & elle qui est l'aînée n'en a point. Car les hommes ne songent qu'à cultiver leur entendement par la connoissance de la verité, & travaillent long-temps pour acquerir

les ſciences qui l'enſeignent ; mais ils ne ſe mettent guere en peine d'apprendre la ſcience de l'amour & de la bonté, ny de perfectionner leur volonté par la pratique de l'un & de l'autre. Ce qui eſt injurieux à ces deux qualitez ; & qui cauſe une grande perte aux ſçavans & amateurs des ſciences ; par ce qu'ils ſe rendent coupables par le mépris qu'ils en font : joint que plus ils ſçavent, plus auſſi ont-ils de fineſſe, & de diſpoſition pour faire du mal, & pour ſe tromper ou trahir les uns & les autres, n'ayant point d'amour ny de bonté.

Or la pluſpart des hommes ne ſçavent pas bien aimer : Car s'ils le ſçavoient, & s'ils aimoient comme il faut, en ſorte qu'ils euſſent autant d'amour parfait, qu'ils ont de ſcience, tout le monde pourroit eſtre reſtably dans l'eſtat pour lequel & dans lequel il a eſté creé, par le moyen de la ſcience & de l'amour, de la verité & de la bonté : d'autant que chacun ſe porteroit à la fin pour laquelle Dieu l'a produit ; de laquelle cependant la pluſpart des hommes ſe détournent, & en demeurent privez miſerablement.

Pour ces raiſons Raymond fit pluſieurs livres de l'amour, où il enſeigne à bien aimer Dieu, ſoy méme & le prochain. L'un deſquels eſt intitulé *Ars Amativa*. qui eſt *l'Art d'aymer*, par le moyen duquel l'homme peut porter & engager ſa volonté à aymer le bien & fuïr le mal ſans violence : Car comme l'entendement ſe porte librement

à entendre la verité des choses par le moyen de la science, de méme la volonté peut se determiner librement à vouloir le bien & rejetter le mal, à embrasser la vertu & fuïr le vice, à s'addonner aux bonnes œuvres & abhorrer les mauvaises.

L'autre livre qu'il composa sur le méme sujet, mais d'une autre maniere, c'est *l'Arbre de la Philosophie d'Amour*, qui montre encore l'Art de bien aymer Dieu & le prochain. Cét ouvrage est si excellent, que s'il estoit appris des hommes, plusieurs s'addonneroient à la vertu, & feroient leur salut, qui ne le font pas, Raymond Lulle l'ayant dressé à ce dessein d'augmenter dans le monde le bon & vray amour, & de détruire en méme temps le mauvais & le faux amour.

Il divise son livre en sept parties selon les sept parties dont un Arbre est composé, sçavoir les racines de l'amour, son tronç, ses branches, &c. considerant l'amour comme un arbre, à la maniere qu'il avoit observée dans chaque Traitté de son Arbre des sciences. Par les sept considerations qui font la division de cét Arbre, on peut connoître la nature, les principes, l'essence, les proprietez, les conditions, les effets, & le fruit de l'amour: & par une telle connoissance, chacun pourra regler son amour & disposer sa volonté à aimer parfaitement, & acquerir l'habitude de la charité par la grace de Dieu, qui répend dans les cœurs cette divine flamme: Car la charité qui est la forme de

l'amour, de laquelle la volonté est informée d'en-haut, pour aimer le biẽ & éviter le mal; cette qualité, dis-je dépend de Dieu; & estant infuse dans la volonté de l'homme, elle la conduit, & l'excite à poursuivre avec plus d'ardeur & de passion les grands biens que les petits, & à hayr d'avantage les plus grands maux que les moindres.

Cette Philosophie est un abbregé de l'Art general, une figure de l'Arbre des Sciences, une explication & une pratique de l'Art Demonstratif & Inventif, &c. de sorte que qui le comprendra bien, pourra certainement entendre & pratiquer les autres Arts generaux; & mémes il n'aura pas besoin d'autre livre : Car on peut prendre connoissance de toute sorte de sujet & en discourir de la méme façon avec proportion, que l'amour est traitté dant cét Arbre.

Aprés que Raymond l'eut achevé, il le donna aux Docteurs de Paris, & le soumit à leur censure. Ce fut auprés de la ville qu'il le finit, dans le mois d'Octobre; priant son bien-aimé de le garder & proteger, afin que par l'usage qu'on en pourroit faire, & le bien qu'on en pourroit tirer, il fust aimé & honoré de plusieurs bons & vrays amateurs, qui combattroient genereusement le faux amour, contraire à l'amour divin.

Ensuite cette science de l'Amour fut presentée au Roy & à la Reine de France, en latin & en françois, pour la rendre publique dans le Royau-

me par leur approbation à l'honneur de la tres-glorieuse Vierge notre Dame, qui est la Reine & Dame souveraine de l'Amour. *Graces soient renduës à Dieu.*

Par cette Philosophie nous apprenons à aimer Dieu de tout notre cœur & de toute notre ame, autãt qu'il est possible en cette region des hommes mortels, jusqu'à la mort : car, *fortis est ut mors dilectio.*

Le fruit de cet Arbre est la beatitude eternelle, à laquelle Raymond nous invite par une subtile recherche, par les voyes de la charité, lesquelles ne sont pas de premier abord connuës de tous ; mais de ceux qui sont imbus des mysteres de cette Philosophie. Pour y profiter & prendre goust, il faut la lire 3. ou 4. fois attentivement & devotement.

CHAPITRE. XVII.

Des Meditations de l'Amy & de l'Aymé.

VN peu aprés la Philosophie d'amour. Raymond Lulle trauailla à un autre petit livre, qu'il intitula *de l'amy & de l'aimé*, où il y a 365. pensées ou meditations touchant l'amour divin, pour élever l'esprit à Dieu, & le porter à la contemplation de ses grandeurs. Ces meditations sont

comprises en peu de mots, mais elles renferment de grands mysteres, & excitent le lecteur à une grande devotion; Nous les avons exposées & traduites pour la commodité & le soulagement des ames devotes.

Raymond Lulle y est qualifié du titre d'Ermite du tiers-ordre de S. François, vivant environ l'an 1290. auquel temps il estoit desja âgé d'environ cinquante ans. Le livre commence par ces mots, *Blaquerna Anachoreta*.

CHAPITRE. XVIII.

Du Livre des 50. questions expliquées par Lulle & envoyées a un Docteur d'Arras.

1299. IL y a un Traité des 50 questions que notre Docteur expliqua l'an mil deux cens quatre-vingt dix-neuf par les principes de son Art, à la solicitation & priere d'un Docteur d'Arras, appellé Me. Thomas, qui luy en avoit écrit, le suppliant de les resoudre avec quelques autres doutes touchant les mémes principes generaux. Raymond Lulle envoya ce traitté avec une Lettre qui commence ainsi, *En notre Seigneur Dieu Iesus-Christ, & en la S. Vierge sa Mere, A mon tres cher Maitre Thomas d'Arras, Raymond Lulle son devot serviteur, salut & amour de Dieu.*

MONSIEVR,

J'ay veu votre Lettre, par laquelle vous me suppliez de decider & resoudre quelques questions de Theologie & autres. Lorsque je l'ay receuë, j'estois occupé à la composition d'un nouveau livre de Geometrie, aprés quoy j'ay travaillé à un autre œuvre sur les principes de Theologie, lequel estant achevé, j'ay commencé ce Traitté. C'est pourquoy ie vous supplie de ne prendre pas à mauvaise part, le retardement que j'ay fait à vous répondre. Vous sçaurez doncques, Monsieur, comme ie réponds dans mon Traité à quelques unes de vos questions par les principes de l'Art, d'une maniere manifeste, pour vous decouvrir davantage la pratique de l'Art general, *dont j'applique les termes aux doutes que vous aviez proposez. Peut-estre que quelques-uns qui ne sont pas instruits dans notre methode & qui en ignorent les principes, n'entendront pas ce que ie dis: mais il vous plaira de mettre ces questions en tel ordre & les disposer d'une maniere que les autres les puissent comprendre, & que comme ie ne travaille que pour le bien public, vous en fassiez de méme. Ces questions sont tres-belles & bonnes: par consequent il sera bien à propos de les expliquer.*

Ce Traitté fut composé dans Paris l'an du Seigneur 1299. au mois de Iuillet, à l'honneur de

notre Seigneur Iesus-Christ, & fut imprimé à Lyon l'an 1491. le 4. Decembre.

CHAPITRE. XIX.

De la demonstration par l'égalité.

RAymond Lulle estant à Montpellier, appellé pour lors, *Magalone*, il fit un petit livre du mystere de la Trinité, & le commença par ces paroles selon sa loüable coûtume. *Dieu, avec votre benediction, commence le livre de la Demonstration par l'égalité.*

Comme tout ce qui a esté demontré par les anciens, ça esté par la cause & l'effet; ce qu'ils appellent demonstration, de *Pourquoy*, & de *Parceque*, le sujet de ce livre estant, la verité des Divines Personnes, laquelle nous tâcherons de demontrer en trois distinctions; ce qui ne se peut faire par la cause; attendu que Dieu n'a point de cause de luy méme, comme il n'y a rien qui soit au dessus de luy; d'autre part, la demonstration n'estant point positive, mais montrant la verité par la raison & les argumens; Nous desirons prouver les veritez de ce traitté, & faire voir qu'elles sont dans Dieu, par une troisiéme sorte de demonstrations, que nous appellons, *per æquiparantiam*, *seu ab æquali*, c'est à dire, par l'égalité des actes des attributs divins.

Sur

Sur quoy il faut remarquer que la demonstration est une sorte de preuve ou d'argument, par lequel cequi est inconnu est manifesté par cequi est connu ; ou cequi est moins connu, par cequi est plus connu. Or une chose connuë peut estre considerée au regard d'une autre en trois manieres, ou comme superieure, ou comme inferieure, ou comme égale. Si elle est superieure la demonstration où elle se trouve comme fondement, s'appelle *à priori*, ou *à causa*.

Si elle est inferieure, on nomme la demonstration, *à posteriori*, *sive ab effectu*. Mais si elle est égale, comme tous les attributs divins sont égaux par ensemble, quoy qu'ils ne soient pas tous également connus, nous appellons cette sorte de demonstration. *Ab æquali sive per æquiparantiam*. Ie parleray de cecy plus amplement dans le traitté de la *probabilité de la Foy*.

Raymond acheva ce livre à l'honneur, à la loüange & connoissance de la tres-sainte Trinité, dans le mois de Mars, de l'année 1304. depuis la naissance de nôtre Seigneur Iesus-Christ, soubs la protection duquel il laissa ce petit ouvrage à la posterité. Et plaise à Dieu qu'il y soit toûjours. Ainsi soit-il. 1304.

CHAPITRE XX.

Du grand Art.

1305. CE Docteur illuminé apres avoir composé plusieurs livres sur son Art dans lesquels il montre la méme chose, mais en diverses manieres, pour en donner un plus grand éclaircissement, se resolut d'en faire un, où il cōprit en peu de paroles tout ce qu'il avoit dit dans tous les autres, y ajoûtant quelques reflexions qu'il n'avoit pas faites auparavant. Ce qu'il executa avec un heureux succez, proposant en méme temps de n'en faire plus d'autre sur le méme sujet apres celuy-là.

Il le commença à Lyon sur le Rhône au mois de Novembre, l'an mil 305. & l'acheva à Pise dans le Convent de S. Dominique à l'honneur & à la gloire de Dieu, au mois de Mars, l'an 1308. le recommendant à Iesus-Christ & à la sainte Vierge.

Le titre de ce Livre est tel, *le Grand Art general, & dernier*, qui commence ainsi.

Dieu avec vostre souveraine perfection, commence l'Art general, & dernier, ou le grand Art.

Le motif qui porta ce grand homme à composer ce livre, est, que l'entendement humain estant plus dans l'opinion que dans la science : parce que

chaque ſcience particuliere à ſes propres principes differens des principes des autres, pour ce ſujet l'entendement requiert & ſouhaitte qu'il y ait une ſcience generale,& commune à toutes les autres, & ce avec ſes principes generaux,où ſoient contenus implicitement les principes des ſciences particulieres, comme le ſpecial dans le general, & le particulier dans ſon univerſel.

Afin que par ces principes ſouverains, les principes ſubalternes, ſoient reglez & orddonnez; que l'entendement auſſi ſe repoſe dans les ſciences par un vray entendre, & qu'il ſoit éloigné des erreurs & des opinions dont elles ſont remplies.

Par cette ſcience toutes les autres ſe peuvent facilement acquerir: car les principes particuliers reluiſent dans les generaux, pourveu qu'ils y ſoient appliquez,comme la partie à ſon tout.

Les principes de cét Art ſon abſolus ou relatifs. Les principes abſolus ſon neuf, ſçavoir

1. *La Bonté.*	4. *La Puiſſance.*	7. *La Vertu.*
2. *La Grandeur.*	5. *La Cõnoiſſance, ou Sageſſe.*	8. *La Verité.*
3. *La Durée, ou l'Eternité.*	6. *L'Appetit.*	9. *La Gloire.*

Les Relatifs ſont pareillement neuf.

1. *La Difference.*	4. *Le Principe.*	7. *La Majorité.*
2. *La Concorde.*	5. *Le Milieu.*	8. *L'Egalité.*
3. *La Cõtrarieté.*	6. *La Fin.*	9. *La Minorité.*

Ils ſont tous generaux, par ceque toutes les bontez des autres ſciences ſont contenuës ſous la

bonté generale, & y peuvent estre appliquées.
Toutes les grãdeurs sont applicables, à une grandeur generale & ainsi des autres principes.

Cette science est aussi generale; par cequ'elle a des questions generales qui se peuvent appliquer à toutes les questions particulieres: car toutes sont renfermées & comprises implicitement dans celles-cy, qui sont dix.

1. *A sçavoir-commen?*	4. *Pourquoy?*	7. *Quand?*
	5. *Combien quand?*	8. *Où?*
2. *Qu'est-ce?*		9. *Comment? &*
3. *Dequoy!*	6. *Quel?*	10. *Avec quoy!*

Cet Art est encore general à raison du melange des principes & des regles: car comme la proposition en general est commune à toutes les propositions: aussi ces principes composez & meslez l'un avec l'autre, pris en general sont communs à tous les principes particuliers composez, qu'on appelle propositions. Et pour le dire en un mot, tous les autres principes sont particuliers ou subalternes, au regard de ceux-cy. Comme la grande bonté, qui est un principe composé dans cet Art, est une proposition generale, commune à la grande bonté de Pierre, de Paul, de Raymond, &c. du Cheval, du Lyon, &c.

Ces principes sont necessaires, transcendans, premiers, suprémes, évidents, & infaillibles. Voyez la Piece 19. qui est un témoignage de Theobaldus sur le grand Art.

CHAPITRE XXI.

De l'Art Bref.

L'An 1307. cét Auteur mit en lumiere un petit livre qu'il intitula, *l'Art bref*, qui est un abbregé du grand Art. Il le commence ainsi, 1307.

Dieu avec vostre grace, sagesse & amour commence l'Art bref, qui est une image du grand Art, dont le titre est. *Dieu avec vostre souveraine perfection commence le grand Art general & dernier.*

La raison pourquoy Lulle fit cét Abbregé, ce fut, afin que le grand Art se peût entendre plus facilement : car qui sçaura bien celuy-cy, pourra aisément apprendre l'autre, & méme tous les arts particuliers, &c. Et il finit cét Abbregé en cette sorte.

« A l'honneur & à la loüange de Dieu, Raymond « acheva ce livre pour l'utilité publique à Pise dans « le Convent de S. Dominique en Ianvier, l'an de « l'Incarnation de notre Seigneur Iesus-Christ 1307. « Auquel soit pareillement rendu honneur par les « siecles infinis des siecles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII.

Du Livre de la Probabilité de la Foy.

1038. L'An 1308. le méme Docteur fit un autre petit livre de certaines obſervations ſur les articles de la Foy, là où il montre premierement que la Foy ſe peut prouver par raiſon, & qu'il eſt bon d'en faire voir la verité aux impies & aux infideles par des arguments neceſſaires. Secondement il preuve de la ſorte quelques articles de notre Foy. En troiziéme lieu il rapporte quelques exemples ſur le mépris que les Sarrazins font de la Religion Chreſtienne, à cauſe que les Chreſtiens ne daignēt pas de les convaincre par raiſons dans leur erreur, ny de leur donner des preuves de la verité de notre Foy dans l'opinion où ils ſont que la Foy n'eſt pas probable.

Raymond acheva ce livre à l'honneur & à la loüange de notre Seigneur Ieſus-Chriſt, à Montpellier appellé pour lors *Magalone* au mois de Mars l'an 1308. le recommendant au méme Seigneur & à la tres-glorieuſe Vierge ſa mere.

Et s'il y a erré en quelque choſe contre la Foy, il confeſſe qu'il l'a fait par ignorance & non volontairement : c'eſt pourquoy il ſe ſoûmet de bon cœur à la correction de la tres-ſainte Egliſe Romaine.

CHAPITRE XXIII.

De la Physique.

L'An 1310. Raymond Lulle fit un livre des douze principes de Philosophie, lequel est proprement une Physique abbregée, qu'il commence ainsi. 1310.

Dieu avec vostre tres-haute sagesse & vertu, commence icy le livre de la Complainte & Lamentation de la Philosophie.

Il le dedia & envoya au Roy Philippe avec cette Epistre liminaire.

Principum illustrissimo ac Francorum serenissimo Regi Domino Philippo, Iesu-Christi munere, ejúsque admirando juvamine Regalium coronâ excellentissimâ refulgenti; eiúsqae dono tàm naturæ bonis quàm animæ mirifice decorato, Philosophia illiusque principia duodecim, maximo fructuosæ salutis incremento diutissimè gratulatur.

Il fait ensuite parler la Philosophie qui se plaint des Averroïstes, & imploré l'assistance de ce grand Prince, eminent en puissance, relevé en dignité, zele & charité entre les Princes Chrestiens, l'appelant colomne de la verité, vengeur tres-juste des injures qu'elle reçoit des Averroïstes par les erreurs dont ils infectent le mõde en ce qui regar-

de la Foy, contre les articles de laquelle ils la veulent bander & rendre criminelle; soutenant que la Foy Catholique est fausse & pleine d'erreurs selon la maniere d'entendre par les principes de la Philosophie, c'est à dire selon l'intelligibilité ou l'estre intelligible qui est son propre sujet; quoy que la méme Foy soit vraye selon la maniere de croire qui est approprié à l'entendement.

Proposition grandement injurieuse envers cette Dame d'autant que l'entendement n'enferme point de contradiction dans ses raisonnemens & n'est point contraire à la verité, lors qu'il entend autant qu'il peut selon les principes de cette science naturelle. Si bien que les Averroïstes manifestent leur crime avec leurs erreurs, entant que d'un costé ils disent qu'ils croyent les articles de la Foy; & de l'autre ils publient temerairement que ces articles sont faux selon la Philosophie, & qu'ils ne peuvent entendre la verité.

Or ils s'excusent sur ce qu'ils ne peuvent concevoir qu'une Vierge ait enfanté, ny qu'il se fasse quelque chose de rien & ainsi des autres articles. Il est vray que selon les sens & l'imagination ces verités ne peuvent estre entenduës, mais on les peut entendre par les douze Imperatrices divines mentionnées au livre de *Natali pueri* qui sont les douze principes de Theologie. Car Dieu estant le sujet de la Theologie, ces douze principes peuvent agir facilement ou plûtôt Dieu par eux,

tellement qu'il peut faire qu'une Vierge conçoive, qu'elle enfante un fils & ainsi des autres articles.

Or la Philosophie est en deux façons ce qu'elle est, & l'entendement s'en sert doublement. Premierement il fait la science avec le sens & l'imagination ; en second lieu avec les Imperatrices susdites, qui sont, *La Divine bonté, Grandeur, Eternité, Puissance, Sagesse, Volonté, Vertu, Verité, Gloire, Perfection, Justice & Misericorde.*

Avec ces principes la Philosophie est superieure, & a une couronne d'or ; mais avec le sens & l'imagination, elle est inferieure & couronnée d'argent.

La vraye Philosophie n'est point contraire à la Theologie, avec ces propres principes qui sont ; *la Forme la Matiere ; la Generation, la Corruption, l'Elementation ; la Vegetation ; le Sens ; l'Imagination ; le Mouvement ; l'Entendement, la Memoire & la Volonté* ; voire elle est servante de la Theologie : parceque les Philosophes sont excitez à benir & loüer Dieu par la connoissance qu'ils prennent des creatures ; car ce qu'ils conçoivent dans l'ame, leur fait connoistre les estres réels qui subsistent hors de la pensée, & de là ils sont invitez à glorifier celuy qui en est l'Auteur. De plus par les douze imperatrices cy-dessus mentionnées, ils viennent à entendre l'estre, les attributs, les actes, & l'operation interieure de Dieu.

Mais l'entendement des hommes est presque tout perverty, en sorte que la plusspart de ses raisonnemens sont faux ; sa lumiere naturelle, qui est son guide & son appuy dans la recherche de la verité, est obscurcie & presque éteinte par les erreurs des Philosophes ; En un mot leurs fausses opinions le souffoquent en sorte qu'a peine peut-il respirer ; la raison qui luy est propre ou naturelle est tellement offusquée, & affoiblie, qu'elle ne luy sert d'ordinaire qu'à le conduire dans des precipices.

Lors que Raymond Lulle travailloit à cet œuvre, il y avoit beaucoup d'erreurs dans le monde, principalement dans Paris ; c'est pourquoy il souhaittoit grandement qu'il y eût des personnes devotes & sçavantes qui l'aidassent en son pieux dessein, sçavoir à détruire & extirper ces erreurs : Car tout chrestien qui est capable de deffendre la verité contre son ennemy qui est le mensonge & l'erreur, sur tout en ce qui regarde la Foy, s'il ne le fait pas se rend coupable par sa negligence & sa lâcheté, il doit méme répondre un jour devant Dieu de son silence.

A quoy ce grand personnage ne devoit pas estre sujet, puisqu'il exposa sa vie & employa toutes ses puissances pour honnorer la Philosophie, & soûtenir les veritez de la Theologie qu'il preferoit à toutes les sciences à cause de l'excellence de son objet. Et pour cela il travailla long-temps aban-

donnant tous ses biens afin d'y vaquer avec plus de tranquilité & moins d'empeschement ; mais s'estimant trop foible pour reussir en une affaire de cette importance, il demandoit du secours, & desiroit que les autres y contribuassent par leurs écrits & disputes ; Exhortant ceux qui entendoient son Art d'employer à cet effet ses principes generaux, dont la vraye application consiste particulierement a éviter toute contrarieté, & à suivre la pure concorde ; mariant ensemble la Philosophie avec la Theologie, en telle sorte que celle-là ne contredise point à celle-cy, non plus que la servante à sa maistresse. Car la Theologie est la fin de la Philosophie & de toutes les autres sciences ; comme Dieu qui en est l'objet, est la derniere fin de toutes choses. Ainsi ces deux sciences se doivent accorder ensemble & s'aider reciproquemẽt. C'est pourquoy les principes de l'Art general sont communs à tous les deux, & encore aux autres sciences, pour prouver & examiner indiferemment toutes leurs propositions.

Le Roy Philippes se montra grand protecteur de Lulle & de ses œuvres, l'aydant & protegeant en ses entreprises, qui tendoient toutes à la gloire de Dieu & au salut du public ; Ce livre de Philosophie qu'il dedia à ce Roy, fût achevé à la loüange de Dieu dans Paris au mois de Fevrier l'an de salut. 1310.

CHAPITRE XXIV.

De la Logique breve & nouvelle.

1310. EN la méme année 1310. de l'Incarnation de notre Seigneur au mois de Iuillet, il acheva à l'honneur de Dieu dans la méme Ville une Logique nouvelle & succincte, où il enseigne les fondemens du discours pour discerner le vray du faux, y ajoûtant à la fin un traitté de *l'Invention du moyen*, qu'ils appellent, *Medium*, qui sert à la formation des arguments. On y voit encore un traitté de la Conversion reciproque du sujet & de l'attribut des propositions par le *Medium*, Ce petit œuvre commence ainsi. *Seigneur Dieu avec votre trés-haute sagesse, charité & vertu commance icy le traitté de la Conversion du sujet & de l'attribut par le moyen.*

Il enseigne dans cet ouvrage à faire de vrayes demonstrations, & aquerir la science, extirper les erreurs, & trouver le vray medium des argumens. Et il le finit en la vertu, sagesse & puissance de Dieu.

CHAPITRE. XXV.

De la declaration de Raymond sur les articles condamnez à Paris contre les Averroïstes

CE Docteur ayant achevé les livres precedents de Physique, & de Logique, il mit la main à un autre œuvre de trés-grande doctrine, utilité & édification, en la méme année : voicy le commencement du livre. *Dieu à votre honneur commence icy la declaration de Raymond, faite touchant quelques opinions erronées & condamnées par Reverend Pere, &c. Monseigneur l'Evesque de Paris, contre certains Philosophes & leurs disciples.*

Raymond Lulle ne pouvoit souffrir les erreurs ou plûtôt les réveries des Averroïstes & des autres Philosophes qui avoient des sentimens contraires aux maximes de la Theologie qui est la Maistresse de la Philosophie, & un miroir où l'entendement humain contemple la souveraine vertu, noblesse, verité, puissance, sagesse, & les autres dignitez de la premiere cause, aussibien que l'action qu'elle produit hors de soy en son effet, c'est à dire dans le monde & en toutes ses parties. Ce Docteur admirant la bonté de Dieu, & considerant comme il peut endurer tant d'erreurs estant la sagesse méme & la verité supreme, il conceut une

grande douleur, & pensa en méme-temps au moyens d'accorder la Theologie avec la Philosophie, selon la concorde & le rapport qui se trouve necessairement entre la cause & l'effet; afin de ruïner les deux cens dix neuf articles condânez par l'Evesque de Paris, contre les Philosophes Averroistes qui les soustenoient, asseurant qu'ils estoiẽt vrays selon les principes de la Philosophie; Mais ce nouveau Philosophe qui estoit éclairé d'une lumiere plus relevée leur prouve que toutes les propositions qu'ils avancent avec trop de temerité, sont fausses, & que la verité qu'ils leur attribuent est impossible; Parceque si elles estoient vrayes, la Theologie seroit une science vaine, ridicule & toute pleine de faussetez. Car ces Articles choquent les veritez Theologiques, & regardent Dieu & ses œuvres.

A quoy répondent ces Philosophes; que la Philosophie, est aussi une vraye science qui montre la verité. Donc pour les confondre, il est necessaire, dit Lulle dans la preface de cet excellent livre, de convenir avec-eux en certains principes asseurez & infaillibles, où l'on ait recours dans la dispute: car on en tire des consequences trés-bonnes; & par leur application on découvre la verité de nos articles.

Ces principes se trouvent dans le livre des articles de la Foy, & sont quatre ou cinq, sçavoir *la Production des personnes divines, la Creation*

du monde, la Resurrection generale de tous les hommes, & la fin des generations & corruptions de toutes les choses generales & corruptibles.

On peut aussi convenir dans les principes tirez de la Table generale, qui sont communs à toutes les sciences & conclusions ; estant évidents & connus d'eux mémes sans autre exposition.

Qui voudra sçavoir plus amplement, ce qu'il faut presupposer & observer pour convaincre les Philosophes qui choquent les maximes du Christianisme ou de la Theologie, il n'a qu'à lire le Prologue de Lulle dans ce livre que nous avons traduit & corrigé le mieux qu'il nous a esté possible. Il y découvrira encore le zele & la vertu de ce saint personnage, l'ardeur & l'affection chrestienne avec laquelle il attaque les ennemis de notre Religion, & les moyens qu'il employe pour ruiner leurs erreurs. Il y verra son humilité : Car il avoüe au bout de ce livre avec une naïfveté singuliere, qu'il n'est ny Grammairien, ny Rhetoricien ; qu'il est homme de peu de merite, de valeur, & de discernement ou connoissance : mais que par la grace de Dieu il a trouvé les veritez qu'il découvre dans son ouvrage : Et comme il est possible à quelque pauvre berger ou chasseur de trouver par avanture une pierre precieuse aux champs, & la porter ensuite à un lapidaire pour la polir & l'embellir afin que sa vertu paroisse & que sa beauté éclate d'avantage ; De méme il n'est

pas impossible que Raymond ait trouvé par la grace de Dieu ce thresor des sciences & de la verité, lequel estoit auparavant caché.

Il ajoûte à cela qu'il croit que plusieurs autres Docteurs, sçavent aussi bien que luy quelques-unes des propositions qu'il declare & prouve dans son livre. C'est pourquoy il supplie les Docteurs de Paris, les Regens de l'Vniversité, & tous autres Docteurs Catholiques, de prendre la peine d'expliquer, de ranger, & polir ce petit thresor que Dieu luy a communiqué, au nom & pour l'amour de qui il leur demande cette faveur : attendu qu'il travaille pour le bien public & le salut des ames ; A quoy il s'est resolu de vaquer jusqu'à la fin de sa vie, y ayant mémes travaillé depuis long-temps.

Ce livre fut achevé la veille de l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie l'an de notre Seigneur 1310. Et Dieu soit benit eternellemẽt. Ainsi soit-il.

Raymond le presenta aussi-tôt qu'il l'eut fait à l'Evesque de Paris, au Chancelier & Recteur de l'Vniversité, & aux autres Docteur pour l'examiner, le corriger & l'approuver à l'honneur de notre Seigneur Iesus-Christ, & de notre Dame sa tres-sainte & misericordieuse mere, sous la protection desquels il le mit; le recommandant pareillement aux bien-heureux Esprits & Anges du Ciel. *Et Deus Pater, Deus filius, Deus Spiritus sanctus de hac commendatione in die judicij faciunt testimonium. Amen.*

CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Du Livre des Proverbes sur toute sorte de matieres.

PResque dans la méme année ou environ, nôtre Docteur inventa ce Traitté *des Proverbes*, qui est une methode si remplie de science, qu'il y fait voir par l'application d'iceux; que l'on peut découvrir beaucoup des veritez divines, naturelles & morales, suivant sa Doctrine qu'il a enseignée dans sa *Table generale*. Cét œuvre est tres-utile & propre pour connoître Dieu, pour l'aimer, le servir & le glorifier; il excite pareillement à l'amour reglé de soy-méme & du prochain; il montre la nature & les proprietez des substances & de leurs accidents. Il enseigne à connoître les vertus & les vices; Enfin il fournit aux Predicateurs de matiere pour prescher, & entretenir le peuple, pour prouver ses propositions; & aux Philosophes ou Theologiens pour disputer. Car il y a des Proverbes sur toute sorte de sujet.

La premiere partie (comme i'ay dit) traitte de Dieu & de ses operations; dont les propositions peuvent estre appliquées à la moralité.

La seconde traitte de la nature & des proprietés des Creatures.

La troisiéme des Arts & des Sciences, des Vices, des Vertus, des Sacremens de l'Eglise & autres choses morales ou spirituelles.

Ce livre fut accomply par Raymond dans la ville de Rome à la gloire & loüange de notre Seigneur Dieu, & à la garde duquel il le recommanda avec tous les autres qu'il avoit composez pour son amour.

CHAPITRE XXVII.

Du Livre de la montée & descente de l'Entendement.

PAr ceque plusieurs desirent d'acquerir les sciences dont ils ignorent les propres termes & principes, n'ayant pas nourry ny élevé leur entendement dans la recherche de la verité pour une telle acquisition, il leur arrive de-là que lors qu'ils veulent s'addonner à l'étude, le commencement leur en est épineux & difficile. Pour ce sujet Raymond fit ce Livre *de la montée & descente de l'Entendement*, où il observe l'ordre de *l'Arbre des sciences* quant à la division des Traittez, & y employe les principes de son *Art general*. Il considere la nature des sujets qu'il y traitte & en recherche les proprietez, par les termes propres des sciences, principalement de la

Philosophie; en un mot il y enseigne aussi clairement que subtilement & doctement la maniere dont l'Entendement peut arriver à la connoissance de toutes les choses du monde en s'élevant des inferieures aux superieures & y montant insensiblement, puis descendant des superieures aux inferieures. Montée & descente qui est le sujet de son ouvrage & qui est selon mon sens un chef-d'œuvre, & vn des plus excellens livres qu'il ait composé. Ie crois méme qu'il suffiroit à un homme pour devenir sçavant en toutes les sciences: par ce qu'il donne le moyen de trouver la verité de soy méme.

Mais d'autant qu'il y est parlé de Dieu, qui est un sujet relevé, l'Auteur proteste que s'il y a quelques erreurs contre la sainte Foy Catholique, ce n'est point à son escient qu'il les y a mises, mais par ignorance ou par mégarde. C'est pourquoy il les soûmet à la correction de la sainte Eglise Romaine.

L'usage de cette methode éclaire grandement l'entendement & luy fait voir la verité avec l'assistance divine, & l'habitude de la vertu. Car cette puissance est aveugle sans les vertus, marche perpetuellement parmy les tenebres de l'erreur, si elle n'en est revestuë : les vices qui sont des habitudes opposées privativement aux vertus, estant ennemis de la lumiere.

CHAPITRE XXVIII.

De la Cabale, de la Rhetorique, & de quelques autres Livres de Chymie.

MOn dessein n'a esté en r'apportant icy le sujet, les motifs, le titre, le commencement & la fin de ce peu d'écrits de notre Docteur, que d'en faire voir l'importance & la fidelité contre ceux qui les ont voulu imprudemment & malitieusement censurer. Ie n'ay cité qu'une partie des livres les plus communs, où cét Auteur peut avoir traitté des choses de la Foy, soit expressément, ou seulement par occasion ; ie laisse donc les autres qui sont peu connus, & ceux aussi qui ne touchent point du tout la Religion, comme sont les livres de Chymie & de Medecine, son livre de la Quint'essence, son Art operatif, son Testament, le livre des Mercures, &c. La Rhetorique que j'ay traduitte, & beaucoup augmentée; la Cabale qui est une introduction à toutes les sciences & un abregé de sa Methode generale, &c. Ie suis asseuré qu'il n'y a rien dans cette sorte d'œuvres qui regarde la Foy ; Et pour ce qui est des autres que j'ay r'apportez, ils montrent assez clairement que leur Auteur est pieux & catholique ; mais outre qu'ils servent de preuves, pour montrer sa fide-

lité, le rapport que j'en ay fait jusqu'icy servira d'Avant-propos pour entendre plus facilement le grand œuvre que j'espere de donner bien-tôt au public où je debite en notre langue & aux termes les plus propres qu'il m'a esté possible toute la doctrine contenuë dans les divers ouvrages que Lulle a composez pour l'intelligence de son *Art general.* Plaise à Dieu de me donner les temps & les forces d'accomplir mes bons souhaits pour sa gloire & pour le salut des ames. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIX.

De la Methode generale du Docteur illuminé.

LA seconde chose que j'ay à faire pour rendre cette Apologie parfaite, selon le dessein que j'en ay formé icy-devant, est de faire voir l'excellence, l'importance, l'utilité & la solidité de *l'Art general* de ce Docteur; c'est à dire de la Methode universelle qu'il a inventée mais plûtôt qui luy a esté communiquée d'en haut par le Pere des lumieres: estant nommé pour cette raison le Docteur illuminé.

Il faut donc que je donne icy les fondemens de cette Methode selon l'idée que j'en ay conceuë depuis long-temps, afin que les curieux jugent de la subtilité de son Auteur, & du profit qu'on peut

faire en la reduisant à la pratique.

La ſcience eſt une connoiſſance aſſeurée & evidente de la verité. Pour l'aquerir, il faut que l'eſprit travaille en raiſonnant, ce travail n'eſt autre choſe qu'une recherche perpetuelle de l'entendement qui deſire de trouver la verité comme ſon objet, afin de l'embraſſer, de la poſſeder & d'y trouver ſon repos.

Cela veut dire que l'acquiſition de la ſcience dépend neceſſairement de deux choſes, de la recherche & de l'invention de la verité; tellement que celuy qui ſçait bien chercher, trouve infailliblement ce qu'il cherche, & ſi c'eſt la verité qu'il rencontre, il ne peut que devenir tout ſçavant & ſage.

Or la recherche de la verité ſe fait par les queſtions & les regles. Et l'invention par les réponſes. La queſtion eſt une propoſition douteuſe qui naiſt de l'ignorance & de l'admiration de ce qu'on demande & que l'on veut ſçavoir; car quiconque fait une demande eſt dans le doute s'il ne feint pas; & qui doute eſt dans l'ignorance.

La queſtion r'enferme deux choſes, la *Propoſition*, & *l'interrogation*, qui ſe fait par divers termes, qu'ils appellent ſignes, c'eſt à dire marques, comme *à ſçavoir ſi*? *Qu'eſt-ceque*? &c. Il y en a dix dans cét Art; qui ſont generales, & ſervent à chercher la verite de toutes les choſes du monde: car toutes les demandes que l'on peut fai-

te sur un sujet, se reduisent à ces dix : tout ainsi que toutes les declinaisons sont reduites à cinq, De plus châque question a sa regle qui en est le fondement ; par exemple la premiere question a pour regle *la possibilité* ou *la supposition* ; car quand on demande, si une chose est, ou non ? On suppose qu'elle peut estre ; si bien que la possibilité est le fondement de cette question, & ainsi des autres. Mais l'Art enseigne à donner diverses réponses sur châque interrogation par l'application des principes. En quoy consiste l'invention de la verité.

D'autre part la question ou proposition douteuse ne se peut faire de rien ; par ceque *De nihilo nulla quæstiõ*, on ne peut douter du neant, ny de l'estre, mais on conçoit des doutes sur les parties seulemẽt ou les proprietez de l'Estre. Personne ne doute de cequ'il sçait n'estre rien ; par ceque tout doute suppose une matiere ou un fondement qui soit réellement dans la nature ou dans l'ame par fiction. Il n'y a personne aussi qui nie l'Estre en general ou qui en doute : car *qui negat esse, negat seipsum, & qui de illo dubitat, de seipso dubitat an sit*, ce qui est ridicule. Donques la matiere des questions se tire de divers genres de l'Estre, c'est à dire des Estres speciaux, de leurs proprietez & de leurs individus.

Et pour cela il y a neuf sujets dans cette Methode sous lesquels toutes les choses de l'univers sont

comprises, & dont nous pouvons discourir, cherchant les proprietez & leur nature, & faisant sur chacun d'eux une infinité de questions, & de propositions, par l'application des dix questions generales.

Enfin toute question se doit faire de quelque chose sur un sujet : cela veut dire qu'on demande toûjours une chose de l'autre dans toute interrogation, *par Ex.* lors qu'on demande si le Ciel est eternel ? on veut sçavoir si l'Eternité convient au Ciel ? &c. *Qu'est-ceque le Ciel ?* c'est à dire qu'elle est sa nature ou son essence ? en quoy consiste-t-elle ? &c. Ainsi vous avez dans cette Cabale divine dix huit principes transcendans qui conviennent à toute sorte de sujet essentiellement & accidentellement ; naturellement ou moralement, neuf desquels sont absolus & neuf relatifs ; les absolus sont ceux qui conviennent absolument & sans rapport, comme *la bonté*, *la grandeur*, &c. Les relatifs au contraire montrent le rapport d'une chose à l'autre; comme *la difference*, &c.

L'Application que nous faisons de ces principes à chaque sujet, nous en decouvre les proprietez. Ils se nomment principes, parce qu'ils constituent l'estre de toutes choses, & qu'il n'y a rien dans le monde qui n'en soit remply. Nous les nommons aussi Attributs ; à cause de l'attribution que nous en faisons dans les propositions, où nous les attribuons au sujet ; *Par exemple*, quand nous di-

ſons ; *le Ciel eſt bon , grand , &c.*

Ces principes eſtant unis enſemble inſeparablement, pour conſtituer l'eſſence, & la ſubſtance de châque choſe, dont ils penetrent le fond, & eſtant répandus par toutes ſes parties, proprietez & accidens, au dedans & au dehors ; cela fait qu'ils s'entre-communiquent leurs natures par des ſemblances : comme dans la ſubſtance de l'homme, où *la bonté*, *la grandeur*, *la durée*, &c. eſtant conjointes, châcune de ces perfections donne à l'autre ſa ſemblance ; ainſi *la bonté* eſt grande neceſſairement par *la grandeur*, eſt durable par *la durée* ; la grandeur au contraire eſt bonne par la bonté, & durable par la durée ; la durée auſſi eſt bonne par la bonté & grande par la grandeur, &c. Ce mélange ou cette communication reciproque eſt la ſource de quantité de propoſitions vrayes, aſſeurées & évidentes, qui eſtant priſes en general, ſont communes à tout ſujet, & ſervent de maximes ou de fondemens pour le diſcours ; & de regles infaillibles pour conclurre affirmativement ou negativement, ſelon qu'elles s'accordent avec l'affirmation ou avec la negation de la queſtion propoſée : car ſi en affirmant une choſe, quelqu'une de ces maximes ſe trouve choquée, pour lors l'affirmation eſt fauſſe, d'autant que ces principes ſont infaillibles, & ainſi il faut de neceſſité tenir la negative ; le méme ſe doit entendre de la negation, ſi elle repugne en quelque façon à ces maximes generales.

Si bien que nous considerons ces principes selon leur simplicité & comme generalissimes, ou selon leur mélange & avec quelque restriction. En second lieu ils peuvent estre considerez dans leur assemblage, entant que generaux, ou entant que speciaux & particuliers.

Estant donc pris comme principes generaux soit simples ou composez, ils servent à l'entendement de guide, de regle & de flambeau pour se conduire dans la recherche de la verité, en trois manieres.

Premierement on les peut appliquer par attribution à toutes choses, soit separément l'vn de l'autre, soit deux ou plusieurs conjoints ensemble : Par cequ'ils se trouvent dans tout cequi a l'Estre, & luy conviennent directement ou indirectement, substantivement ou adjectivement *in abstracto vel in concreto*, &c. Et par cette application nous faisons plusieurs propositions qui nous donnent connoissance de la nature & des proprietez du sujet, *par Ex.* Si nous desirons sçavoir l'essence & les proprietez de la flame, ils nous y faut appliquer les principes absolus & relatifs en cette sorte.

La bôté. 1. *La Flamme est bonne en toutes ses parties, en son essence, en sa substance & en ses accidents: car sa clarté est bonne, sa chaleur aussi, & la privation en seroit mauvaise, &c. Estant donques bonne, elle fait du bien par sa bonte, entant*

qu'elle se multiplie par la production de son semblable, & par la communication de sa semblance, lors qu'elle est approchée d'une chose qui est susceptible de ses qualitez, &c.

2. *La Flamme est grande d'une grandeur naturelle, & corporelle, qui fait sa perfection & sa plenitude, c'est à dire que par la grandeur elle est remplie de cequi est necessaire & suffisant pour la perfection de son estre, &c.* La grandeur.

3. *La Flamme est durable en son estre, en son action & en ses qualitez : car si elle ne duroit pas elle ne seroit pas, &c.* La durée

4. *La Flamme a une puissance par laquelle elle peut estre cequ'elle est, & faire cequ'elle fait, en sorte qu'elle ne seroit & n'agiroit point si elle n'avoit point la puissance d'estre & d'agir, &c.* La puissance

On peut poursuivre ce discours par tous les autres principes d'une maniere semblable pour découvrir les qualitez de la flamme.

Nous pouvons en suite luy appliquer les principes meslez ensemble pour faire de nouvelles propositions; *disant par exemple*, que la bonté de la Flamme est grande & durable, &c. ou que la Flamme est grandement bonne, d'une bonté qui dure autant que sa substance; qu'elle opere dans le monde un grand bien, par sa clarté & par sa chaleur, &c. que sa durée est puissante, vertueuse, vraye, &c.

Secondement, l'usage de ces principes pour

connoître la verité en formant diverses propositions particulieres sur toute sorte de sujet, consiste dans leur application aux questions pour donner diverses réponses. *Par exemple*, si l'on demande, *Qu'est-ceque la Flamme* ? Je puis répondre que c'est un feu clair, luisant & leger dont l'usage est grandement bon, utile & necessaire ; qui par ses bonnes qualitez réjoüit, conserve, entretient les animaux ; c'est une substance elementaire dont l'estre est remply d'une bonté éclatante, d'une chaleur parfaite, d'une splendeur qui ne l'abandonne jamais, &c.

Qu'est-ceque Dieu ? C'est la souveraine bonté ; la grandeur infinie, l'estre qui dure de toute eternité, &c.

Dequoy est la flamme ? Je répons par mes principes, qu'elle est de la bonté, grandeur, durée, &c. actives & passives; c'est à dire de la matiere & de la forme de tous les principes, &c.

Pourquoy est le feu ? ℞. Il est pour faire du bien à l'homme, pour le faire subsister, pour l'échaufer, l'éclairer, &c. On peut garder une semblable procedure, en appliquant au sujet les autres questions.

3. Le principal usage de ces Termes generaux consiste dans le raisonnement ; lorsque nous cherchons la verité de quelque proposition, & que nous desirons de la prouver par raison : Surquoy il faut remarquer. Premierement que cette appli-

cation regarde seulement la premiere question qui est fondée sur la possibilité de la chose : car toute proposition s'y peut reduire ; & si par exemple, nous avons trouvé quelque verité par la réponse que nous avons faite aux autres questions de l'Art, nous pouvons en méme-temps demander si cela est ou non ? Cequi nous donne lieu d'élever notre esprit aux principes, & de voir s'ils s'accordent avec la proposition recüeillie. Secondément ayant reconnu cet accord par les inconvenients qui s'ensuivroient de la proposition du contraire, nous formons plusieurs arguments qui prouvent la verité dont-il s'agit, en cette maniere.

Supposé que nous ayons pour sujet du discours la lumiere ; Nous luy appliquons. Premierement tous les principes simples & meslez pour en découvrir les proprietez.

2. Nous allons aux questions que nous appliquons simplement au sujet, en demandant *s'il est au monde ? Qu'est-ce qu'il est ? Dequoy est-il*, &c. ou nous en faisons l'application aux propositions qui ont esté déja faites.

3. Nous examinons chaque proposition & réponse par la premiere regle & question, &c. *Par exemple*, ie trouve par mon examen & ma deduction, que la lumiere est une qualité, grandement bonne, agreable, belle, puissante, &c. En suitte je demande en moy-méme, *si la lumiere est bonne*, &c. *qu'est-ceque cette bonté*, &c. à quoy ie ré-

ponds ſelon l'Art. Ie puis auſſi parcourir les queſtions & en appliquer la premiere à toutes les réponſes.

Qu'eſt-ce que l'Ange? c'eſt un eſprit ſeparé de toute matiere corporelle; ou un eſprit, non conjoint; une ſubſtance ſpirituelle, creée ſans corps.

I'examine en ſuitte cette réponſe par les principes, pour ſçavoir; ſi elle eſt conforme à la raiſon. Et ie trouve que l'Ange eſt neceſſairement ſeparé du corps: Parceque Dieu eſtant bon d'une trés-grande bonté, il devoit produire un grand bien hors de ſoy, ſelon que ſa bonté requiert; ainſi il eſtoit convenable qu'il creât une ſubſtance grandement bonne; d'une bonté ſemblable à la ſienne: car s'il ne l'eût pas produite, ſon grand ouvrage qui eſt le monde auroit eſté imparfait par le defaut d'une partie la plus excellente & d'une production conforme a la grandeur de ſa bonté.

Or une telle creature ne pouvoit luy reſſembler parfaitement avec le corps. Il falloit donc qu'elle fût toute ſpirituelle, ſans dépendre de la matiere corporelle. Cet ouvrage n'eſt autre que l'Ange: car toutes les autres creatures ſont ou purement corporelles, comme les pierres, les plantes, les animaux; ou compoſées d'nn eſprit & d'un corps comme l'homme. Donques l'Ange eſt un eſprit ſans corps.

Ie ne m'étendray pas davantage pour montrer l'uſage de nos principes: parceque ie le montre

assez clairement & amplement dans mes autres œuvres, particulierement dans l'explication du grand & du petit Art. Il suffit de remarquer que ces principes doivent estre considerez avec leur essence, leurs proprietez relatives, leurs actes propres & leur sujet, que l'Ecole appelle, *Concrets*, surquoy il faut sçavoir que ces principes ne sont jamais oisifs. Cequi se prouve par leur communication, & information mutuelle, par leur vertu, par leur fin, nature & perfection : or ces conditions ne se trouvent point sans action. Si donc ils agissent, il s'ensuit, que chacun d'eux a une puissance active & un objet propre qui sont unis ensemble par l'acte interieur.

Ainsi toute action demande necessairement trois termes correlatifs, c'est à dire, qui se rapportent l'un à l'autre, & qui constituent l'essence du sujet. Donques la bonté estant un principe par lequel le bien produit son semblable, elle doit avoir en soy ces trois termes propres & naturels, sans quoy le sujet ne pourroit faire le bien. Nous les nommons proprement avec l'Auteur, *le Bonifiant, le bonifiable, & le bonifier*; Il en est de même des autres principes; comme la grandeur dont l'essence consiste dans l'union de ces trois termes, *le magnifiant le magnifiable & le magnifier, &c.*

On voit encore dans cette methode le Traitté des Formes, qui sont certains termes abstraits,

dont les uns sont trés generaux, & les autres subalternes. Ils sont considerez en 2. façons, ou comme sujets principaux du discours; & ainsi nous leur appliquons les principes, les questions & les regles, pour en prendre connoissance; ou ils servent eux-mémes de principe & de matiere, parce qu'ils se trouvent la plusspart dans la constitution des choses, du moins les plus communs.

Et pour les autres, ils conviennent à toutes choses en quelque façon; Nous pouvons donc les appliquer à notre propos, pour trouver les proprietez du sujet, & pour multiplier nos raisons.

Les formes sont, *l'essence*, *l'existence*, *la nature*, *l'abstrait*, *le concret*, *l'unité*, *la pluralité*, *le genre*; *l'espece*, &c. Chacun de ces termes peut estre deduit & examiné par les principes & les regles, comme un sujet particulier: Car par exemple, *l'essence est bonne, grande, durable, &c.* ou *la bonté est une essence; la grandeur aussi, &c.*

En second lieu ils sont applicables à toute sorte de sujet, pour en connoître la nature & les qualitez, faisant plusieurs propositions, & argumens par une telle application, d'une maniere semblable à celle dont les principes generaux sont employez. Par exemple.

L'essence. *La flamme a son essence propre, par laquelle elle est differente de toute autre chose, & est constituée dans son espece, &c. Elle est aussi un element*

uent dont l'unité fait son estre indivisible en soy, & le divise de tout autre estre; mais quoyque la flamme soit un corps à part & non plusieurs, & un estre qui subsiste de soy-méme dans son unité specifique & individuelle; neanmoins c'est une substance composée de plusieurs choses sçavoir *de la matiere, & de la forme; de l'essence & du sujet de la nature & de l'operation, de la puissance de l'objet & de l'acte; bref de la bonté, de la grandeur, &c. de la difference, concorde, &c.* L'unité. La pluralité.

On peut poursuivre cét examen par les autres formes generales & speciales, de la méme façon que l'Auteur fait dans son Arbre des sciences; discourant en Philosophe & en Orateur sur le champ méme; avec affluence de paroles, de propositions & de raisons que l'on invente facilement par une telle deduction. Ce qui fait venir à la connoissance de plusieurs choses occultes.

L'Auteur ne met dans son Art que 100. formes: mais il y en a tout autant qu'on peut former de termes Abstraits, de ceux qui marquent le sujet de la nature ou de la qualité, ou autant mémes qu'il y a de noms substantifs, excepté ceux qui signifient les neuf sujets de l'Art. La raison de cecy est, qu'il n'y a rien dans le monde qui ne puisse estre attribué à tout le reste en certaine façon, ou absolument ou sous quelque regard directement ou indirectement, affirmativement ou negativement, positivement ou privativement,

physiquement ou moralement ; proprement ou metaphoriquement ; substantivement ou adjectivement ; activement ou passivement , *in abstracto , aut in concreto ; in recto , vel in obliquo ; nominaliter , verbaliter , vel adverbialiter , &c.*

En un mot : *Vnum de omnibus , & omnia de uno , dicuntur.*

C'est assez donc de comprendre les 18. principes de l'Art : les 10. questions ou regles generales : les neufs sujets principaux , & les 100. formes pour entendre cette Methode. C'est à dire qu'il faut penetrer la nature & les proprietez des principes, selon la definition & l'explication qui en est donnée dans l'Art; comprendre aussi l'usage des questions, & la maniere d'y répondre , sçavoir enfin appliquer à toute sorte de sujet les Principes , les Regles & les 100. Formes.

Les Principes. { *Absolus.* / *Relatifs.* } sont neuf. { *La bonté , La grãdeur, &c. La durée, &c.* } { *La differance. la concorde , &c.* }

Les Questions sont dix. { *A sçavoir-si ? Qu'est-ce ? Dequoy est-ce ? &c.* }

Les Sujets 9. { *Dieu, l'Ange, le Ciel, l'Homme, l'Imaginatif , &c.* }

Les 100. Formes. { *L'Essence , l'Existence , la Nature , l'Vnité , &c.* }

§ I.

Autre Tableau de l'Art general.

CEluy-là se peut dire tout sçavant qui a la science de l'estre, c'est à dire une parfaite connoissance de sa nature, de ses proprietez, de ses parties, & especes : d'autant que toutes les sciences traittent de l'estre ou de ses differences, & tout cequi a l'estre est un objet de quelque science sous certaine consideration.

Or l'Estre en general est l'objet de cette Methode ; c'est à dire qu'elle en montre les principes, les parties, les proprietez & les differences.

Les Principes sont, la Bonté, la Grandeur, la Durée, &c. La Difference, l'Accord, &c. Les Parties sont, le Bon, le Grand, &c. Le Different, l'Accordant, &c. Les Differences sont les neuf sujets, Dieu, l'Ange, le Ciel, &c.

Tous les Principes sont conjoints inseparablement dans l'estre, comme plusieurs parties dans leur sujet total. C'est pourquoy l'on peut former par leur divers meslange un grand nombre de maximes & propositions souveraines qui servent de regle & de fondement pour examiner, prouver & demontrer tout ce qu'on sçauroit proposer.

Car l'Estre est le fondement de tout ce qui se

rencontre en chaque chose. C'est pourquoy ce qui convient à l'estre en general, doit convenir à tout estre particulier Or l'estre est bon, grand, durable, puissant, different, &c. Il a une vertu, un instinct, une fin, &c. Donc tout cequi a l'estre est participant de tous ses attributs. Dieu est un estre, & l'estre méme souverain : donc il est souverainement bon, grand, &c. L'Ange est un estre creé, spirituel : donc il a une bonté, grandeur & durée propre, spirituelle, creée, &c.

§ II.

Troisiéme Miroir où cette methode est representée pour le discours.

IL y a une grande liaison entre toutes les choses du monde, que quiconque en connoitra parfaitement une, il comprendra en méme temps toutes les autres, méme les plus relevées : parcequ'on ne peut former une parfaite idée d'vne chose sans concevoir ce à quoy elle se rapporte ou ce qui luy est opposé ; comme l'on ne peut bien connoistre le pere sans le fils, ny le jour sans la nuit. Or il est asseuré qu'il y a du rapport ou de l'opposition entre tous les estres connoissables. D'où s'ensuit, qu'en traittant d'une chose il faut faire reflexion sur toutes les autres qu'elle regarde, ou qu'elle combat. De sorte que toutes se peuvent

dire d'une, & une de toutes. Cela veut dire, que nous pouvons attribuër par quelque sorte d'attribution à notre sujet tout cequi est au monde, soit par affirmation ou par negation, &c. Par cequo toutes choses se regardent.

Ou comme.		Et au contraire,
Le Principe.	Regarde.	*La Fin.*
La Cause.		*Son Effet.*
La Cause principale.		*L'Instrument.*
La Matiére.		*La Forme.*
Le Tout.		*La Partie.*
Le Genre.		*L'Espece.*
L'Espece.		*L'Individu.*
Le Sujet.		*L'Essence.*
La Puissance.		*L'Objet, & l'Acte.*
La Substance.		*L'Accident.*
Le Signe.		*La chose signifiée.*
Un Semblable.		*L'Autre.*
Un Contraire.		*L'Autre, &c.*

Cette reflexion qui sert de regle generale pour acquerir facilement & bien tôt la connoissance des choses, fournit le moyen à l'homme de faire des discours infinis sur le moindre sujet en y appliquant tous les termes qu'il voudra, selon qu'ils

y conviendront mieux. Tous les noms & les verbes d'un Dictionnaire servent à cette invention: mais il vaut mieux, ce me semble, avoir, pour cela un nombre determiné de termes les plus generaux, comme ceux que notre Docteur prescrit, qu'il a empruntez des sciences particulieres: car estant les plus communs ils se peuvent appliquer à toute sorte de sujet, plus proprement & plus commodement.

§ III.

Quatriéme Idée de la Methode generale.

CEtte Idée consiste à se representer tout sujet, comme un Arbre composé de sept parties.

Les Racines, sont les 18. Principes de l'Art.

Le Tronc, est la substance ou l'estre qui resulte de l'union des principes.

Les Branches, sont les parties principales, ou les especes du sujet.

Les Rameaux, ses diverses puissances & facultez, ou proprietez.

Les Fueilles, sont les accidents.

Les Fleurs sont les operations naturelles des Racines, du Tronc & des autres parties.

Le Fruit, est-ce qui resulte des operations.

Pour apprendre l'usage de cette derniere Invention, il faut lire *l'Arbre des sciences & la Philosophie d'Amour.*

Ie ne m'étonne pas si la science est desirée de tous les hommes, & si la nature leur a donné une forte inclination à l'acquerir. On n'en voit pas un pourveu de jugement, qui ne témoigne de la passion pour cela, & qui n'ait le desir d'avoir la connoissance des choses du monde, comme il n'y a personne qui ne soit capable d'admiration pour cequi luy est inconnu, c'est à dire pour les effets dont il ignore la cause, ou pour les mysteres dont les principes, l'origine & les circonstances sont occultes; Cette admiration estant inseparable du desir de sçavoir, aussi-bien que de la nature humaine; car tout homme est capable d'admirer & par consequent de souhaiter la science, *Cuicunque competit admirari à tota specie, eidem etiam competit appetere scientiam. At convenit primum homini. Ergo & secundum.* C'est l'argument que fait Lulle dans son Opuscule, *de Auditu Kabbalistico.* Digression.

Ce n'est pas, dis-je merveille, de voir l'homme naturellemeut enclin à connoistre les choses: Puisqu'il ny a rien de plus aimable de plus necessaire & desirable que la science. C'est cequi perfectionne la plus noble partie de l'homme, qui éclaire son Entendement, qui luy découvre la verité; sans la science il n'y auroit rien de bon, ny de beau dans le monde. Toutes les creatures sont des effets de la science, *scientia Dei est causa rerum*, disent les Theologiens; parce que Dieu n'a rien fait que

par sa sagesse, qui est une connoissance eternelle & parfaite de toutes choses. Il n'a produit enfin que cequ'il a sceu & connu devoir, & pouvoir estre produit. La science est un de ses plus grands attributs, d'où vient qu'il est appellé le Seigneur & Maistre des sciences, *scientiarum Dominus*. C'est de là méme qu'il emprunte son nom· Car *Deus* (*Dieu*) vient du Grec Θεὸς, qui vient de θεωρεῖν *spectare*, *contemplari*, *inspicere*, *videre*; à cause que Dieu contemple, voit & penetre toutes choses par sa science. Le Prophete dit qu'il a fait les cieux dans son Entendement. C'est à dire qu'il les a bâtis par sa science. *Qui fecit Cælos in Intellectu*, le sage dit qu'il a creé toutes choses dans la sagesse, *Omnia in sapientia fecisti Domine*.

La science est le plus grand avantage des esprits; leur puissance, leur vertu, leur amour, leurs effets & leur gloire en dépendent. C'est enquoy ils surpassent particulierement les autres choses. Les Anges les plus relevez tirent de là le nom de leur Ordre qui est le plus haut de tous, & le premier de la superieure hierarchie : Car le mot de *Cherubin*, qui leur est attribué vient de *Kerub*, qui veut dire *scientia*, ou, *quasi*, *Magister*. La qualité de Maistre presuppose la science : dautant que pour conduire, enseigner, instruire & commander, la science & la sagesse sont particulierement requises ; tellement que les Cherubins doivent

estre remplis de ſcience, puiſqu'ils ſont Maiſtres par excellence. l'Eſprit eſt comparé iuſtement à un œil ſeparé du corps, qui voit de tous coſtez; car il n'ignore rien; la ſcience eſt comparée à la lumiere; parceque comme les yeux ne peuvent rien voir ſans cette belle qualité, auſſi l'entendement qui eſt l'œil de l'ame, eſt aveugle ſans la ſcience; & comme la lumiere eſt la plus excellente des qualitez ſenſibles, la plus belle & la premiere de toutes, ſans laquelle il n'y auroit rien de viſible; De méme ie dis, que la beauté des eſprits dépend de la ſcience qui eſt leur lumiere; d'ou vient le mot de (*Lucifer*) c'eſt à dire *porte-lumiere*, ou *porte-ſcience*; car c'eſt ainſi que l'Ecriture appelle le premier des Anges rebelles, à cauſe de ſa ſcience.

Cet avantage eſt ſi grand & ſi propre à Dieu que tous ceux qui le poſſedent, ſont appellez des Dieux avec juſte raiſon; parceque c'eſt la ſeule qualité divine qui ſemble diſtinguer Dieu des autres choſes; La bonté, la grandeur, l'immortalité, la puiſſance, l'Amour, la vertu, la gloire, l'hõneur, ſont des avantages communs à pluſieurs, mais la ſcience, eſt rare, & ne ſe trouve hors de la divinité qu'en des eſprits qui tiennent quelque choſe de divin; C'eſt la ſeule perfection, ſelon mon ſens qui porta le premier Ange criminel à la preſomption & à l'orgueil, & qui luy fit ſouhaiter de s'élever juſqu'au trône de Dieu, pour luy

estre égal en puissance comme il presumoit de l'estre en sçavoir ; Car voyant si beau & si parfait par la science, dont il estoit remply, il crût qu'estant si semblable à Dieu par ses grandes lumieres, il pouvoit justement pretendre à l'Empire souverain, pour ne reconnoistre rien de superieur à luy. S'il eût esté si sage & si sçavant que Dieu, ses pretentions eussent paru raisonnables, mais sa science estanr limitée, & dailleurs l'ayant receuë de Dieu, c'estoit un crime detestable d'aspirer à une telle égalité.

Neanmoins cela fait voir que la science est une qualité divine & souveraine, puisque l'Ange en fit le fondement de sa propre estime ; En effet pour decevoir en suitte nos premiers parents & les faire tomber dans le malheur, où il s'estoit luy-méme precipité ; il leur fit croire qu ils seroient des Dieux & sçauroient le bien & le mal, s'ils mangeoient du fruit defendu, tellement qu'il establit la divinité dans la seule science ; & les obligea de preferer cette qualité à toute autre, dans la creance qu'elle les rendoit des Dieux. Car ils ne desirerent pas ny la bonté, ny la puissance, ny la vertu, mais la science ; *Et eritis Dij scientes bonum & malum.*

C'est aussi la recompense que Dieu promet aux fidelles ; *Dabit credentibus intelligentiam*, dit le Prophete Isaye, c'est à dire *la science*. C'est ce qu'il donne encore aux ames justes dans son Re-

yaume, *Justum deduxit Dominus per vias rectas, & ostendit illi regnum Dei & dedit illi scientiam sanctorum*, la science des Saints, est la connoissance de Dieu, or qui connoist Dieu, voit toutes choses en luy & est bienheureux : car *hæc est vita æterna vt cognoscant te Deum patrem & Dominum nostrum Iesum Christum.*

La science est le premier des avantage que reçoivent ceux qui craignent Dieu. *Initium sapientiæ timor Domini*; un Docteur tourne *Initium sciendi*. La crainte de Dieu est le commencement du sçavoir.

Enfin la felicité consiste dans la science ou elle en dépend; ensorte qu'il est impossible d'estre heureux soit en ce monde ou en l'autre sans estre sçavant. Il y a eu des Philosophes qui ont establi la felicité dans la seule speculation & connoissance des choses. Les autres dans la seule vertu ou le seul Amour; d'autres l'établissent en tous les deux. Mais enquoy qu'elle consiste, il est vray de dire, que la science en est toûjours la source : parce qu'il est impossible d'estre grandement vertueux, ou d'avoir un grand amour qui est le principe de la Ioye, sans avoir une connoissance sublime. Pour joüyr, il faut aimer, & pour bien aimer il faut connoistre.

Ajoûtons à ce que nous avons dit que côme les œuvres de Dieu sont des effets de son sçavoir, aussi les ouvrages des hommes sont des effets de leur

ſcience. Tout ceque nous voyons d'admirable qui eſt ſorty de la main de l'homme, eſt une preuve évidente de ſon invention & de ſa connoiſſance.

Tellement qu'il n'y a rien de plus excellent que la ſcience ; un Roy n'a pas tant de contentement parmy ſes richeſſes & ſes grandeurs, qu'un homme ſçavant reçoit de ſatisfaction en ſoy-méme dans la ſpeculation des choſes divines, naturelles & artificielles. Les plaiſirs qui procedent de la joüiſſance des honneurs, des voluptez, & des richeſſes paſſent bien-tôt, & ſont toûjours meſlez avec quelque amertume ; le ſoin d'acquerir & de conſerver cette ſorte de biens, ou la crainte de les perdre, tourmente ſans ceſſe l'eſprit de celuy qui les poſſede, & le rend malheureux ; joint que l'on n'eſt jamais ſans traverſe, ſans douleur ou déplaiſir en cét eſtat de proſperité temporelle ; la violence ſeule des paſſions qui ſont d'ordinaire exceſſives, frequentes & dereglées parmy les grands, & les riches, c'eſt une ſource de miſeres, & d'infelicitez, laquelle trouble leur repos & leur contentement.

Mais les gens doctes font durer leur ſatisfaction autant qu'ils veulent par l'aſſiduité de leur eſtude & contemplation ; par cequ'il ne dépend que d'eux de faire des reflexions. Outre que le plaiſir qu'ils recueillent de leurs conſiderations & penſées, eſt plus pur & plus ſolide ſans comparaiſon

que celuy qui procede de la possession des choses mondaines. Vn homme qui s'addonne aux sciences fait peu de cas des honneurs & des richesses, & ainsi il est exempt de l'inquietude que les autres reçoivent de ce costé-là. D'autre part il ne se laisse pas surmonter par ses passions quoy qu'il en soit quelquefois attaqué ; par cequ'il se conduit par la raison, qu'un perpetuel usage a rendu en luy plus parfaite ; & connoissant le prix de la vertu aussi-bien que la bassesse du vice, il se porte librement & plus facilement que le commun des hommes à la pratique de la vertu & à la fuite du vice.

Dieu est infiniment heureux ; mais sa felicité consiste dans la joüissance de luy méme, laquelle dépend de sa science & de la contemplation de ses grandeurs divines & eternelles ? Car en se considerant il produit un Verbe qui est Dieu comme luy, dans lequel il voit toutes choses ; & cette veuë ou contemplation fait tous ses plaisirs, &c.

Cela estant presupposé je dis que c'est une chose aussi loüable que naturelle d'aspirer à la science universelle, puisque c'est le moyen de se rendre parfait & heureux, de connoistre & posseder le souverain bien, qui est la derniere fin de toutes choses, de fuyr le vice & d'embrasser la vertu. Ce n'est pas en vain que la nature a donné le desir à l'homme de sçavoir toutes choses ; & Dieu n'ayant pas voulu limiter cette inclination ;

c'est un signe de son approbation : aussi n'estoit-il pas iuste de la regler & donner par mesure, attendu que la verité qui est l'unique objet de l'entendement n'a point de limites.

La verité est répanduë par tout, elle comprend tout, elle illumine toutes choses en méme temps, comme le Soleil tout l'hemisphere, aussi est-elle la lumiere des estres. Or l'entendement est une faculté destinée pour la connoissance de la verité ? Il ne tend qu'à cela, il ne souhaitte que de s'y joindre par la science. Estant donc creé pour une telle fin, l'homme se rend criminel de ne s'y porter par toutes les voyes possibles afin de l'atteindre.

Mais d'autant que la verité est d'une grandeur & estenduë infinie, il est necessaire pour l'atteindre d'avoir une science sublime & tres-generale ; dont les principes soient communs à toutes choses, afin que par leur usage on puisse examiner & prouver les veritez particulieres, qui sont contenuës dans les sciences subalternes.

Nous appellons avec l'Auteur une telle science *la Cabale*, c'est à dire ; la science des sciences, la sagesse ou science souveraine, qui est une connoissance asseurée & évidente des choses tres-hautes par des principes infaillibles & souverains: Science sublime & excellente : Par ceque comme il n'y a rien de si éleué que l'Estre qui est le principe de toutes choses, aussi n'y a t'il rien de plus

haut ny de plus eminent que la ſcience de l'Eſtre.

Or eſt il que *la Cabale ou Methode univerſelle* n'a pour objet que l'Eſtre même, dont elle conſidere les principes, les proprietez, les parties, les differences & la fin.

Celuy donc qui a la connoiſſance de l'Eſtre poſſede la ſcience univerſelle : d'autant que l'Eſtre eſt un tout qui comprend autant de parties qu'il y a de choſes dans le monde, c'eſt comme le Genre ſouverain, où toutes les eſpeces & leurs individus ſont contenus : c'eſt enfin le principe de tout ce qui eſt & qui peut eſtre. Or les parties reluiſent dans leur tout, les eſpeces dans leur genre, les effets dans leur principe, bref les particuliers dans leur eſtre commun, les inferieurs dans leur ſuperieur : Donc la ſcience de l'Eſtre donne connoiſſance de tous les Eſtres, & en découvre les proprietez : Car tout ce qui convient à l'Eſtre en general, convient à tout Eſtre particulier ; ce qui eſt propre à la bonté generale, eſt propre auſſi à toute bonté. D'autre part il n'y a rien dans les eſtres particuliers qui ne ſoit compris en quelque façon dans l Eſtre commun, & par conſequent il y peut eſtre aiſément reconnu. Par ce qu'on ne peut rien imaginer de réel en un ſujet particulier, qui ne ſoit un eſtre, & ainſi il en retient les principes ; *Nihil poteſt fugere rationem entis*, c'eſt l'Eſprit univerſel qui anime toutes choſes & qui eſt répandu par tout, qui penetre *uſque ad minima*,

jusques dans les plus petites parties, & les plus cachées de chaque chose.

De sorte que par cette science generale on peut avoir la connoissance de toutes les veritez contenuës dans les sciences inferieures, les examinant par ses principes transcendans ; on peut répondre à l'instant à toute sorte de questions ; donner quantité de réponses sur chaque demande ; faire une infinité de propositions, de questions, d'interrogations, & donner autant de solutions sur tous les sujets qui se peuvent proposer ; determiner aussi les choses proposées ; opposer, resoudre, haranguer, discourir à l'infiny par des raisonnemens purement naturels ; (car cette science n'a point d'autre fondement que la raison) composer des livres avec grande facilité ; enfin on apprend dans cette Methode à chercher & trouver par une tres-belle invention.

La raison pourquoy nous pouvons faire par cét artifice de grands discours sur le moindre sujet qu'on propose, c'est que non seulement les principes & les regles de l'Art y peuvent estre appliquez, mais aussi tous les autres sujets exprimez ou sous-entendus dans cette science, avec tous les termes qui signifient quelque chose soit generaux ou speciaux : Et c'est à cause de la communication universelle & de la liaison des choses du monde ; de laquelle j'ay parlé cy-dessus. *Par exemple.*

Si je veux discourir du feu apres luy avoir appliqué

pliqué les principes & les regles, en faisant voir sa bonté, sa grandeur naturelle, sa durée, sa puissance son instinct, son appetit, sa vertu, &c. sa difference, &c. Ie puis estendre mon discours, en luy attribuant en quelque façon les autres sujets, &c.

Ie sçay que Dieu est l'Auteur du feu, & qu'il luy a donné l'estre au commencement du monde afin qu'il fut un portrait de sa puissance, de sa bonté & de son amour infiny; car il n'y a rien de plus actif, de plus utile, ny de plus communicable que cét element. *Dieu*

Ie sçay qu'il a esté creé de Dieu pour luy servir de Ministre & d'instrument dans la punition des reprouvez.

Les Anges s'en servent pour en former des corps d'une figure humaine ou d'autre, lors qu'ils veulent se rendre visibles pour parler ou faire quelque action sensible, &c. Aussi n'y a-t'il rien qui les represente mieux que le feu, sa legereté est une figure de leur agilité, sa splendeur de leur gloire; sa lumiere de leur clarté, son ardeur de leur amour, sa vertu penetrante de leur subtilité, &c. *l'Ange.*

« Vn Ange fut commandé de se tenir à la porte
« du Paradis terrestre avec un glaive flamboyant,
« pour empescher le premier homme d'y entrer. Ce
« fut un Ange qui nettoya les levres du Prophete
« Isayë avec un charbon de feu pour le rendre digne

„ d'annoncer les mysteres divins, & de publier les
„ grandeurs & les volontez de Dieu.
„ Lors que Dieu voulut donner la Loy écrite sur
„ le mont Sinay, fit paroistre un grand feu, pour té-
„ moigner la grandeur de sa puissance.
„ Vne autrefois il apparut à son serviteur Moyse
„ dans un buisson ardent, pour luy communiquer
„ ses desseins. Les trois Enfans qui furent mis dans
„ une Fournaise ardente par le commandement de
„ Nabuchodonosor, n'y furent point offensez de la vio-
„ lence du feu; par ceque Dieu leur envoya soudain
„ un Ange qui les assista parmy ces flammes, & leur
„ fit trouver du rafraichissement dans ce lieu de sup-
„ plice.

Hõme. Il n'y a personne qui ne sçache que le feu tourmente dans l'Enfer les demons & les ames damnées leur faisant ressentir veritablement, mais d'une façon admirable, la violence de ses flammes; qu'il sert méme de Purgatoire aux ames qui meurent dans la grace de Dieu, pour expiation des crimes dont elles n'ont pas souffert en ce monde la peine convenable.

Ciel. Qui doute que le Ciel entretient ou produit de temps en temps des feux & des meteores qui paroissent en l'air, comme Cometes, Lampes ardantes, éclairs, foudres, &c. *Hõme.* Que l'homme soit composé de feu, qu'il en vive, qu'il ne puisse rien faire sans cét element soit pour son entretien, soit pour ses plaisirs, c'est une verité, à laquelle on ne

sçauroit contredire, &c.

Nous pouvons poursuivre ce discours ou cét examen du feu, en y appliquant toutes les autres choses du monde, soit grandes ou petites, pour en tirer divers argumens qui servent à montrer sa nature & ses differentes facultez ou operations, &c.

Et c'est de la sorte que les sçavans en cét Art peuvent proceder pour chercher les proprietez des choses qui tombent dans le discours.

L'excellence de cette *Cabale* consiste encore en cequ'elle suffit toute seule pour venir de soy méme à la connoissance de toutes choses, sans avoir besoin des sciences subalternes : Par ceque ses principes estant tres-generaux, envelopent dans leur generalité toutes les veritez des arts & des sciences particulieres ; en sorte qu'ils servent à examiner, prouver ou refuter toutes leurs maximes & propositions : par cequ'elles dépendent generalement de leur ressort. C'est à dire qu'il n'y a point de question, de proposition, de sujet ou matiere, d'attribut, & de raison dans les autres sciences, ny parmy les Auteurs qu'on ne puisse reduire & appliquer aux principes de cette Methode, au moins selon le sens ; & mémes on les trouve & on y tombe insensiblement par leur usage, lors qu'on en fait une juste application au propos : je l'ay moy-méme experimenté plusieurs fois : car faisant la deduction de quelque sujet, & le rou-

lant autour des principes transcendans, & des regles de cét Art, j'ay rencontré des veritez, découvert des secrets, fait des propositions, & des raisonnemens, que j'ay ensuite trouvez dans les autres Auteurs, & mémes dans l'Ecriture, en des termes semblables ou synonymes qui faisoient le méme sens.

Il est vray que pour comprendre cét Art, il est necessaire, selon l'advis de notre Docteur, d'avoir appris auparavant les fondemens de la Logique & de la Physique, à cause de plusieurs termes dont la connoissance est presupposée dans l'Art, & qui sont expliquez par les Logiciens & Physiciens, *sit huius artis amator fundatus in Logicis & in puris naturalibus.*

Il est encore à remarquer que pour discourir ou disputer selon cette Methode, il est necessaire de sçavoir premierement ce que signifie le nom du sujet dont il est question. En second lieu il ne faut point dans la pratique & lors qu'il s'agit de convaincre l'esprit, s'attacher simplement à l'autorité : Par ceque c'est la seule raison qui preside en cette science, & qui est comme l'ame du discours. Car pour acquerir une parfaite connoissance de la Cabale, trois choses sont necessaires ; c'est à dire qu'elle a trois amys, comme dit l'Auteur, la raison, le jugement & la bonne intention.

Plusieurs se mettent en peine d'en fournir des clefs pour y entrer plus facilement : Mais je croi

que ces clefs ne retiennent que la qualité de fermer & d'empescher l'entrée de cette science, la rendant plus obscure & difficile à entendre. Si bien que je pense qu'il ne faut point d'autre éclaircissement que celuy qu'en donne l'Auteur, & que si l'on ne comprend son texte, on n'y pourra jamais rien entendre par les interpretes : Il a composé une trentaine de livres où il enseigne toûjours le méme Art, mais en diverses manieres & methodes, à dessein seulement d'en donner de plus grandes explications & de le rendre plus intelligible : Neanmoins ils ne laisse pas de gesner l'esprit en beaucoup de choses ; que sera-ce donc des Commentaires ? Cette difficulté procede sans doute de la subtilité de l'Art ; car les choses sont d'autant plus difficiles à expliquer & à comprendre qu'elles sont relevées, generales, & subtiles ; en sorte que l'entendement les conçoit mieux, qu'on ne peut les exprimer par la parole.

Cette science presuppose pareillement une connoissance de la science du divin Platon : Car *ubi desinit scientia Platonis, ibi incipit Kabbala nostra*, dit Raymond Lulle *de Auditu Kabbalistico* : C'est à dire selon mon sens que pour estre grand Lulliste, il faut estre auparavant imbu de la science des Platoniciens, ou plûtost que cét Art commence là où Platon a fini, & que le sommet de la doctrine de ce Philosophe payen, est le fondement de la Methode du Docteur illuminé &

Philosophe Chrestien. Ce qui fait voir l'excellence de cette science : car Platon a pris le vol plus haut que tous les autres Philosophes ; ayant commencé sa Philosophie par où les autres ont finy. Aristote son disciple a procedé de l'effet à la cause, il est monté insensiblement des choses creées & temporelles aux increées & eternelles ; en un mot il est arrivé à la connoissance du Createur par la Creature : qui est une procedure commune, ordinaire & facile : Platon au contraire, a porté son esprit tout d'un coup à l'Estre souverain & aux idées universelles, d'où il est ensuite descendu aux choses inferieures, dependantes, & singulieres. Or Raymond Lulle l'a imité en cela : puisqu'il commence son Art par des principes transcendants, & par la Divinité entre les sujets ; En quoy mémes il surmonte Platon, dont les maximes sont subalternes, & par consequent soûmises à ces principes souverains.

Plus une chose est haute & sublime, plus elle est digne d'estre sceuë : par cequ'elle est plus veritable, & par consequent elle approche d'avantage de l'Estre tres-veritable, ou de la verité méme. C'est pourquoy nous croyons que le vray ou la verité est l'objet de l'ame : Or le vray presuppose l'Estre qui est évident & connu de soy-méme, en sorte que qui le nie, se nie luy méme, & en le niant il fait un Estre ; ainsi il est contraint de l'admettre & avoüer. Donques l'Estre, ou le Ve-

be, (que nous exprimons par τὸ *Esse*) est le sujet total de cette Cabale sous la raison de l'inseparabilité des choses; c'est à dire entãt qu'il est inseparable de tout cequi est ou peut estre dãs la nature.

Puis donc que ce Verbe ou cét Estre est la premiere regle independante & non reglée, de toutes choses. *Primum regulans non regulatum*, dit Lulle, il s'ensuit que la science qui en traitte, est la regle & la mesure de toutes les sciences. *Alioquin in regulantibus & regulatis daretur progressus in infinitum.* Aristote dans sa Metaphysique, dit qu'en tout genre de choses il y en a toûjours une premiere & simple qui est la mesure de tout ce qui est compris sous un tel genre. *In uno quoque genere est dare aliquod primum, & minimum, quod sit metrum & mensura omnium quæ sunt in illo genere.* Ainsi il est necessaire qu'il y ait une science souveraine tres-haute & generale, de laquelle les autres dépendent, & qui soit independante de toute autre. Or c'est la Cabale qui a cette prerogative. *Liv. 10.*

Toute science & discipline r'enferme en soy trois conditions essentielles.

La premiere est de sçavoir les parties de sõ sujet.

La seconde, la fin qu'elle cherche.

Et la troisiéme le moyen pour arriver à une telle fin.

Donques cette Cabale ou sagesse recherche les parties de l'Estre qui est son sujet, sçavoir, le bon,

le grand, le durable, le puissant, le sage ou l'intelligent, le voulant ou desirant, le vertueux, le vray, & le glorieux. En second lieu elle a pour fin, l'acquisition de l'intelligence. Et en troisiéme lieu le moyen dont elle se sert pour atteindre sa fin, est l'abstraction : Car comme l'entendement est une substance ou forme separée de la matiere corporelle, il faut aussi que son objet qui est l'entendu & son acte qui est lentendre, soient abstraits.

Cette science resiste grandement à l'oubly à cause de ses figures que vous verrez dans l'Art. Nous l'appellons *Cabale*, c'est à dire selon les Hebreux, Doctrine receuë d'en haut, & infuse ou revelée à l'ame raisonnable. *Kabbala, id est, receptio veritatis cuiuslibet rei divinitùs revelatæ animæ rationali*. Et selon les modernes Cabalistes. *Kabbala*, est un nom composé de deux mots, d'*Abba* & *Ala*. *Abba*, en Arabe, est le méme que *Pater* en latin, c'est à dire, Pere ; Et *Ala* signifie en la méme langue, *Deus meus*, mon Dieu. Or *Deus meus* est interpreté dans l'Ecriture, de notre Seigneur Iesus-Christ qui s'est rendu nostre en son Incarnation, estant le vray fils unique & beny de Dieu, la parole & la sagesse eternelle. Tellement que le mot *Kabbala*, Arabe, est presque le méme que, *Patris sapientia* : c'est à dire un écoulement de la sagesse increée, une science sur-abondante, ou une habitude de l'ame raisonnable, qui fait connoistre les choses divines par la droite rai-

son. *Kabbala est habitus animæ rationalis rerum divinarum recta ratione cognoscitivus*; d'où s'ensuit qu'elle traitte de l'Estre tres-grand & même de l'Estre divin; donc elle doit estre appellée *science divine*.

Par la pratique de cette Methode plusieurs personnes ignorantes sont devenuës tres-doctes en peu de temps; Il y en a eu mêmes qui en ont profité à l'âge de soixante ans: Raymond Lulle dit que pour les plus subtils, il ne faut que deux mois pour l'emporter, un pour la Theorie & l'autre pour la pratique, Ceux qui ont l'esprit mediocrement subtil ont besoin de quatre mois: deux pour la Theorie & deux pour l'usage. Et pour les esprits dont la subtilité est commune, & dans le premier degré positif seulement, ils ont besoin de six mois. Sçavoir de trois pour la Theorie, & de trois autres pour la pratique.

L'Art de Lulle est assez commun aujourd'huy en France; l'usage en est assez frequent parmy les curieux. Plusieurs se meslent de parler de tout par le moyen de cette science, à l'imitation de Gorgias Leontinus, & pour faire paroistre qu'ils l'entendent; la pluspart donnent au public des commentaires, des introductions, & des clefs; en un mot on voit assez d'expositeurs & d'interpretes Lullistes; mais c'est à sçavoir si cela leur reüssit, s'ils en sortent à leur honneur, & si même ils viennent à bout de leur dessein, qui est de ren-

dre l'Art plus clair & intelligible : car parn
de Commentaires, je n'en trouve pas un
ſeigne clairement la pratique de cette ſcien
un n'a juſqu'à cette heure travaillé à faire u
loſophie, ou une Theologie, &c. dont les
ſions ſoient appuyées ſur les principes g
de la Cabale, ny à montrer quelques ver
autres ſciences. Et c'eſt neanmoins la der
de cette invention que de découvrir la v
propoſitions dont les ſciences ſubalter
remplies; ou plûtôt de les examiner par c
cipes tranſcendans, afin d'en reconnoiſtr
lité.

Tout ceque l'on peut emporter des c
des Lulliſtes de notre ſiecle, eſt l'Art c
beaucoup pour entretenir une compagni
bondance des paroles; mais non pour la c
cre & la perſuader par de bonnes raiſo
vient que ſouvent tels entretiens ſont
nuyeux que divertiſſans & ſupportables c
D'ailleurs on ne s'attache d'ordinaire dan
ge qu'à des mots uſitez & communs qui
exprimer la méme choſe que les termes
mais qui n'en ont pas la force, ou ſi l'on
quelquesfois ceux-cy, ce n'eſt pas dans le
leur eſt propre, ny ſelon l'explication ou
tion que l'Auteur en a laiſſé tres-judici
& ſubtilement.

De là vient que les arguments qu'on f

qu'on puise de ces termes sont grandement foibles, & n'ont pas plus de force que ceux qui se font par la voye ordinaire & usiteé dans les autres sciences; de sorte que l'entendement n'en est pas satisfait. Mais (à dire le vray) je croy que cette foiblesse & insuffisance de raisons ne provient, sinon de ce qu'on m'éprise les propres termes de l'Art, qui sont autant necessaires pour faire de bons raisonnements, qu'usitez dans tous les écrits de l'Auteur; quoy que la plusspart semblent estre barbares & hors d'usage dans les langues. Car la force des arguments que nous formons par cette methode consiste particulierement, dans le meslange & dans l'application de ces principes dont les proprietez ne peuvent estre exprimées par des termes plus energiques, quoy qu'inusitez.

Il est bien vray que pour plaire davantage dans les entretiens ordinaires, & rendre le discours plus agreable, nous pouvons user de termes synonymes, & circonlocutions, au lieu des mots qui sont inusitez. Mais quand il est question de raisonner, pour découvrir simplement la verité qui n'est point attachée aux paroles mais à la substance des choses, & pour convaincre l'esprit de ceux qui sont dans l'erreur ou dans l'ignorance, il n'est pas besoin de changer les termes, & d'en subroger d'autres, qui n'auroient pas la méme vertu.

Donc pour profiter dans l'étude de cette science, il en faut penetrer les principes & concevoir les

termes selon le sens ou la signification que nostre Maistre leur donne, les reduisant à la pratique de la méme façon que luy, pour cequi est du raisonnement & de l'invention de la verité: car en l'imitant on ne peut faillir en cela. I'avouë que toute sorte d esprit n'est pas propre pour s'y rendre habile, & qu'il faut avoir de la subtilité pour y reussir. D'autant que si la Logique & la Metaphysique demandent un esprit élevé, pour entendre les matieres qui y sont traittées, à cause que ce sont des choses spirituelles, universelles & par consequent éloignées des sens; Combien plus de subtilité doit exiger une science transcendente & sureminente, qui a esté inventée pour regler les autres, & dont les principes sont souverains & trés generaux, par consequent moins sensibles & materiels, afin qu'ils puissent convenir & estre attribuez à toutes les choses soit spirituelles ou corporelles, increées ou creées, substantielles ou accidentelles, naturelles ou artificielles, divines ou humaines, &c. C'est la raison pourquoy le Docteur Illuminé presuppose en celuy qui voudra s'addonner à son Art, un esprit subtil au moins dans le premier degré de subtilité (ainsi que j'ay dit déja) Et pour montrer qu'il ne faut pas attendre de plus grandes clartez pour l'intelligence de ses principes, ny de plus exactes explications que celles qu'il en a données luy-méme dans ses ouvrages, il deffend expressement aux Maistres qui en feront profession, de

s'attacher à l'authorité des autres. *Et non liget se cum authoritatibus aliorum.*

Il en est de méme de cette science, que des substances separées, comme les Anges, l'ame raisonnable & Dieu; car plus on s'estudie à les representer, & exprimer par des paroles, & autres choses visibles, moins on les comprend; parce qu'ils n'ont rien de semblable à cequi est connu par les sens, de sorte que si nous voulons les connoistre, il faut élever nos esprits par des pensées, des reflexions & des idées conformes à leur estre. L'Art general a cela de commun avec les esprits, qu'on l'obscurcit d'autant plus qu'on le veut éclaircir, outre qu'il le faut considerer comme le buisson ardent que vit Moyse, il s'en faut approcher avec devotion, humilité, bonne conscience, & tranquilité d'esprit; C'est un don de Dieu, une science qui vient du Ciel, donc il requiert une ame sainte & pure: Car la sagesse n'entre point dans l'esprit preoccupé de quelque brutale passion, soüillé de l'ordure des vices. *In malevolam animam non introibit sapientia.*

Quát amoy, quoyque j'aye employé beaucoup de tẽps à cette étude pour dõner au public quelques ouvrages, & satisfaire à la curiosité de mes amys. Ie confesse neanmoins que mon exposition ne surpasse pas celle de notre Docteur, si ce n'est peut estre, ence que sans ~~affaurer~~ alterer ses definitions & l'ordre qu'il garde par tout, je joins ensemble tout

sant actuellement le bien.

Le Bonifiable ; i. Le Principe passif de la bonté : Le Bien qui est à faire ou qui peut estre produit; Le Terme de la production active du bien.

Le Bonifié ; i. Le bien produit, ou le terme de la production actuelle du bien.

Le Bonifier ; i. L'Acte du Principe actif par lequel le bien est produit.

La Bonificativité ; i. La puissance active de faire le bien, ou la forme du principe actif du bien.

La Bonificabilité ; i. La puissance passive du bien qui est à produire, entant qu'il est capable d'estre produit.

La Bonification ; i. L'Action ou la production du bien : La forme de l'acte par lequel il est produit.

On peut tourner tous les autres termes semblables en cette maniere. Mais comme l'Art consiste dans leur usage frequent, & qu'il y a de la necessité de les employer en toute sorte de discours où il s'agit de manifester la verité, il seroit grandement ennuyeux d'user perpetuellement de periphrases, au lieu du mot propre ; outre que cette multiplication de mots grossiroit les volumes & les rendroit trois ou quatre fois plus grands qu'ils ne sont pas. Adioûtez à cela que chaque chose ayant une puissance, un objet & un acte propres & differens des autres, avec des proprietez particulieres ; il est necessaire de les exprimer par des mots

mots propres & non communs. Ainsi l'Acte propre de la bonté, est le *bonifier*, celuy de la grandeur est le *magnifier*, l'Acte propre de Dieu est le *deifier*, ou *divinifer*; celuy de la nature, le *naturalizer*; &c. Le suiet propre de la bonté, est le bien, celuy de la grandeur est le grand; de la nature le naturel, de l'essence, l'estre; le principe actif propre de la bonté, est le bonificatif & le bonifiant; Celuy de la grandeur, le magnificatif, & le magnifiant; de la Deité, le deificatif & le deifiant, & ainsi des autres choses & termes.

De sorte qu'en un mot nous signifions, une pensée, qui ne pourroit estre representée que par une phrase ou oraison, s'il failloit toûjours employer des mots usitez en la langue en laquelle nous parlons ou écrivons.

Vous direz que ces termes n'estant pas en usage, ils ne peuvent estre entendus, s'ils ne sont expliquez; je réponds à cela, que bien qu'ils soient inusitez, ils ne laissent pas d'estre, facilement entendus de ceux qui ont quelque connoissance de la Philosophie, d'autant qu'ils ont esté formez par imitation de plusieurs autres qui sont en usage non seulement dans les sciences, mais aussi dans la langue Latine & Françoise. où ils ont la force de marquer de semblables choses. *Par exemple*, les Philosophes se servent des mots suivants.

Activitas, i. potentia activa.

Petreitas, i. natura Petri Indiuidua.

Individuitas, *Individuum*, *Individuatio*, i. natura singularis, & non communicabilis; proprietas & differentia huiusce rei.
Haecceitas: i. forma seu ratio hujus rei siue quâ hæc res ab alia distinguitur, in quantum, hæc.
Sensitivum, i. Quod sentire potest.
Sensibile, i. quod sensu percipi potest.
Sensibilitas, i. potentia passiva sentiendi.
Risibilitas, i. potentia seu facultas ridendi.
Risibile, i. quod potest ridere.
Rationalitas, *Rationabilitas*: *animalitas vegetativum*, *vegetale*, *vegetabile*, *&c.* *Activum*. *Passivum*: *Rarefactivum*, *Copulativum*, *&c.* *Intellectivum*, *Intelligibile*; *Intelligibilitas*, *amabilitas*, *&c.*

Nous avons aussi quantité de mots en notre langue qui ont une pareille signification, & presque la méme terminaison que les termes Latins, desquels ils ont esté tirez; comme.

Actif, i. qui agit ou qui peut agir.
Passif, i. qui soufre, ou peut soufrir.
Persuasif, i. qui persuade ou qui peut persuader facilement.
Corrosif, i. qui peut ronger.
Dessicatif, i. qui desseche ou qui a la vertu de dessecher.
Indicatif, i. dont le propre est de montrer.
Recreatif, i. qui donne ou qui peut donner de

plaisir, qui recrée ou peut recréer.
Operatif, i. qui a la vertu d'operer.
Generatif, i. qui peut engendrer.
Et ainsi des autres : Comme *Restauratif*; *Demonstratif*, *Vegetatif*: *Confortatif*, *Preservatif*, *Laxatif*, *Attractif*, *Correctif*, &c.
De plus : Ceux-cy ; *Palpable*, i qui peut estre touché.
Impalpable; i. qui ne peut estre touché.
Inexpugnable, i. qui n'e peut estre vaincu.
Inestimable, i. qui ne peut estre estimé.
Probable, i. qui peut estre prouvé
Sensible. *Intelligible*, *Incomprehensible* &c.
Probabilité, i. la puissance ou capacité d'estre prouvé, &c.

Tous ces termes sont rendus & exposez de la méme façon que ceux de l'Art; signifiant tantôt la puissance d'agir, & tantôt la puissance de souffrir. Et comme ils sont relatifs, il est necessaire que ce à quoy ils se rapportent, soit exprimé par un mot qui y corresponde. Que si notre langue ou quelque autre est sterile en sorte qu'elle manque de termes propres pour signifier cequi est exprimé par ceux-cy ; s'ensuit-il qu'il faille demeurer dans l'ignorance, & laisser de parler des choses importantes ou d'en raisonner comme il faut, pour n'avoir de mots usitez.

C'est une consequence qu'aucun homme docte n'avoüera point ; c'est assez de se faire entendre

dans la necessité ; quoy qu'on se serve de termes qui ne sont pas en usage. C'est pourquoy lors qu'il faut discourir d'une chose qui se trouve réellement dans la nature , ou que du moins on suppose y estre , on luy doit donner un nom le plus convenable & le plus aisé à entendre , si elle n'en a point encore dans la langue en laquelle on entreprend un tel discours ; Or un mot est d'autant plus intelligible , quand il est inventé de nouveau , qu'il imite la terminaison propre à cette langue pour les mots qu'elle employe d'ordinaire dans la significa-tion des choses semblables.

Ainsi je me sers des propres termes de notre Docteur ; les ayant traduits en François le plus proprement qu'il m'a esté possible , à dessein de les rendre plus familiers & usitez en cette langue ; Parceque l'usage en estant plus frequent, ils seront sans doute mieux compris selon leur veritable & premiere institution , qu'ils ne le sont en Latin.

Enfin je crois d'obliger beaucoup de personnes par cette sorte de travail , & d'aider le lecteur autant que moy méme à comprendre plûtôt cette science. Ie l'avise donc qu'il est necessaire de bien considerer les matieres , le texte & les termes de l'Art , selon l'usage que nous en faisons dans nos écrits , & qui est conforme à celuy de l'Auteur, s'il desire de faire des progrez : l'asseurant qu'il ne sçauroit appliquer son esprit à une science plus utile, plus belle ny plus curieuse.

Car, comme dit tres-bien Ariſtote au premier livre de ſes Metaphyſiques. *Plus un bien eſt general & commun, plus auſſi eſt-il divin.* Et c'eſt, ſelon mon ſens, d'autant que tous les autres en dépendent & dérivent comme de leur ſource & principe, que tous y ſont compris, & en ſont participants. Tellement que la *Cabale*, dont nous traittons, ayant des principes qui ſont au deſſus de tout & qui conviennent à toutes choſes, il faut inferer que c'eſt une ſcience divine.

Elle a cela de propre, qu'elle découvre la verité, & la fait voir ſans fard ny déguiſement à ceux qui en penetrent les fondemens, elle diſſipe les erreurs, reſout les doutes, delivre de ſcrupule, fortifie & affermit l'entendement dans notre Foy, rehauſſe les myſteres par ſes raiſonnemens, decide les queſtions les plus importantes & difficiles, prouve enfin les propoſitions & maximes de la Religion par des raiſons efficaces ſans deſtruire aucunement la creance que nous devons avoir pour ces mémes veritez : l'un n'eſtant pas incompatible avec l'autre, comme je montreray en ſon lieu.

Enfin, Lecteur, je Vous donne de bon cœur ces petits fruits de mes veilles : je les ay produits pour l'honneur de Dieu, pour le bien public, & pour la ſatisfaction des curieux ; Recevez les je Vous prie, avec la méme affection que je Vous les communique; & ſi Vous n'y trouvez pas dequoy Vous contenter, je Vous ſupplie d'excuſer mes foibleſ-

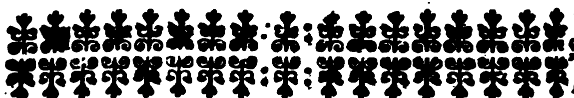
ſes, & de les relever, ſi Vous pouvez par d'autre ouvrages plus parfaits & plus utiles pour l'intelligence de la *Cabale* de Lulle.

Au moins Vous y verrez un Art & une Methode toute autre que celle des Ecoles; & ſi Vous comprenez, poſſedez & reduiſez à la pratique ce que j'y montre, je Vous aſſeure que Vous pourrez reſoudre ſur le champ toutes les difficultez ou points de Philoſophie, Theologie, &c. par les mémes principes dont je me ſers.

Ie ſçay que pluſieurs ont fait des Encyclopedies, ou ſciences univerſelles; Il y en a d'autres qui ont composé des Theologies naturelles, où il enſeignent par la lumiere de la raiſon les principaux myſteres de notre Religion: mais ſi les un & les autres ont eu le méme deſſein que moy, il n'ont pas eu les mémes motifs, ny les mémes principes, leur methode & leurs inventions ſont differentes des miennes, ou du moins de celle de notre Docteur & Maiſtre, outre que leur ſcienc n'eſt pas univerſelle comme celle-cy; En quo leurs œuvres ne correſpondent pas au titre qu'il leur donnent: Car il me ſemble que donnant le titre d'Encyclopedie ou de ſcience univerſelle ou Theologie naturelle à leurs livres, ils devroyent traitter de toutes les ſciences, & de toutes les matieres theologiques: Ce qu'ils ne font pas; laiſſan & omettant ou quelque ſcience particuliere, ou quelques queſtions & matieres qui regardent un

méme ſcience. Mais dans cette Methode generale nous traittons de toute ſorte de ſujet non expreſſément & en particulier, mais en general; c'eſt à dire que nous y enſeignons à diſcourir de tout ſur le champ, & à trouver la verité de ceque l'on cherche, &c.

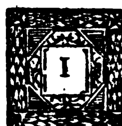
Trouvant donc icy, Lecteur, ce que vous pourriez ſouhaitter; prenez & liſez & vous receurez une particuliere ſatisfaction de cette lecture. Et ſi vous pouvez penetrer les principes & la methode que vous verrez expoſez, voſtre Entendement aura ſon repos dans l'aquiſition de la verité Car je vous fournis avec mon auteur & la matiere du diſcours, & la maniere de diſcourir ou parler raiſonnablement & agreablement de toutes choſes, c'eſt à dire en Philoſophe & Orateur; je vous donne le moyen de chercher, d'inventer, de montrer & de prouver par des argumens neceſſaires, & de convaincre l'eſprit par la ſeule raiſon naturelle: car l'autorité principalement des hommes n'eſt pas efficace pour perſuader l'entendement dont le propre eſt d'entendre & de raiſonner. Tellement que cette Philoſophie ou *Cabale* ſuffit pour acquerir tous les arts & toutes les ſciences, ſans avoir beſoin d'aucun autre livre: pourveu que vous en ſoyez capable & que vous ayez les conditions requiſes pour en comprendre les myſteres, les fondemens & l'uſage.



DIVERSES PIECES IVSTIFICATIVES POVR L'APOLOGIE DV B. RAYMOND LVLLE.

PIECE PREMIERE.

Lettres patentes du Ministre General de l'Ordre de S. François en faveur de ce B. Docteur.



IN Christo sibi Charissimis Ministris; Provinciæ Romanæ, Apuliæ, Samnæ, Syriæ, cæterisque Fratribus universis, Frater Raymundus ordinis Fratrum Minorum Generalis Minister & servus, salutem in Domino & pacem sempiternam. Cùm ex debito Charitatis teneamur omnibus, illis potissimé noscimur obligari, quibus nos vera pun-

git devotio, & adstringit certis beneficiorum indiciis comprobata. Cùm igitur Dominus Raymundus Lullius lator præsentis, amicus ordinis & devotus ab antiquo in relevandis fratrum nostrorum inopiis gratiosus & in subsidiis sollicitus extiterit & attentus, non immeritò ipsum vobis in Domino recommendo, discretionem vestram rogans attentiùs, quòd cum ad vestra declinaverit loca benignè recipiatis.

Cæterùm cùm dictus Dominus Raymundus quandam artem doceat per quam convincere nititur infideles, volo quod vos Ministri, si aliqui Fratres Provinciarum Vestrarum audire dictam artem fuerint consolati, dictis Fratribus & dicto Raymundo de Conventu idoneo opportunitatem provideatis, in quo possit Fratribus ostendere artem illam. Valete. Datum in Montepessulano septimo Kalendas Novembris anno 1290. 1290.

PIECE II.

Témoignage de l'Office du B. Raymond Lulle, tiré du livre de Jacques Ianvier intitulé Ars Metaphysicalis, *qui est dans le Convent des Peres Prescheurs de Maiorque.*

OFficium gloriosi & sanctissimi Martyris Magistri Raymundi Lulli, qui passus est pro

Chriſti nomine in Tunici Civitate & lapidibus corruit : & ſic lapidatus à ſarracenis tranſlatus eſt poſt mortem Maïoricas & ibi quieſcit in pace in Eccleſia Monaſterij Fratrum Minorũ in quadam tũba marmorea honorabiliter ubi multa miracula facit; Cujus ratione meretur ab Eccleſia canonizari:quia teſtimonia ſuæ ſanctitatis ſatis ſufficiunt ad
06. canonizandum ,ipſum Doctorem & Martyrem.

Ce livre a eſté imprimé à Valence l'an 1506.

PIECE III.

Epitaphe gravée ſur une pierre de marbre de la Chapelle du B. Raymond Lulle.

HIc nitidũ tumulus retinẽs eſt corpus ad intra
Raymundi magni fulgentis nomine Lulli,
Moribus inſignis : ſunt nuntia climata mundi,
Et ſua ſcripta ferunt, fuerit quis clarior illo ?
Majoricis ortúſque Domus teſtantur & omnes :
Vrbs fuit & Domina Balearium Regia magna.
Hunc tres ætates : primæ tenuere laſcivum :
Verum poſtremæ perfectum conſtituerunt.
Cùm Chriſtus lectum cunctis patefecerat illum,
A vanis mundi convertens ad ſua ſancta,
Atque docens promptè natura quod exigit omnis,
Et quæ ſecretò naturaque mira creavit.
Hic bonus electus Chriſtum ferventer amando.

Barbarus ex illo tactus pergendo propellans,
Demonstransque Deum Christũ verúmque fuisse,
Atque Redemptorem lapsi primique parentis
Barbarus obaudit, insultans surgit in illum,
Et feriunt lapide; fit vitæ terminus illi.
Cernite Raymundum Patrem hunc recolite Vestrum,
Vestrum concivem, Decus & prænobile vestrum.

PIECE IV.

Témoignage du Martyre & des Miracles du B. Raymond Lulle, tiré des Archives des RR. Peres Iesuites de Maiorque.

ANno 1314. transfretavit Bugiam Raymundus Lullus, & anno 1315. lapidatur à Mauris ibidem: Sed à liguribus morti vicinus acceptus, & in sua navi positus, cùm ad has insulas navigantes ante Majoricam circa Caprariam, vulgò *Cabrera* pervenissent, animam exhalavit, die sanctorum Apostolorum Petri & Pauli, &c. Ad Palmæ portum revelatus thesaurus, ob secretam Navis ad discessum parati detentionem: quia de retinendo eo & ad proprios lares transferendo cogitabant Ligures Nautæ, processionaliter defertur, &c. ad Capellam sancti Marci; inde in lignea arca acceptum ponitur in Sacristia Fratrum 1314.

Minorum postulantium juxta aliam in qua erat corpus cujusdam Filij Portugalliæ Regis, qui ex Visitatione sancti Sepulcri veniens Palmæ obierat. Sed cùm tota Sacristia posteà, & eius cuncta foco succensa perirent, hâc solâ arcâ cum Lulli Corpore sine læsione servatis, lapidea urna constructa, & corpus adhuc sanguine conspersum reponitur sub lapideo suggestu seu Pulpito, muro Ecclesiæ ad sinistram manum affixo; Posteà in sacellum Virginis Mariæ Puritatis erectum familiæ de *Las Armenguals* translatum in Sepulchro nobilis Antonij Serra ejusdem Doctoris illuminati alumni; Expensis Regni Balearis die 28. Iunij an-
1448. no 1448. ubi frequentibus miraculis pia devotione colitur.

PIECE V.

Sentence Definitive prononcée par l'Autorité Apostolique en faveur de la Doctrine du B. R. Lulle.

1419. PRo tanto nos Bernardus Episcopus & Commissarius prædictus autoritate Apostolica nobis in hac parte commissa, dicimus, volumus & decernimus & pronuntiamus quod quidquid inveniatur, quomodocunque, qualitercunque enantatum, mandatum, comminatum, processum,

factum, occasione, authoritate seu ratione dictæ subreptitiæ ac obreptitiæ Bullæ, & de falsitate evidenti nimis suspectæ, teneatur pro vano, casso, irrito & nullo, & pro infecto seu non facto, ab omnibus reputetur; sicut & nos ex potestate nobis attributa, super his, quâ ex nostro officio nobili utimur, & uti volumus, prædictis attentis, cassamus, irritamus, annullamus, seu ad nihilum reducimus, reducentes etiam authoritate Apostolica ipsum Doctorem Raymundum Lullium, & omnia dicta, scripta & opera sua, & omnia alia ratione prædicta, quomodocunque & qualitercunque; & per quemcunque, & contra quoscunque & coram quibuscunque processa & actitata, ad statum pristinum & primævum ac si in contrarium eorum, nihil unquam fuisset dictum, scriptum vel aliàs quomodolibet enantatum: reseruantes, & submittentes correctionem, determinationem, authorisationem doctrinæ dicti Doctoris, sedi Apostolicæ, cuius est de talibus cognoscere & ordinare; sicut ipsemet Doctor & verus Catholicus expressè submittit, In quorum omnium & singulorum fidem, & testimonium, præmissorum præsentes nostras literas, seu presens publicum instrumentum, per Notarium publicum infrascriptum fieri & publicari mandavimus, nostrique sigilli appensione muniri. Datum & actum Barcinone, sub anno à Natiuitate Domini 1419. die vero 24. Mensis Martij, præsentibus honorabilibus viris

Dominis Antonio Zeno Decretorum Doctore Canonico Papiensi, Arnaldo de Torrentis Consiliario hoc anno Civitatis Barcinonensis, Bernardo de Marimundo majore dierum, & Francisco Seruent licentiato in legibus, Ciuibus ciuitatis Barcinonensis pro testibus ad præmissa vocatis, rogatis specialiter & assumptis; ac me Gabriele Cannelles Notario infrascripto. Visa per me Episcopum præfatum.

PIECE. VI.

Témoignage d'Arnaud Albert Inquisiteur Apostolique & Evesque de Pazzi.

Dans ses oeuvr.

NEc quidem ei assentio qui hæreticorum gregi Magistrum Raymundum Lulli, Ciuem Majoricensem aggregare conatus est, virum sanè catholicum, integerrimæ vitæ specimen & exemplar, cuius inclyta doctrina, sanctissimique mores toti Hispaniæ & Galliæ notescunt, &c.

PIECE VII.

Témoignage de Bellarmin.

RAymundus Lullius ex Insula Majorica vixit tempore Philippi Pulchri Regis Francorum

circa annum Domini 1290. ſcripſit linguâ ſuâ vulgari multa opera, quorum aliqua verſa ſunt in lingam Latinam, vt Ars magna & Parua, &c. De ſcriptoribus. Ecclesiaſticis.

Hunc Raymundum Eymericus in directorio Inquiſitorum ſcribit accuſatum fuiſſe ad Gregorium. XI. Papam, vel potius accuſata fuiſſe ſcripta eius, quòd continerent pluſquàm trecentos errores, & Bernardus de Lutzemburgo Raymundum hunc ponit in Catalogo hæreticorum.

Contrà autem non deſunt, imò in longe maiori numero inveniuntur qui eundem Raymundum Lullium colant vt Sanctum Martyrem, & vocent Doctorem illuminatum, & ſcripta ejus orthodoxa eſſe confirment. De qua re editus eſt liber anno 1604. cum hac inſcriptione, * Sententia definitiva in favorem Lullianæ Doctrinæ juris ordine & Apoſtolica auctoritate lata, & in veritatis triumphum, ádque glorioſæ vindicationis memoriam denuò impreſſâ, & principalibus reſcriptis munita.

Quid in hac controverſia tenendum ſit nondum videtur eſſe definitum ab Apoſtolica ſede. Cùm tàm directorium Eymerici quàm liber illi oppoſitus publicè & ſine prohibitione legatur.

PIECE VIII.

Approbation de l'Art du B. Lulle par les Docteurs de l'Université de Paris.

HOc est translatum fideliter sumptum à quibusdam litteris sigillo cereo dependenti Curiæ Parisiensis sigillatis ; quarum quidem litterarum quæ in pargameno scriptæ sunt, tenor in omnibus sic se habet.

Vniversis præsentes litteras inspecturis, officialis Curiæ Parisiensis in Domino salutem.

Noverint universi quòd in præsentia Magistri Ioannis de Salmis, & Michaëlis de Ionquerio nostrorum Clericorum Iuratorum, quibus in his & majoribus fidem indubiam adhibemus, & quibus quo ad hæc commisimus tenore præsentium vices nostras : Proprer hoc personaliter constituti Magister Martinus in Medicina magister ; Ioannes Scotus in artibus magister ; Raymundus de Biterve in Medicina Baccallarius ; Frater Clemens Prior Servorum sanctæ Mariæ Parisiensis ; Frater Amasius eiusdem loci ; Magister Petrus Burgundus in artibus magister : Ægidius magister in artibus de Valle-spovete ; Matheus Guidonis Baccallarius in artibus ; Petrus Iulianus ; & Ioannes de Luncastro Baccallarij in artibus ; Gaufridus de Meldis,

Meldis ; Petrus de Parisius ; Bertrandus de Frisia; Gilbertus de Normania, Laurentius de Hispania, Guillelmus de Scotia ; Henricus de Burgundia ; Joannes Normannus Baccallarius in artibus, ac magister Ægidius, & plures alij usque ad numerum quadraginta in dictis scientiis experti, asseverant per eorum juramenta non vi, non dolo, metu vel fraude ad hoc inducti, sed sua spontanea voluntate ad requisitionem Magistri Raymundi Lullij Catalani de Majoribus, quòd ipsi à dicto Magistro Raymundo audiverunt per aliqua tempora artem seu scientiam quam dicitur fecisse seu adinvenisse idem magister Raymundus, quæ quidem Ars seu scientia sic incipit.

Deus cum tua gratia, sapientia & amore, incipit Ars brevis quæ est imago Artis Magnæ, quæ sic inscribitur. (Deus cũ summa perfectione incipit Ars generalis & ultima.) Ratio quare facimus hanc Artem brevem est, ut Ars magna facilius sciatur. Nam scitâ ista Ars supradicta etiam aliæ Artes de facili poterunt addisci, &c. Et sic terminatur. Ad Honorem & laudem Dei & publicæ utilitatis finivit Raymundus hunc librum Pisis in Monasterio sancti Dominici in mense Ianuarij. Anno M. CCCVII. Incarnationis Domini nostri Iesu-Christi.

Asseverant etiam dicti Magistri, ut omnes alij, sicut prædicitur per eorum juramenta coram præfatis Magistris Iuratis nostris, quòd dicta Ars seu

ſcientia erat bona, utilis & neceſſaria prout ipſi perpendere poterant, ſeu etiam judicare; & quod in ea nihil erat contra fidem catholicam, ſeu etiam dictæ Fidei repugnans, multa autem ad ſuſtentationem dictæ Fidei, & pro ipſa ſcientia in dicta ſcientia ſeu arte, ut dicebant, poterant inveniri.

Præmiſſa autem facta & acta, ac etiam, teſtificata ab ipſis Magiſtris & Bacallariis, ut prætactum eſt, coram præfatis Clericis juratis noſtris fuerunt in domo quam ad præſens inhabitat idem Magiſter Raymundus Lullius in Vico Bucariæ Pariſienſis, ultra parvum pontem verſus Sequanam prout ipſi jurati noſtri nobis retulerunt, oraculo vivæ vocis, ad quorum relationem ſigillum prædictæ Pariſiẽſis Curię duximus litteris præſentibus apponendum in teſtimonium præmiſſorum. Datum anno Domini M. CCCIX. die Martis poſt octavas Feſti Purificationis Beatæ Virginis glorioſæ Mariæ de Ionquerio. Sig†num Iacobi de Gradu Notarij majoris teſtis. Sig†num Arnaldi de ſancto Martino Notarij majoris teſtis. Sig†num Iacobi Avinionis Notarij publici qui hoc tranſlatum fideliter tranſlatavit & clauſit, videlicet VI. Kalẽdas Maij anno Domini M.CCCXIII. Sig†num Bernardi Iuzolli Notarij publici majoris teſtis dicti tranſlati, & ſig†num Bernardi de Olivis, Notarij majoris Teſtis. Finis.

PIECE IX.

Lettres des Priviléges concedez par les Roys d'Espagne en faveur de la Doctrine du B. R. Lulle.

NOs Carolus divinâ favente clementiâ Romanorum Imperator semper Augustus, Rex Germaniæ, Ioanna ejus mater & idem Carolus ejus filius, Dei gratiâ Reges Castellæ, Aragonum, Legionis, utriusque Siciliæ, Hierusalem, Hungariæ, Dalmatiæ, Croatiæ, Navarræ, Granatæ, Toleti, Valentiæ, Gallitiæ, Majoricarum, Hispalis, Sardiniæ, Cordubæ, Corsicæ, Murciæ, Giennis, Algarbij, Algeziræ, Gibraltaris, Insularum Canariæ, Indiarumque Insularum terræ firmæ maris oceani, Archiduces Austriæ, Duces Burgundiæ, & Brabantiæ, Comes Barcinonis, Flandriæ & Tirolis, &c. Domini Viscaiæ & Molinæ, &c. Duces Rossilionis & Ceritaniæ, Marchiones Oristani & Gociani. Quæ per serenissimos & catholicos Reges prędecessores nostros colendissimos memorię celebris concessa comperimus, animo quidem liberali confirmamus: Eo pręsertim, cùm in favorem Reipublicę, & literarum cultum indulta & concessa censentur. Sanè exhibitis coram nobis, & humiliter præsen-

tatis per dilectum alumnum nostrum Petrum Malferit Domicellum, & utriusque juris Doctorem Syndicum ad nos destinatum per universitatem nostri Majoricarum Regni, duobus privilegiis serenissimorum & Catholicorum Regum Alphonsi & Ferdinandi, Patris & Avi, ac Dominorum nostrorum colendissimorum felicis recordationis, studio generali Egregij Doctoris Magistri Raymundi Lullij Civitatis Majoricarum, illiusque singularibus concessis, tenorum sequentium.

Nos Ferdinandus Dei gratiâ Rex Castellæ, Aragonum, Legionis, Siciliæ, Granatæ Toleti, Valentię, Gallitiæ, Majoricarum, Hispalis, Sardinię, Cordubæ, Corsicæ, Murciæ, Giennis, Algarbij, Algezirę, Gibraltaris ac Insularum Canariæ, Comes Barcinonæ, Dominus Viscaïæ & Molinę, Dux Calabriæ & Apullię, Athenarumque & Neopatriæ, Comes Rossilionis, & Ceritaniæ, Marchio Oristani, Comesque Gociani; Exhibito reverenter atque humillimè præsentato Majestati nostræ per dilectum nostrum Gasparem Gallaph, Civem ac nuntium pro parte vestrûm dilectorum & fidelium iuratorum nostrorum Civitatis & Regni atque Clavariorum partis Foraneæ Majoricarum, privilegio quodam per nostram Regiam Majestatem vobis & universitati præfati Regni jam dubium concesso tenoris sequentis.

Nos Ferdinandus Dei gratiâ Rex Castellæ, Aragonum, Legionis, Siciliæ, &c. *ut suprà*. Quia

vos dilecti & fideles nostri jurati, Conciliarij & probi homines nostræ Civitatis & Regni Majoricarum circa augmentnm & ornamentu n dictæ Civitatis & Regni admodum versatis, conaminique ejusmodi civitatem & regnum gloriosâ artium & scientiarum doctrinâ, *quæ hominum mores purgat, tacitosque & loquentes ornat*, magnificare & decorare, propter quòd Majestati nostræ humiliter misistis supplicatum, ut facultatem construendi & instituendi studium generale in jam dicta Civitate & Regno, & nihilominus eidem studio generali consimilia privilegia, libertates, immunitates, præeminentias & honores quos, quas & quæ habet generale studium Civitatis Illerdæ, & particulares personæ ejusdem, de nostri solita benignitate concedere dignaremur. Vestris igitur supplicationibus humaniter moti propter notabilia obsequia per eandem Civitatem & Regnum prædecessoribus nostris Regibus Aragonum Divi Recordij & nobis præstita; tum quia existimamus hujusmodi generale studium, multum utilitatis, & augmenti in dicto Regno allaturum, illique profuturum, tenore præsentis privilegij cunctis temporibus futuris valituri concedimus vobis & plenariam facultatem impartimur; quòd possitis & valeatis in dicta civitate, ubi malueritis & videbitur vobis magis expedire, construere, fabricare & denuo instituere, construique, institui, & fabricari facere studium generale omnium artium & Lerida

ſcientiarum, quas tam generaliter quàm pa
lariter in dicto ſtudio legere facere poſſitis
leatis, ſic & quemadmodum ſolent legi &
in prædicta Civitate Illerdę; & ad majoris
cumulum ſcienter & expreſsè volumus & de
ſpeciali concedimus vobis, quòd hujuſmo
dium generalę habeatis & teneatis omni
tempore, *prout dictum eſt*, cum conſimilibus
minentiis, privilegiis, officiis, facultatibu
dinationibus, honoribus, favoribus, libert
& prærogativis, quos, quas, & quæ præfatu
dium generale dictæ Civitatis Illerdæ tam
raliter quàm ſpecialiter tenet & poſſidet v
Regiarum & noſtrarum conceſſionum. Retin
tamen nobis & ſucceſſoribus noſtris provi
ſeu conceſſiones officiorum in dicto ſtudio
mandorum & ornandorum de quibus ſol
providere in ſtudio generali præfatæ Civita
lerdæ. Illuſtriſſimo propterea Ioanni Pri
Aſturiarum & Gerundæ, filio noſtro Chari
ac in Caſtellæ & Aragonum Regnis poſt fe
dies noſtros hęredi & immediato ſucceſſori ſu
ternæ benedictionis obtentu, intentum no
detegentes dicimus, Illuſtri quoque infanti
rico Duci Sugurbij & Comiti Empuriarum pa
li noſtro Chariſſimo & in principatu Catal
Regnoque prædicto Majoricarum & Inſulis
jacentibus generali locum tenenti, necnon Bl
de Berengario Domicello Generali locum

nenti & Gubernatori Magiſtro Rationali, Regioque Procuratori in eodem Regno, Bajulo, Vicario Civitatis & aliis univerſis & ſingulis Bajulis forenſibus & aliis quibuſvis officialibus noſtris in dictis Civitatibus & Regno conſtitutis & conſtituendis & dictorum officialium loca tenentibus, præſentibus & futuris ad incurſum noſtræ iræ & indignationis dicimus & diſtrictè præcipiendo mandamus quod tenentes & obſervantes tenerique & obſervari perenniter ad unguem facientes hujuſmodi noſtram conceſſionem & omnia & ſingula in eadem contenta in nihilo contraveniant nec contraveniri per aliquem patiantur, quantò dictus Illuſtriſſimus Princeps filius noſter Chariſſimus nobis complacere cupit, Reliqui verò Officiales noſtri gratiam noſtram charam habent ac pœnam quinque millium florenorum cupiunt évitare. In cujus rei teſtimonium præſentes fieri juſſimus noſtro ſigillo communi impendenti munitas. Datis in Civitate Cordubę die triceſima prima menſis Auguſti. Anno à nativitate Domini milleſimo quadraginteſimo octuageſimo tertio. Regnorum noſtrorum videlicet Sicilię anno decimo ſexto: Caſtellę Legionis decimo: Aragonum verò aliorum quinto. YO, EL REY.

Fuimus exinde humiliter pro veſtrûm parte ſupplicati, vt ex noſtri ſolita benignitate dignaremur providere & mandare præinſertum privilegium & omnia & ſingula in eo cõtenta eidem uni-

versitati ipsiusmodi civitatis & regni juxta illius seriem & tenorem pleniores invio labiliter, firmiterque perpetuò custodiri & observari, neque aliquo pacto per quempiam quâvis causâ infringi seu contra ipsum veniri; Et nihilominus pro illius firmiore observatione & executione fuimus etiam tam pro parte vestrûm quàm pro parte dilecti nostri Ioannis Cabaspra Civis prædictæ Civitatis Majoricarum, Magistri & Præceptoris electi nominati & confirmati in lectura artis & scientiæ Illuminati & Divini Doctoris Magistri Raymundi Lulli quondam Civis Majoricensis, quæ in eodem generali studio legitur per ipsum Ioannem Cabaspra, humiliter supplicati, vt vestigia sequentes serenissimi Regis Alphonsi patrui & prædecessoris nostri Divi Recordij qui satis supérque informatus de mirificis virtutibus artis scientiæ & doctrinæ ejusdem egregij doctoris Raymundi Lulli, & quantum illa posset proficere regnicolis & degentibus in suis & nostris regnis & dominijs concesserat quondam Ioanni Lobet oriundo Civitatis nostræ Barchinonæ ad opus magistraliter legendi & docendi artem, scientiam & doctrinâ præfati egregij doctoris, Litteras quasdam tenoris sequentis.

Nos Alphonsus Dei gratiâ Rex Aragonum, Siciliæ citra & vltra Farum, Valentiæ, Hierusalem, Hungariæ, Majoricarum, Sardiniæ & Corsicæ, Comes Rosilionis & Ceritaniæ. Gratanter per-

cepto quòd vos fidelis noster Ioannes Lobet oriundus Ciuitatis Barchinonæ per multum tempus in artibus & scientijs egregij doctoris Magistri Raymundi Lulli de Majoricis studiosè vocatis, & quòd præfatas artes in regnis & terris nostris legistis, ipsarumque lecturam continuare proponitis, vt nostra dictæ lecturæ accedat auctoritas in roboramen valoris, inde vestra complaceatur voluntas in conjunctione huius quam habetis charam, & nostrâ defendatur armaturâ contra imponentes rabiem operibus dicti prænominati egregij doctoris, illorum lecturæ. Propterea ad plenum certiorati à pluribus fide dignis quòd opera ipsius Magistri Raymundi nec bonis moribus, nec fidei Catholicæ in aliquo contrariantur. Et nec minùs visâ quâdam litterâ Curiæ Parisiensis; Datâ Parisiis anno Domini 1309. die Martis post octauas Purificationis Beatæ Mariæ virginis gloriosæ, Et munitâ sigillo prædictæ Parisiensis Curiæ de laudatione & approbatione artium & scientiarum dicti egregij doctoris factâ per officialem Curiæ Parisiensis, & fieri requisitis per prælibatum egregium doctorem, præhabitâ informatione testimoniali cum sacramento præstito à quadraginta Magistris & Bacalarijs in naturalibus & Theologalibus; qui ordinati fuere ad audiendum artem generalem cum illius contractione ad speciales scientias ab eodem personaliter prælibato egregio doctore publicè in studio Parisiensi. Attendentesque quòd

Illustrissimus Philippus Franciæ Rex dictum egregium doctorem veluti fidelem virum in suis dictis & tanquam Apostolicum in zelo & in cura juxta illud pro exaltatione Fidei catholicæ habuerit, ipsumque benigniter tractari ab omnibus orthodoxæ fidei cultoribus voluerit & gratum acceperit, etiamque ordinaverit eidem favorem benevolum impendi ab omnibus suis subditis, ut consonum rationi visum fuit & dignum: Prout apparet quâdam litterâ dicti Regis Franciæ suo sigillo munitâ. Datâ apud Vernonem secunda die Augusti. Anno Domini 1310.

Attendensque etiam quòd Cancellarius Parisiensis Franciscus de Neapoli speciali mandato dicti Regis Franciæ, visis, &, quantùm occupationum frequentia patitur diligenter inspectis quibusdam operibus quæ dictus egregius doctor Magister Raymundus Lulli ediderat, testatus est authenticè universis, nil in dictis operibus invenisse quod bonis moribus obviet, & sacræ doctrinæ Catholicæ sit adversum; quin potiùs in dictorum serie ac tenore pro humani fragilitate iudicij zelum fervidum & intentiónis rectitudinem pro fidei Christianæ promotione. Vt patet in quadam littera dicti Cancellariij Datâ Parisiis anno Domini. 1311.

1311. Nota Attendensque etiam fore pronuntiatum per Reverendum in Christo patrem Bernardum miseratione divina Episcopum Castelli & commis-

sarium auctoritate Apostolica deputatum super litigio quod in processu ducebatur inter consanguineos & devotos dicti egregij doctoris, parte ex una, & magistrum Nicolaum Eymeric Inquisitorem in & super quâdam bullâ fictitiâ, vi cuius super aliquas conclusiones per præfatum egregiũ doctorem suis libris positas & contra earum positionem inquirebatur in condemnationem dicti Magistri Nicolai Eymeric & in approbationem bonæ positionis & Catholicæ determinationis in libris prælibati doctoris egregij habitarum juxta rectum arbitrium Reverendi Commissarij præfati, & bonam Conscientiam duodecim in sacro eloquio magistrorum de ordinibus Beati Dominici & Minorum, qui visis conclusionibus testificârunt cum sacramento sanum & Catholicum habere sensum, ut in libris habentur dicti egregij Doctoris: prout hæc & plura alia constant duobus instrumentis publicis actis Barchinonæ, altero in posse Petri Dalmatij notarij publici Barchinonæ sub anno Domini 1386. Altero in posse Gabrielis 1386.
Cannelles notarij publici Barchinonę sub anno à nativitate Domini, 1419.

Et insuper memores quòd nos habentes gratissimum quòd in ditione nostra repertus fuerit tam mirandarum artium & scientię auctor qualis pręfatus egregius Doctor Magister Raymundus Lulli, earum lectionem publicam approbamus, & permisimus prout apparet cartâ nostra sigillo nostro

munitâ. Datis Cesar-Auguste decimâ quinta die Ianuarij, Anno à Nativitate Domini. 1415. Quod
1415. ante concessum, approbatum & permissum fuerat per predecessores nostros illustrissimos, videlicet Dominum Petrum Regem Aragonum, ut patet in quadam sua carta sigillo eiusdem pendenti munitâ. Datis Valentie decimo die Octobris, anno
1369. à Nativitate Domini 1369. Et per Dominum Martinum Regem Aragonum Filium suum ut patet in quadam alia eius carta sigillo pendenti munitâ Datis Cesar-Auguste Vigesima quinta die Novembris. Anno à Nativitate Domini 1399.

Vobis dicto Ioanni Lobet & à vobis substituendis concedimus & largimur licentiam & liberam auctoritatem & plenariam facultatem dictas prefati egregij doctoris artes & scientias legendi magistraliter in omnibus civitatibus, terris & locis universæ ditionis nostræ, in eisdemque faciendi scholas propter lecturam dictarum scientiarum, nec per officiales, consiliarios, iuratos & probos homines aut alios illius civitatis, loci & terræ, ubi scholas construere decreveritis, vobis & substituendis à vobis super his impedimentum, vel obstaculum aliquod fieri debeat neque possit quin imo vos & substitutos vestros beneuolè tractent cum auditoribus vestris, & ipsorum in & super constructione, scholarum & lecturâ dictarum artium & scientiarum quietâ pacificâ & tranquillâ vobis & eis faveant & assistant auxilijs præsi-

diis, & favoribus opportunis, ubi & quoties fuerint requisiti.

Illustrissimis itaque quibuscunque locum tenentibus generalibus nostris hoc nostrum declarantes intentum, mandamus scienter & expressè sub irę & indignationis nostrę incursu, & quomodo fortiùs dici potest universis & singulis officialibus & subditis nostris, ad quos presentes pervenerint & spectet, & signanter officialibus, Consiliariis, juratis, probis hominibus & aliis prędictis, quatenus licentiam & facultatem nostram hujusmodi vobis dicto Ioanni Lobet teneant efficaciter & observent, tenerique & observari faciant inviolabiter per quoscunque; nec vos aut substitutos vestros super lectione dictarum artium vel constructione scholarum molestent & impediant vel perturbent, assistant quin potiùs, ut prefertur, si gratiam nostram charam habent, itámque, & indignationem pœnámque nostro reservatam arbitrio cupiunt evitare. Sonet ergo vox vestra & vestrorum substituendorum per doctrinam in auditorum auribus, nec metu detractorum quorumlibet conticescat; sed dictas artes & scientias in lumine exponere continuetis; Et ut liberiùs, faciliùs & tutiùs vos dictus Ioannes Lobet & substituendi à vobis circa prędicta vacare possitis, & ne metus cujuspiam vos aut eos à dictarum artium lectione retrahat, vel impediat, vos & dictos substituendos à vobis, vestrique & eorum auditores

[illegible] in [illegible], comanda & [illegible] & [illegible]. Ita quod quicumque [illegible] contra [illegible] aut [illegible] quidquam [illegible], [illegible] contra rup- [illegible] incursu- [illegible] & [illegible] & plena- [illegible] In quorum testimonium presentes fieri jussimus nostro sigillo secreto in dorso muni- tas. Datum in Castro-novo Neapolis die 26. Ianua- rii. Anno a Nativitate Domini 1449. Rex Al-
1445. phonsus. V. P. Conservator generalis.

Dignaremur pari modo prefatum Magistrum Ioannem Cabaspra, Magistrum & præceptorem (ut præhabetur) electum, nominatum & confir- matum in lectura & doctrina prædictis, eius vita durante ac cæteros alios quosvis futuros magistros in eisdem arte, scientiâ & doctrinâ tanquam rei- publicæ proficientes cum eorum auditoribus nul- latenus inquietari seu molestari, quinimò bene- volè pertractari, illisque faveri, & ubi ac quo- tiens oportuerit auxiliis, præsidiis & favoribus opportunis illis assisti, sic & prout & quemadmo- dum aliis magistris & doctoribus, auditoribusque aliorum studiorum generalium servatur & custo- ditur, & aliâs, eidē lecturæ speciale præsidium au- ctoritatis nostræ interponere dignaremur. Nos verò supplicationibus eisdem ut pote justis & ra- tioni conformibus benigniter annuentes, & præ-

ertim quia cùm concessimus licentiam, & facultatem ut ipsum studium generale instrueretur & fieret in ipsa civitate & regno prospeximus illud convenire utilitati reipublicæ ipsius regni & consequenter servitio nostro qui caput ipsius reipublicæ sumus, sicque semper fuit & est intentionis nostræ ipsum privilegium & contenta in eo ad unguem observari.

Est etiam mentis nostræ gesta & facta per præfatum serenissimum Regem Alphonsum imitari; quandoquidem non minùs quàm illi placet nobis & quidem libenter & animo hilari Artem, scientiam & doctrinam tanti Doctoris Magistri Raymundi Lulli illius virtutibus promerentibus & ipsâ scientiâ requirente extollere, dictúmque Magistrum Ioannem Cabaspra ac cæteros futuros Magistros in eadem arte & scientiâ honorare præmiisque & remunerationibus regiis dignos reddere.

Itaque tenore præsentis privilegij cunctis futuris temporibus perpetuò valituri, ex nostri certâ scientiâ, deliberatéque & consultò edicimus & statuimus præ-insertum privilegium nostrum & omnia & singula in eo contenta iuxta illius seriem & tenorem pleniores, tanquam de nostra mente deliberatâ procedentia, inviolabiliter custodiri, firmitérque ad unguem observari, nec per quempiam quâvis causa aliquo pacto infringi sub pœnis in dicto privilegio indictis quarum rigorosam executionem absque ulla venia fieri absque persona-

[illegible] exceptione præcipimus & jubemus ; nihilominus quæ edicimus & providemus iam dictum Magistrum Ioannem Cabaspra Magistrum & præceptorem ut præ habetur electum, nominatum & confirmatum in lectura & doctrina Artis & scientiæ prænominati Doctoris egregii Raymundi Lulli eius vitâ durante ac cæteros alios quosvis futuros Magistros huiusmodi, Artis & scientiæ cum eorum auditoribus non solùm nullatenus inquietari seu molestari, sed etiam humaniter, benevoléque pertractari, illisque favendo & ubi ac quotiens opportuerit auxiliis, præsidiis & favoribus quoad fieri poterit assistendo sic & prout, & quemadmodum aliis magistris & auditoribus cæterorum studiorum favetur, auxiliatur & assistitur, favorésque, præmia & honores præberi solent & consueverunt : atque ad maioris gratiæ cumulum lecturæ & magistrali eruditioni ipsiusmodi Artis, scientię & doctrinæ, præsidium speciale nostræ auctoritatis interponimus pariter & decretum.

Serenissimæ propterea Ioannę principi Asturiarum & Gerundę, Archiducissę Austriæ, Ducissę Burgundiæ, etiam filiæ primogenitæ nostræ charissimæ, ac gubernatrici generali & post longævos & felices dies nostros immediatè hæredi & successori nostræ intentum aperientes sub paternæ benedictionis obtentu dicimus, locum tenenti verò generali ac gubernatori, procuratorique regio nostris in eodem regno Maioricarum,

Baiulo

Bajulo insuper & vicario civitatis & alijs bajulis forensibus, , iuratisque civitatis & regni ipsius modi Majoricarum & alijs denique officialibus & subditis nostris in eisdem regno & civitate constitutis & constituendis dictorumque officialium locum tenentibus, tam præsentibus quàm futuris dicimus & præcipiendo districtiùs mandamus scienter & expressè sub incursu nostræ indignationis & iræ pœnæque florenorum auri Aragoni quinque mille, nostris (si secùs fieret.) inferendorum ęrarijs, quatenus tenentes & observantes, tenerique & observari, perpetuò ad unguem facientes huiusmodi nostrum privilegium, & omnia & singula in eodem contenta juxta eius seriem & tenorem pleniores in nihilo contraveniant, aut contra faciant, nec contraveniri aut contrà fieri patiantur aliquâ causâ vel ratione, quantò dicta serenissima Princeps filia primogenita nostra charissima paternam benedictionem habet charam; cæterique Officiales & subditi nostri præappositam cupiunt non subire pœnam. In cujus rei testimonium præsens privilegium fieri jussimus nostro communi sigillo impendenti munitum. Datis in Civitate nostra Cæsar-Augustæ die XXI. mensis Februarij. Anno à Nativitate Domini M. CCCCCIII. Regnorumque nostrorum, videlicet Siciliæ anno 36. Castellæ & Legionis 30. Aragonum & aliorum 25. Granatæ autem 12. YO EL REY. Vidit Amatus Rc. Vidit Generalis Thesaurarius. Vidit

Petrus Coscolla pro Conservatore Generali. Dominus Rex mandavit mihi Francisco Castell. Visis per Amatum Re Cancell. cui fuit commissum: Visis etiam per Generalem Thesaurarium & Petrum Cascolla pro Conservat. Generali. In Majorica IX. fol. 38.

Si † gnum Martini Terres Notarij publici Majoricarum hujusmodi exempli testis.

Si † gnum Antonij Ferrary Notarii publici Majoricarum hujusmodi exempli contestis.

Si † gnum Damiani Mulet autoritate regia Notarij publici Majoricarum ac per totam terram & ditionem serenissimi Domini nostri Aragonum Regis, qui examinationi & comprobotioni hujusmodi exempli à suo originali fideliter sumpti unâ cum prænominatis Connotarijs hîc pro testibus adhibitis præsens interfui & scribi feci, ac clausi cum supra positis rasis & correctis in lineis videlicet tertiâ, in qua habetur (Et Ceritaniæ, Marchio Oristani) & in 5. (Et Ceritaniæ Marchio Oristani) & 26. rasi (Ponitis) & 27. supra posui (Lecturæ) & 39. rasi (nono) & 43. rasi, (licentiam & liberam) & 49. (detractorum.)

Supplicatóque Majestatibus nostris per eundem Petrum Malferit nostræ dictæ universitatis privilegia præinserta, dicto studio generali Magistri Raymundi Lulli concessa confirmare, & de novo concedere, ex nostra solita benignitate dignaremur, considerantes servitia per dictam universita-

rum nobis exhibita, quæ certè multa fuere, ac quantum literarum cultus in omnibus terris colendus est, ob optimum fructum quem regna & cunctæ Respublicæ à viris peritis colligunt, motique eisdem respectibus, quibus dicti prædecessores nostri, ad dicta privilegia concedenda moti fuerunt; prædictæ supplicationi decrevimus favorabiliter annuere. Tenore igitur præsentis, ex nostri certa scientia, deliberatè & expressè nostraque regia authoritate Privilegia præinserta & omnia & singula in eis, & quolibet eorum contenta, & specificata, à prima eorum linea usque ad ultimam, laudamus, approbamus & confirmamus, & quatenus opus sit dicto generali studio Magistri Raymundi Lullij, ejusque singularibus præsentibus & futuris, de novo concedimus & elargimur, juxta privilegiorum præinsertorum tenores pleniores, ac prout & quemadmodum privilegijs eisdem meliùs & pleniùs hactenus dictum studium generale, illiusque singulares, usique gavisique fuerunt, ac in præsentiarum sunt in possessione nostræque hujusmodi laudationis, approbationis, confirmationis, & quatenus opus sit novæ concessionis munimine roboramus, seu præsidio, & validamus; volentes & expresse decernentes & declarantes, quòd hujusmodi nostra confirmatio & quatenus opus sit, nova concessio sit, & esse debeat prædicto studio & illius singularibus (ut præfertur) stabilis, valida, realis & firma

nullumque in judicio, vel extra sentiat diminutionis incommodum; dubietatis obiectum, aut noxæ alterius detrimentum, sed in suo semper robore & firmitate persistat.

Quo circa spectabili, nobili, magnificis, dilectis Consiliarijs, & fidelibus nostris, locum tenenti & Capitaneo Generali nostro, Regenti nostram Cancellariam, Procuratori nostro Regio, Baiulo insuper, & Iuratis Maioricarum, cæterisque demum universis, & singulis officialibus, & subditis nostris, in dicto Regno constitutis, & constituendis, dicimus, precipimus, & iubemus Regiâ authoritate nostra prædicta, ad incursum nostræ indignationis & iræ, pœnæ florenorum auri Aragonum mille, à bonis secus agentis irremissibiliter exigendorum, & nostris inferendorum ærarijs, quatenus huiusmodi nostram confirmationis & novæ concessionis gratiam, & provisionem & omnia & singula, in ea contenta, teneant firmiter, & observent, tenerique & observari inviolabiliter per quoscunque faciant iuxta sui seriem, formam & tenorem pleniores; caveri siquidem contrarium agere aut fieri permittere ratione aliqua sive causa, pro quanto gratiam charam habent nostram, & præter iræ & indignationis nostræ incursum pœnam præappositam cupiunt evitare, In cuius rei testimonium præsentes fieri iussimus, nostro communi, quo antequam ad sacrum Imperium electi essemus, utebamur sigillo (cum non-

dum alia fabricata fuerint) impendenti munitas. Datum in Civitate nostra Hispalis, undecimo mensis Maij, Anno à Nativitate Domini millesimo quingentesimo vigesimo sexto, Regnorum nostrorum, videlicet electionis sacri Imperij anno nono, Regni Castellæ, Legionis, Granatæ, &c. XXIV. Navarræ tertio decimo; Aragonum verò, utriusque Siciliæ, Hierusalem, aliorum duodecimo, Regis verò omnium duodecimo. Yo el Rey.

Vt Cant.

Vt Ludovicus Sanchez, Gener. Thesaur.

Vt Ioan. Alemanus, Cont. Relator generalis.

Vt Conservator generalis.

Vt de Ferrara. R.

Vt de Bononia. R.

Vt Majus. R.

Vt Ram. R.

Vt Boncianum.

Sacra Cæsarea Majestas mandavit mihi Alphonso de Soria, Vis. per Cant. de Ferrara R. Can. Thes. gener. De Bononia. Majus. Ram. & Boncian. & tenent & pro Cons. & contra relatorem generalem.

In Majoric. sigilli comm. IV. fol. CCIX.

PIECE X.

Lettres qui confirment les precedents Pri

NOs Philippus Dei Gratiâ Rex Castel gonum. Legionis, utriusque Siciliæ salem, Portugalliæ, Hungariæ, Dalmati tiæ, Navarræ, Granatæ, Toleti, Valentia tiæ, Majoricarum, Hispalis, Sardaniæ, C Corsicæ, Murtiæ, Giennis, Algarbij, A Gibraltaris, Insularum Canariæ, nec no rum Orientalium & Occidentalium Ins ac terræ firmæ, Maris Occeani, Archidux Dux Burgundiæ, Brabantiæ, Mediolani, rum & Neopatriæ, Comes Abspurgi, Fl Tirolis, Barcinonæ, Rossilionis, & Ce Marchio Oristani, & comes Gociani.

Licet adjectione plenitudo non egeat mitate quod est firmum, confirmatur tame dum quod robur obtinet, non quod nece exposcat, sed ut confirmantis syncera be pateat, & rei gestæ abundantioris cautel accedat. Dudum pro parte Syndici univ nostræ civitatis & regni Majoricarum fu stati nostræ expositum & deductum, ipsam sitatem habere quoddam Privilegium per simum Dominum Regem Ferdinandum

nostrum, eidem concessum, cujus exemplum authenticum nobis & in nostro sacro supremo regio consilio exhibere fecerunt, hujusmodi sub tenore.

Nos Ferdinandus Rex Castellæ, Aragonum, &c. *Omnia ut in præcedentibus litteris in bis enim fit mensio eorumdem privilegiorum quorum in illis, quæ quidem ab antecessoribus Regibus fuerant concessa.*

Supplicatum igitur nobis humiliter fuit pro parte Iuratorum ejusdem Civitatis, ut præinsertum privilegium (scilicet à Ferdinando aliisque citatis Regibus cõcessum) & omnia & singula in eo contenta laudare, approbare, ratificare & cõfirmare, & quatenus opus sit una cum provisione officiorum Notarij, & Vitelli Gymnasij Generalis ejusdem Vniversitatis, hactenus nobis reservata in & cum inserto Privilegio de novo concedere & indulgere dignaremur.

Nos verò subditorum nostrorum præsertim benè meritorum vobis inclinati, eorum petitioni benignè annuentes, tenore præsentis, de nostra certa scientia Regiaque authoritate, deliberatè & consultò ac maturâ dicti nostri supremi Consilij accedente deliberatione dictum & præinsertum Privilegium & omnia & singula in eo contenta expressa & declarata, à prima scilicet ejus linea usque ad ultimam inclusivè, laudamus, approbamus, ratificamus & confirmamus, & quatenus opus sit

unâ cum provisione dictorum officiorum Notarij & Vitelli (ut praefertur) de novo concedimus, indulgemus & elargimur, nostræque hujusmodi laudationis, approbationis, ratificationis & confirmationis, novæque tam dictorum duorum officiorum quàm aliorum concessionis præsidio, seu munimine roboramus, & validamus, authoritatemque nostram eis interponimus, pariter & decretum. Volentes & decernentes expresse quòd deinceps, quoties dicta duo officia Notarij & vitelli dicti Gymnasij vacare contigerit, eorum provisio ad dictos Iuratos pleno jure pertineat & spectet, sicut nobis pertinebat & spectabat ante præsentem gratiam & concessionem: Decernentes insuper, quòd nostra hujusmodi gratia & concessio provisionis, & nominationis dictorum officiorum, laudatioque, approbatio, ratificatio & confirmatio ac quatenus opus sit nova concessio, præinserti Privilegij, sit & esse debeat dictæ universitati & ipsius Iuratis, modo quo suprà, stabilis, realis, valida atque firma, nullumque in iudicio, aut extrâ sentiat diminutionis obiectum, defectûs incommodum aut noxę alterius detrimentum: Sed in suo semper robore, & firmitate persistat. Serenissimo propterea Philippo Principi Asturiarum & Gerundæ, Ducique Calabriæ, & Montis albi, filio primogenito nostro charissimo, ac post felices & longævos dies nostros in omnibus Regnis & Dominiis nostris (Deo propitio)

immediatè hæredi & legitimo successori, intentum aperientes nostrum, sub paternæ benedictionis obtentu dicimus, eumque rogamus: Specialiter verò Magnificis, dilectisque consiliariis & fidelibus nostris locum tenenti & Capitaneo Generali nostro, Regenti Cancellariam, & Doctoribus nostræ Regiæ Audientiæ, Advocato & Procuratori Fiscalibus, Regio Procuratori, Regenti Thesaurariam, & locum tenenti, Magistris Rationalis, Vicariò, Bajulis, Algaziriis, Virgariis, Portariis, cæterisque demum universis & singulis officialibus & subditis nostris majoribus & minoribus in præfato Majoricarum Regno constitutis & constituendis ipsorumque officialium loca tenentibus seu officia ipsa regentibus & subrogatis, præsentibus & futuris præcipimus & iubemus ad incursum nostræ Regiæ indignationis & iræ, pœnæque florenorum auri Aragonum mille, nostris Regiis inferendorum ærariis: quòd præinsertum privilegium, nostramque concessionem provisionis dictorum officiorum, laudationemque approbationem, ratificationem, & confirmationem ac quatenus opus sit novam concessionem eiusdem Privilegii, omniaque & singula in eo contenta & expressa, iuxta illius seriem & tenorem pleniores teneant firmiter & observent, tenerique & inviolabiliter observari faciant per quoscunque, & non contrà faciant vel veniant, aut aliquem contrà facere, vel venire permittant, ratione aliqua, sive

causa, si dictus serenissimus Princeps nobis morem gerere, cæteri verò officiales & subditi nostri prædicti gratiam nostram charam habent, ac præter iræ & indignationis nostrę incursum pœnam præappositam cupiunt evitare. In cuius rei testimonium præsentem fieri iussimus, nostro Regio communi sigillo pendenti munitam. Datum in sancto Laurentio Regali die 24. mensis Octobris anno à Nativitate Domini 1597. Regnorumque nostrorum videlicet citerioris Sicilię & Hierusalem 44. Castellæ autem Aragonum ulterioris Siciliæ, & aliorum 42. Portugalliæ verò 18. Yo el Principe. Dominus Rex & ejus nomine Dominus Princeps mandavit mihi Domino Ortiz. Visa per Frigolam Vice-cancell. Comitem general. Thesaurarium, Baptista Covarrubias, Sanz, Guardiola, & Clavero, regentes Cancellariam, Don Petrus Sanz Fisci Advocat. & me pro conservato. generali.

Vidit. Frigola vice cancell.
Vt Comes general. Thesaurarius.
Vt Covarrubias. R.
Vt Guardiola. R.
Vt Dom P. Sanz Fisci Advocat.
Vt Don P. Sanz Fisci Advocat.
Vt Ortiz pro conservatore gener.
Vt Baptista. R.
Vt Sanz. R.

Vt Clavero. R.

In Majoricarum XII. fol. CCXLVII.

Confirma V. M. à los Iurados, y universitad de Mallorca el privilegio à qui inserto del señor Rey Don Fernando, tocante à la Institution del Studio General de aquella Ciudad, y de nuevo les concede que los officios de Notario, y Vedel, del dicho estudio sean à su provision.

PIECE XI.

Témoignage de Jacques Faber Docteur tres-celebre & illustre de l'Université de Paris sur les livres & la doctrine du B. R. Lulle. Dans une Epistre dedicatoire de deux livres de cét Auteur qu'il envoye à Alphonse d'Aragon Archevesque de Saragoce & de Valence.

APhuentus Doctor in arte medica egregius, Reverendissimæ Dominationi tuæ commendatissimus per Academiam Parisiensem iter in Belgas faciens & illinc per eandem ad suos ab illustrissimo Carolo Rege Catholico se recipiens, me super libris pij Eremitę Raymundi Lulli consuluit, & plerosque Sacrę Theologiæ nostri studij professores, quorum longè mens sanior, ingenium felicius, & judicium acrius. Qui omnes, ut par erat, piæ mentis & à Deo, ut putatur, illustra-

tæ, opera probaverunt. Verùm ille nondum factum satis præsentaneo sermone ducens rogabat insuper, ut eâdem de re ad reverendissimam Dominationem tuam darent literas; quos cum à scribendo celsitudo tua deterreret, præsertim cum quâ nulla eis unquam intercesserat consuetudo, continuò animos illorum ad scribendum erexit, objectâ (quâ in omnes cujuscumque sortis homines uti soles) humanitate tuâ: Arbitrorque jam illos scripsisse. Verùm quid & ipsi senserint & ego cum eis, ne videar, vel in hoc dignitati tuę amplissimę gratificari nolle, paucis accipe.

Sentiunt profectò quę Romani, quæ veneti, quę Germani, quæ denique vestri, qui omnes opera illius egregij viri legunt, excudunt, admirantur: eos autem qui illa profitentur publicè, libenter audiunt, probantque audita. Ita in nostro ubivis gentium famigerato Parisiensi Gymnasio eadem formis mandant diligenter & ad alienas transmittunt oras. Profitentur, cùm adventant, qui istas norunt artes, tùm publicè, tum privatim. Quod etiam superiore anno qui fuit Christi omnium servatoris & salvatoris quingentesimus ac decimus quintus supra millesimum, sacrę paginę Doctor egregius Bernardus Lavineta favorabili auditorio factitavit. Cęterùm Bibliothecę nostræ libris ejuscemodi doctrinæ sunt adornatæ: præsertim illa insignis Domûs Sorbonicæ, quæ nobilissimum est in toto terrarum orbe tam nominatissimorum

Theologorum quàm publicorum Theologicorum certaminum domicilium, & ea quę ad ędem Divi Victoris est: Chartusię insuper quę haud procul ab urbe Parisiâ sita est, capsulis arcisque id genus librorum refertis abundat, quos sancti illi viri frequenter versant manibus, fructum pietatis inde colligentes, quos & petentibus suscepto chirographo liberaliter communicant.

At quoties audivimus inclytam urbem Romam authoritate Pontificiâ adversus malevolos calumniatores hęc opera defendisse, probasse, roborasse? Quomodo igitur possent nostri, quę sciunt à capite fidei fuisse approbata, at aliquando non approbaverunt. Si hoc verum est, id eo tempore pręsertim evenisse putandum est, quo sequaces Abenruth priùs sectæ Arabicę, mox Christianæ, sed demum impij Apostatæ studium maxima pro parte obtinebant; contra quem & sequaces Raymundus cùm verbis, tùm scriptis viriliter, animoséque certabat, quo tempore odium veritas peperit, verùm nunc prostratus est, impius Arabs, Raymundus autem pius victor, (ut par est) susceptus. Nec abs re quidem. Militabat enim ille (omni lege rejectâ) diabolo, hic verò (lege vitæ æternæ admissâ) Christo; ex cujus luce, cum alioqui idiota esset, sapientes hujus mundi convincebat, pro cujus etiam amore martyrium minimè detrectavit. *Nota*

Quâ igitur fronte, hujus pientissimi viri, quâ mente Christi martyris scripta, quæ solùm ad di-

vina mentes legentium evehunt reijcere possemus nequaquam id putare velis, sacerrime Præsul. Hęc sanè sunt, quæ amplitudini tuæ scripturus eram: verum in eo ipso transmissionis articulo egregius Medicinæ doctor Ioannes Capellanus ad me misit Proverbia Raymundi & eiusdem Philosophiam Amoris, in qua nusquam ab æterno amato mentē deflectit. Quod Diocles ex Philosopho factus Anachoreta nobis faciendum admonebat, inquiēs, eum qui à Dei cogitatione recedit aut dæmonibus aut brutis animantibus protinus evadere persimilem; quandoquidem tunc necesse sit in desideria terrena mentem deflecti (quod brutorum est) aut in aliquem furorem; quod est Demonum. Contrà verò eum qui in quacunque cogitatione actionevę pius existit, studetque placere Deo, cum Deo esse. Tu igitur optime Præsul, ita vivens hos cum Epistola libellos suscipe & vale.

Ex inclyta Parisiorum academia, sub natalem
1516. Dominicum anno ab eodem millesimo quingentesimo decimo sexto.

PIECE. XII.

Qui est un témoignage d'Alstedius grand Philosophe, sur les œuvres de Raymond Lulle & de Lavineta.

ITa est, Benevole Lector, nunc temporis ludibrium debent ij, qui Lullianę Philosophię

operam dant impensè. Hem scelus! Ita ne docuit Aristoteles, ut alijs docendi cathedram jusserit clausam? Minimè verò. Quale igitur vos habet cacoethes, inflati, inepti, ridiculi, thrasones, stentores, triobalares, peripatetici & ramei, quòd usque adeò insectamini Lullium? Profecto de vobis ignoto sententiam pro tribunali pronuntiatis homine. Legite, si viri estis, scripta eius. Ne vanitatis damnate. Ne vocate præstigias ænigmaticas: Non enim sunt talia, qualia vos esse clamatis. Non infiteor, permagnum huius methodi esse abusum, artificum etiam vitia esse enormia. At scitote abusum nullatenus tollere usum, & errata artificum non esse imputanda ipsimet arti. Adeste igitur, & juxta mecum recognoscite Bernardi de Lavineta quædam opuscula in quibus ostendit praxin Philosophiæ Lullianæ. Sed ostendit more suo & sui sæculi, id est, barbarè: Date itaque operam ut ne impingatis ad hunc scopulum. Offero autem vobis hoc, quidquid est monumenti antiqui, &c.

Tu Lector, æqui boni consule & Lavinetæ commentariola quæ absolvit Anno Christi M. D. XXIII. in Monasterio florentissimo Monachus eruditissimus, & Zetzneri studium & denique meum candorem. Dabam Kal. April. Anno MDCXII.

PIECE XIII.

Autre témoigage d'Alstedius en faveur des Lullistes & particulierement de Lavineta, sur sa Rhetorique & ses autres œuvres.

LEctor optime, eâ sum indole, ut dona Dei in mortales collata, æstimem, suspiciam, exosculer. Aliter affecti sunt deteriores hominum illi, qui de ignotis etiam pro tribunali judicare non dubitant. Et ne multa accumulem, considera mihi, qui hodie sunt, Lullistas & Chemistas, qui ferè omnium hominum etiam triobolarium calumniis & puerilibus judiciis expositi sunt. Alij illos Magiæ damnare: alij hirsutorum monachorum discipulos vocare: alij barbarici insimulare: alij (pudeat homines malè feriatos hujus præjudicij) arrogantiæ reos peragere. Haberem, & sat haberem, quod perversissimis illis opponerem: Verùm mihi nunc non est propositum illorum objectiones frivolas diluere. Respondeat illis Bernardus de Lavinetâ, cujus practica anno 1523. est edita, in qua multa habet ad liberalem eruditionem eximiè facientia. En tibi, lector, ex ista Bernardi Sylva, Secretum Philosophorum maximum: sed verè Secretum. Neque enim primo intuitu vulgaris oculus

oculus assequetur ea quæ hoc Secretum habet in recessu. Continet enim duo quæ mortales maximè afficiunt, clinodia: artem dico cogitandi, disputandi, declamandi de re qualibet, ita tamen ut non suppeditet res ipsas., sed duntaxat terminos monstret generales, qui ad specialissima quæque sunt contrahibiles: itemque librum naturę, quem omnibus numeris absolutum aperit, inque ejus adyta, lapidem Philosophorum deducit. Profectò omnia clarè hîc descripta sunt iis, qui non sunt planè stupidi, vel etiam nimium superbi. His enim titulis, qui insigniti sunt, non facient operæ pretium in hujus libri verè aurei lectione. Qui verò utcunque sunt ingeniosi assequentur cum bonô Deo, non vulgaria quędam Philosophorum ἀξιόνκοντα ἄξις μνημόνευτα τεχνὰ ἀξιοθέατα. Ego sanè, qui quidquid est artificij Lulliani, id omnes percalleo, fateor magnam eruditionis liberalis & reconditæ accessionem factam esse ex hujus tractatus diligenti lectione ad pusillum doctrinæ meę cumulum. Deum precor, ut nostras mentes ita illustret, ut ea quæ per homines pios, doctos & cordatos manifestavit in artibus liberalibus, ritè colamus & excolamus ad divini sui nominis gloriam & commune bonum. Dabam Eirenopoli. Anno M. DC. XI.

PIECE XIV.

Priere au B. R. Lulle, laquelle se trouve au commancement de son grand Art imprimé à Lyon en lettre gotique l'an 1517.

V. Idus Maij.

AD te Martyrij palmam Raymunde gerentem
Confugio, dentes in te confringe caninos:
Et tua mortali patefacta scientia cuncto
Defluat in totum verè fons limpidus orbem
Doctrinæ: pateat: Latuit nimis abdita mundo.

PIECE XV.

Sur le méme Art restably par Lavineta 1517.

ME dedit in lucem multos Lavineta per annos
Desertam: doctis undique livor obest.
Grata sophocleis fueram doctoribus olim
Sorbonicis: esse rursus habere peto.

PIECE XVI.

Ad reverendissimum in Christo Patrem D. Dominum, Franciscum Ximenem Cardinalem Hispanum & Archiepiscopum Toletanum, Archicancellarium Castellæ, & generalem Inquisitorem, atque Hispaniarum Primatem meritissimum, Alphonsi à Proaza Asturicensis

EPISTOLA.

OMnes homines qui veræ fidei splendore caruerunt, eminentissime Cardinalis, si post diutinos labores aliquas forsitan veritates reperêre, quasi hallucinatione quadam ad eas pervenisse credimus. Posteà verò, quàm precedentibus Prophetis lux mundi Iesus-Christus ortus effulsit; cœpit humana cœcitas clarius illustrari. Prodiêre tunc felices Apostoli, prodiêre Doctores clarissimi qui veluti terrena sydera in toto terrarum orbe latiùs emicuerunt; Oppleverunt gymnasia & Bibliothecas infinitis penè scriptorum voluminibus, sed non iis sanè quibus adhuc suæ sapientiæ flumen satis exhauriri ac propalari valuerit. Sed esto valuisset, ipsis forsitan ea ratione non placuit: quia pretiosissimæ margaritæ non chartis papyraceis tanquam suibus obtrectandæ, sed purgatarum

mentium sacrariis commendari debuerunt.

Stante igitur sic humani generis conditione, scivit Doctor Doctorum *& scientiarum Dominus* Christus, illius nostræ incapacitatis obstaculum tolli posse, si & ipse mortalium cuipiam artem infunderet, ad omnia scibilia generalem, mentibus tamen indignis ita obseratam, sicut apertam bonis. Et ea profecto est quam ab ipsa Christi sapientia Raymundus Lullius eques auratus divinitùs acceptam ex eadem principiorum & regularum materia variis formis digestam, nunc demonstrativam, aliàs, inventivam, generalem, magnam, brevem, expositivam, discretivam, & hujusmodi titulis appellatam reliquit.

Et quia nimis laboriosum erat & fermè impossibile universam librorum supellectilem nobiscum asportare, fecit Deus super terram abbreviatum verbum, id quidem nobis impartitus veluti quoddam scientiarum manna, quod unicum gestantes, omnia nobiscum scibilia & cunctas mundi bibliothecas conveheremus. Scio me stupendum loqui, sed non idcirco impossibile; imò si detur magnificum & amabile. Nam si tot sunt ignorantiæ nostræ vulnera, quot & veritates ignoratæ, & ea itidem ars (ut præmisimus) præfatæ hujus indignitatis nostræ remedium esset, Christum utique universalem medicum illud dedisse non est ambigendum, qui nihil debuit facere vineæ suæ, id est, mundo quod non fecerit.

O rem posito livore mirabilem! O donum Dei, si sanè ponderetur, singulare! A sæculo non est auditum, ut is quis lascivus & illiteratissimus fuerat, jam grandis natu desuper inspiratus formulam tradiderit ad omnes veritates inveniendas non minùs utilem, quàm necessariam. Et si non desint fortasse qui sub prætextu laudandi alios Doctores (quos summopere & jure quidem veneramur) [aut seipsos etiam evehendi Artis hujus novæ & mirabilis contemptu,] Dei munificentiam sic angustant, quasi nequeat ampliùs elargiri, quàm prioribus sæculis erogaverit.

Quid obsecro molesti sunt huic publicæ utilitatis procuratori? Bonum opus semper operatus est in Ecclesia Dei; unde potiùs mereretur esse cunctis acceptissimus: nisi forsan ob id lapidandum esse putent, quòd impios gentilium Philosophorum errores funditùs eliminarit; aut quòd arma contra infideles fidelibus suppeditarit, quòdque effecerit, ut Christicolarum Scholæ in nulla scientiarum traditione paganorum libris indigeant.

At si quis percontetur, quibus de causis Raymundi doctrina adeò excellens & egregia nondum per universas mundi academias circumferatur & floreat? Satis aptè respondere posse arbitror; tum quia bonarum rerum perpauci reperiuntur amatores in hoc mundo: tum quia tam raræ hujus & altissimæ facultatis arcanum hactenus vulgari noluit, te condignum patronum expectans: Qui cum

amplissimâ religione & luculentâ doctrina polleas, omnium bonarum artium itidem & auctorum alter Mœcenas existis, id est, fautor maximus & ampliator; quique divino quodam zelo permotus, ut & patriam & christianam religionem bonis disciplinis excoleres: tuo quidem auspicio, optimi antistitis curam agens, Athenarum & Parisiorum gymnasia illa celeberrima, alterum cum litteris, alterum cum artibus in Hispanias transtulisti.

Cujus quidem rei satis argumento est, istud Alcalense mirabile collegiorum ædificium; Opus profectò immortale, & tuas mirificas laudes ac doctrinarum incrementa perpetuò cõservaturum. Quod non tam firmissima ac magnifica contruxisti architectura, quàm omnium scientiarum & facultatum Doctoribus celeberrimis, ex omni ferè Asia & Europa, non citra magnas expensas conquisitis, non desinis insignire. Et cum paucorum hominum sit non tam cupere dignitatates, quàm mereri; tu ante meruisti, *quàm cuperes*, & quàm acciperes præclara illa ornamenta, quibus te Catholici Hispaniarum principes decorarunt, Cardinalatûs videlicet, Archiepiscopatûs, Inquisituræ, Cancellariatûs, & Primaturæ dignitatibus amplissimis.

In te uno (pace aliorum dixerim) sobrietas, prudentia, sanctitudo, continentia, sanáque doctrina, & reliqua omnia conspiciuntur, quæ Apo-

ſtolus Paulus in Epiſcopo conſummatiſſimo deſiderat. Vnde verè Prælatum agis & quidem ex omni parte abſolutiſſimum. Talem itaque ſibi patronum & ſuæ defenſorem doctrinæ Raymundus ipſe jam dudum expectabat.

Tua igitur intererit, præſul ſapientiſſime, illuminatum hunc doctorem, imò (ut tu ipſe vocitare ſoles) illuminatiſſimum, non paganum, non opinioſum, non loquacem, non quiſquiliis immoratum, aut ſibi ipſi contradicentem, ſed Chriſtianiſſimum, gravem, ſententioſum, ſimplicem & ſuccinctum, amplexari, fovere, tuerique;

Quem quidem, Antiſtes excellentiſſime, tibi, tum natione, tum habitu, fidei quoque doctrinarum & publicæ utilitatis zelo cernis conjunctiſſimum. Quod quidem magna mihi exſtitit ratio, ut hoſce tres Raymundi libros in uno volumine congeſtos, & meo ſudore utcunque recognitos ad commune bonum, metallicis formis demandatis, tibi nuncupatim dedicarem, pro ea quâ & dominationem tuam, & Raymundum ipſum proſequor obſervantiâ, & mirifica devotione. Quod igitur ſupereſt, ut munuſculum hoc noſtrum (qualecunque illud eſt) hilari fronte ſuſcipias, & cum à ſeriis occupationibus expeditus fueris lectitatum corrigas, & me tuæ dominationi deditiſſimum in numero tuorum adſcribas, iterum atque iterum ſupplico. Vale noſtræ tempeſtatis decus & Antiſtitum corona & exemplar egregium.

PIECE XVII.

Qui est un témoignage de Proaza touchant l'excellence de l'Art Expositif & des autres œuvres de Lulle.

Alphonsus de Proaza ad Lectores.

QVicumque illuminati doctoris libros non carpendi sed intelligendi gratiâ, lecturus accedis: paucula hæc prænotes cognitu forsan non indigna iterum atque iterum rogo. Bonæ inprimis conscientiæ sis: quia Deus benedictus primum cognoscibile, ita est objectum liberum, ut in animam malevolam non sinat sapientiam (infusam maximè) subintrare.

Deinde in principio illius quod edoceri cupis, effice ut potentias animæ rationalis habeas in neutram partem obstinatè decumbentes, sed liberas ad inquirendum. Nam frustra dubij veritatem investigat, qui ad alteram partem inclinatus accedit. Cura insuper, ut perseveres & credas per aliquot saltem menses, ut Christianum doctorem non ita è limine salutandum intelligas, qui ut paganos intelligeres, per multos annos captivatus credidisti.

Nec idcirco Raymundum flocci pendas, quia primo intuitu inconcinniter & grossè tibi locutus

esse videatur. Nam si sedulò introspicias, procul dubio reperies, nec elegantioribus, nec secundum materiam subjectam magis proprijs vocabulis loqui valuisse; nisi à seipso & ab artificio sapientię sibi infusæ penitus discessisset. Nec rursus ideò tuis auribus forsitan ultra modum delicatis duriloquus videatur & crassilinguis: quia inter ipsum legendum in *Bonificativum*, *bonificabile* & *bonificare*, idque genus similia passim impingas. Nam si tollas ab universo, *tivum*, *bile*, & *are*, tollas necesse est ejus naturam, perfectionem & finem, ipsum relinquens inane, vacuum & otiosum, id est, sine potentia activa, passiva & actu, innatis sibi instrumentis ad agendum; itidem in divinis proprietates & productiones, Deum Sarracenorum & Iudæorum vacuum imperfectum & in seipso otiosum venerando.

Talem igitur dicendi modum sibi proprium & peculiarem, & ab ipsarum rerum visceribus excerptum, ita simplicem, planum & frugiferum ebibisse creditur Raymundus ab eodem Sancti spiritus fonte, unde scientias hausit, quem & nos quantùm valuimus, curavimus observare in hujus lecturæ translatione, apparatam & fucosam orationem, quasi pulcherrimæ veritatis dubiam & suspectam omnino fugientes. In qua quidem traductione si quid perperàm à nobis positum invenies: humiliter obsecramus, ut priùs exemplaria consulas, quæ Raymundus materno sermone

ſcripta reliquit, quàm ipſum damnes, noſtræ potiùs quàm ejus inſufficientię illud tribuens.

Nec credas prętereà ad intelligentiam diſciplinarum Raymundi per alias januas aut ingreſſus iri poſſe veriûs & faciliùs, quàm per ſuos ipſos libros & lecturas; qui ut ſeipſum interpretaretur, edidit certè non paucos, ut in calce hujus voluminis eſt videre. Nam aliàs fruſtrà adeptus eſſe videretur tantum ſapientiæ donum: ſi in magis neceſſario, hoc eſt, in modo illud docendi & communicandi aliquo pacto defeciſſet. Vnde ſi quaſdam interpretationes in Raymundum offendas, quæ nectar illius ſuaviſſimũ nec ſapiant, nec redoleant: caveas, obſecro, ne tibiæ tubam comparando ipſis fidem priùs adhibeas, quàm habeas pro manifeſto lęgitimas eſſe Raymundinæ Artis expoſitrices, ſunt etenim nonnulli alioquin ſapientes qui ſeipſos tantùm ſectantes, & ſibi vel laudes vel oppoſitum parturientes, potiùs Lulli-maſtygas, quàm veros Lulliſtas agunt. Valete.

PIECE XVIII.

Témoignage de Theobaldus de Mains, ſur l'excellence du Grand Art.

Laurentij Theobaldi Cenomani ſuperdoxis huius ſcientiæ à Raymundo Lullio nullius linguæ, nulliúſve Artis divinitùs excogitatę.

Ad Lectorem. Epigramma.

HIc quid Messis habet lector decocte libellus:
Sit tenuis, quamquam ratus Achatis honos.
Explicat hic : clarisque non mudavit Athenis,
Doctorum (exemplar Pallados omne) chorus.
Quod neque nostra, vetus meliùs neque noverat ætas :
Cælitus, ætherea Lullius arte dedit.
Quidquid Aristoteles, quidquid famosa pependit
Gręcia : Rex Crœsus, Sorbona quidquid, hábet.
Ingenio superos facili penetravit ad axes ;
Et virtute mera grande peregit opus.
Icarus ima suis freta si temerarius alis
Rasisset, gelidas tunc cecidisset aquas.
Et quia sydereas optavit cernere sedes.
Sole sequestratâ præcipitatur ope.
Lullius ex medijs contorsit ad ima volatus,
Excelsisque : virum non tamen æquor habet.
Inter librorum cumulos decocte (trophæa
Nam tenet) hoc sapias elige lector opus.

De q. opere concathenatum carmen, ejusdem

MYstica tangit opus, sed opus quod mistica tangit
Grande reponit opus, sed opus quod gráde reponit
Balnea lata petit : vel opus quod mistica tangit.

Fin des Pieces Iustificatives.



TABLE

DES LIVRES DU B. MARTYR ET DOCTEUR RAYMOND LULLE.

RECUEILLIS AUTREFOIS PAR PROAZA, L'AN 1515.

LETTRE D'ALPHONSE DE PROAZA écrivant à un tres-docte Religieux de l'Ordre de S. François de Sienne.

Alphonsus à Proaza Fratri Dominico Senensi ex ordine Minimorum viro literatissimo, Salutem.



MISSO jam in lucem hoc illuminatissimi Doctoris Raymundi, cujus gratiâ Hyspanias nostras adieras, pretioso volumine, Artis Inventivæ, Tabulæ generalis & Artis Expositivæ; quod tanto studio & labore nobis aut corrigentibus, aut è patrio ser-

mone in latinum, ut imprimeretur, *traducentibus, indefessis calamis exarasti: potes in patrios lares, id est, in Italiam, ad Minimos Fratres tuos, non jam minimus, sed profectò maximus felici sydere remigrare. Cæterum ne hoc solùm rarissimo mercimonio ditatus abeas: sed lucri propensionis sitim ac materiam tecum asportes, subjecimus tuis quidem expostulationibus non parùm efflagitati librorum nomina; quos Doctor noster illustris, variis terrarum regionibus & in omni scientiarum genere divinitus edidit, quósque partim vidimus, partim ab auctore ipso vicissim citatos legimus, reliquos exstare à fide dignis accepimus. Præter longè plures quos ut corpore breviculos*, quamvis sint Spiritu Gygantæi, *ex industria subticemus, vel nobis ignotos, quos adhuc injuria hominum efficit, ut delitescant, in publicum, Deo propitio, venturos esse confidimus. Vale.*

LIVRES DE L'ART.

L'Art general : qui commence ainsi. *Incipit Ars generalis, &c.*
L'Art Demonstratif de la verité. *Causa finalis, &c.*
L'Art abregé. *Hæc Ars compendiosa.*
Autre Art abregé. *Apponimus, &c.*
Abbregé de l'Art Demonstratif. *Quoniam omnis.*
L'Art Inventif de la verité. *Ars præsens.*
Le fondement de l'Art general.
L'Art penultiéme, *Quoniam fecimus istam.*

Bréve pratique ſur la méme, *Alphabetum.*

Autre Bréve pratique ſur la méme Table. *Eſt autem hac.*

Autre lecture ſur la 3. figure de la méme. *Dividitur hac Lectura.*

Livre de la ſcience facile, *manifeſtum eſt.*

Des Queſtions agitées ſur le livre precedent. *Quoniam liber.*

Livre de la ſignification, *ſignificatio eſt Ens.*

Le grand livre de la Demonſtration : qui eſt une Branche de l'Art Inventif de la verité, *Quoniam humanus intellectus.*

Livre de la lumiere Intellectuelle : *Quoniam intellectus.*

Livre de la demonſtration par l'Egalité.

Livre de la recherche du vray & du bien en toute matiere, *ſcientia veri & boni.*

La reduction des Queſtions à l'Art Amplificatif; avec les conditions & les maximes tirées du meſlange des principes.

Reduction des queſtions à l'Art diſpoſitif.

Livre de l'Application.

Doctrine tirée de l'Abregé de la Table.

Livre de la Montée & de la Deſcente de l'entendement. *Quoniam aliqui ſaculares.*

L'Arbre de la ſcience, *In deſolatione & fletib.*

Livre de la Cabale, *ſive de auditu Kabaliſtico.*

Livre de l'Arbre bref de la Table generale;

Le grand livre des Queſtions. *In qualibet materia.*

Livres de Grammaire & de Rhetharique.

Livres de Logique.

terem & navam Logicam.

Autre Logique bréve.

Autre Logique des cinq Arbres.

Livre du Sujet & de l'Attribut.

Livre de la conversion du sujet & de l'attribut. *Quoniam opponentes.*

Livre des Syllogismes.

Livre de l'application de la Logique à la Physique, Medecine, &c.

Livre du moyen naturel & Syllogistique, par lequel on conclud necessairement & naturellement que l'attribut est dans le sujet. *Quoniam omnes.*

Livre de l'Affirmation & de la Negation, & de leurs causes. *Quantum omnia sunt.*

Livre des cinq Predicables & des dix Categories.

Livre des nouveaux Sophismes. *Quoniam intellectus.*

Autre livre des Sophismes. *Per istas fallacias.*

Autre intitulé le Sophisme de Raymond. *Quidam affirmatio.*

Livre des quatres Syllogismes.

Logique Catalane en rime.

Petite Logique.

Abregé de la Logique.

Traitté de Logique.

Des Syllogismes contraires.

Du moyen du Syllogisme naturel.

Des propres Regles de la Demonstration.

Le grand livre des admirables Demonstrations.

Livres de l'Entendement.

Livre de l'Entendement. *Quidam homo multum considerans mirabatur.*

L'Art d'entendre ou de l'entendement.

De la maniere naturelle d'entendre en toute science.

De l'Invention de l'Entendement.

Du Refuge de l'entendement. *Ratio quare.*

Livre de l'Entendement pur ou separé.

Livre de l'Entendement meslé ou conjoint.

Livres de la Memoire.

L'Art memoratif. *Per quandam sylvam.*

Des questions agitées sur le méme livre.

Autre Art memoratif. *Sic est necessarium.*

Art pour fortifier la Memoire. *Ratio quare presentem tractatum volumus colligere, &c. Scriptum Pisis in conventu sancti Dominici.*

Livres de la Volonté.

L'Art de la Volonté. *Cùm Deus.*

L'Art d'aimer. *Ad te cognoscendum.*

L'Art d'aimer le bien. *Ad cognoscendum.*

Autre Art d'aimer. *Deus benedicte.*

L'Arbre de la Philosophie d'amour.

La Philosophie du vray Amour.

L'Art de la Philosophie du bon amour. *Raymundus existens Parisiis.*

L'Art de la Philosophie desirée à son fils. *Solus eră.*

Livres de Morale & de Politique.

La Morale de Raymond.

Livre intitulé la Bonne Oeuvre. *Cùm multò homines.*

Livre du bien & du mal.

Livre des vertus & des vices.

L'Art de la Politique ou Police.

L'Art du Conseil.

Autre livre du Conseil.

Livre de la Milice seculiere. *Ad significationem septem Planetarum.*

Livre de la Milice Clericale, autrement livre des Clercs. *Liber iste.*

Livre de la premiere & seconde Intention, à son fils. *Cùm desiderans & jacens.*

L'Art de faire la guerre par mer & par terre pour recouvrer la Terre sainte.

L'Art de la Cavalerie.

Livres du Droit.

L'Art de l'un & de l'autre Droit. *Quoniam scientia est.*

Livres de Philosophie & de Physique.

Livre de la pesanteur & legereté des Elemens. *Ad requisitionem medicorum.*

Livre sur la figure elementaire. *Elementa sunt quatuor.*

Livre des qualitez, proprietez & effets des Elemens.

Livre de la cité du monde.

Livre des merveilles du monde, autrement l'Heureux.

Livre pour entendre les anciens Docteurs.

Livre des sept Arbres.

Livre des Arbres naturels.

Abregé des principes de la Philosophie.

De l'Art des Questions de la Philosophie.

Des merveilles des Mineraux.

Livre de l'Ame vegetative & sensitive.

Livre, à sçavoir s'il y peut avoir une science de l'Ame?

Livre du sixiéme sens, autrement du langage. *Ad requirendum sensum.*

Livre de l'Homme. *Cum deceat.*

Livre de la grandeur & de la petitesse de l'homme. *O bone Deus.*

Livres des sept âges

Livre de la situation des Elemens dans l'homme.

Livre du Premier Homme.

Livres de Metaphysique.

Livre de la Majorité, de l'Egalité & de la Minorité.

Livre de l'Ame raisonnable. *Quoniam anima rationalis*. Selon la Table generale.

Livre de l'egalité des actes des puissances de l'Ame. *Vtrum Beatitudo*.

Livre des questions agitées sur l'Ame. *Vtrum anima*.

Livre de la Nature Angelique. *Quoniam Angeli*.

Livre du langage des Anges.

Livre des Hierarchies & ordres Angeliques.

Livre des bons & mauvais Anges.

Livres des Mathematiques.

La grande Geometrie. *Quoniam multùm est*.

Nouvelle Geometrie. *Quoniam breuis intentio*.

Petite Geometrie ancienne.

Livre des Cercles, de la Quadrature & de la Triangularité. *Ad inuestigandum*.

Du Triangle pur.

Du point & de la Ligne.

Livre du Miroir.

Petit livre des Figures.

L'Art d'Arithmetique.

Livre de Musique.

Livre des Instrumens de Musique.

L'Art d'Astronomie. *Cùm plures homines*.

L'Astrologie judiciaire.

Livre de la Sphere.

Livre des rayons des Estoiles Fixes.

Livre des Planettes.

Livre du Soleil & de la Lune.

Livre de la Terre constellée ou astrologisée.

De l'Art de Naviger.

Livres de Medecine.

L'Art de Medecine. *Hæc Ars.*

Des Principes de la Medecine. *Cùm qualibet Ars.*

De la conservation de la vie humaine.

Des degrez des Medecines, où il y a 30. Questions tres-subtiles.

Des Eaux preparées.

Des Regions de la santé. *Quoniam multùm est.*

Livre des Poux & des Vrines.

Livre des Eaux & des Huiles. *Cùm ego Raymundus.*

Livre de la Medecine speculative & pratique.

Livre de l'instrument de l'entendement dans la Medecine.

De l'Arbre de Medecine.

Abregé des Principes de Medecine.

Fragment des degrez de la santé, contenant plusieurs enseignemens qui se rapportent à la fin de la Medecine.

Livre admirable de Medecine & de Chirurgie.

Autre livre de Chirurgie.

Livre de l'Anatomie des Animaux.

Livre des simples Medecines.

Livre des poids de Medecine.

Livre des seize Electuaires.

Livre de la guerison des Corps infirmes.

Maniere de prendre l'Or Potable.

Livres de Chymie.

Livre des Quintessences. *Contristatus Raymundus.*

Liure des Questions traitées sur le méme sujet. *Vtrum.*

Questions entre Raymond, & un Moine sur la possibilité de la Transmutation des Metaux.

Livre de la lumiere de la nature de la Pierre.

Livre du Testament. *Deus gloriosissime.*

Nouveau Testament, à Cologne.

Clause du Testament. *Sciatis quod sapientes.*

Declaration du Testament. *Sive Elucidatio Testamenti.*

La Clef du Testament.

Le Codicile.

Le Lapidaire ou livre des Pierres: *Dominus Deus incipio.*

Livre de la composition des Pierres precieuses. *Diximus! ô Princeps serenissime.*

De l'Ame des Metaux.
L'ame de l'Art.
L'œuvre des Perles.
La Pratique raisonnée de la petite Oeuvre.
Livre de l'Intention de l'Art magique.
Livre de la maniere de pratiquer.
La lumiere du Soleil mineral.
Livre des abreviatures.
Livre de l'Intention des Chymistes.
Livre des Principes de la nature.
Le limon de la Pierre.
Livre des additions & augmentations.
Livre des sept Rouës.

Livres de Theologie.

L'Art divin, ou l'Art de connoistre Dieu.
Livre des Principes de la Theologie. *Theologia est scientia.*
Des Consequences de la Theologie.
L'Art mystique de la Theologie & de la Philosophie contre Averroës. *Cùm ad Sanctam fidem.*
De la Recherche des dignitez divines. *Quidam homo.*
De la singularité de l'Estre divin, ou de l'vnité de Dieu *Præsuppono.*
Des cent noms de Dieu, autrement le psautier. *Cùm Sarraceni.*
Des cent signes de Dieu. *Quoniam Beatitudo.*

De la Puissance de Dieu. *Ad cognoscendum.*
De la puissance de Dieu absoluë & ordinaire. *Quoniam multi sunt.*
De la sagesse de Dieu absoluë & ordinaire.
De la verité divine. *Quoniam quidquid est.*
De la pure puissance. *Credere quòd.*
De la pure Bonté. *Quoniam Infideles.*
De la production divine.
De la parfaite science & de la pure puissance.
De la plus grande Action de Dieu. *Cùm Infideles.*
Des deux actes derniers. *Duodecim syllogismos.*
Qu'est-ce que l'homme doit croire? *Cùm sint plures Christiani.*
De l'Estre infini. *Duobus modis.*
De l'Estre parfait. *Quoniam infinitum.*
De l'Estant infiny *Quoniam humana.*
De l'Estant absolu. *Quoniam Theologia.*
De l'Estant simplement par soy, contre les erreurs d'Averroës. *Quoniam Deus est.*
De l'Object infiny. *Quoniam multi sunt.*
De la maniere de trouver Dieu. *Cùm Deus creasset.*
Livre de Dieu. *Appellamus autem Ens.*
Du Dieu plus grand & du Dieu moindre. *Cùm Deus creavisset.*
Du Dieu inconnu & du monde inconnu. *Ad ostendendum.*
Livre pour entendre Dieu. *Ad intelligere.*
Autre livre pour entendre & appaiser Dieu. *Multùm est delectabile.*

Livre de la contradiction contenant 100. syllogismes. *Accidit quòd Averroista & Raymundus.*

Livre des syllogismes contradictoires. *Antequam Raymundus & Averroista recessissent.*

De la dispute de la Foy & de l'entendement. *Theologorum studium.*

De la concorde de la Foy & de l'Entendement dans l'objet *Liber iste dividitur.*

De la signification de la Foy & de l'entendement.

L'Art abregé de la Foy.

De la Foy Catholique contre les Sarrazins.

Declaration que la Foy Catholique est plus probable, que non probable

Dispute du Fidelle avec l'Infidelle.

Dispute contre les Iuifs & les Sarrazins.

Pratique de la premiere partie de l'Art Inventif, pour prouver la Foy Catholique.

Livre des Articles de la Foy prouvez par des raisons necessaires, ou demonstrations.

Dispute de Raymond avec un Averroiste. *Parisius fuit magna Contrarietas.*

Dispute des cinq sages. *Hæc disputatio quatuor habet partes. In quadam sylva.*

De la Controverse de la Foy & de l'Entendemét; A sçavoir si les articles de la Foy se peuvent prouver ou non? (*Accidit quòd Intellectus*)

Dispute du Dieu de Raymond, & du Dieu d'Homete Sarrazin. *Quidam homo.*

Le Rêveil des Professeurs & Docteurs en Theologie

Des Noms des perſonnes divines. *Quoniam infideles.*

Livre de la Multiplication qui ſe fait touchant la Trinité.

Des Decrets de la tres-ſainte Trinité.

De la Trinité infinie.

Du plus grand acte des raiſons & perſonnes Divines.

Livre des Diſputes contre les Sarrazins & les Gentils qui nient la diſtinction en Dieu.

Livre de la tres-ſainte Trinité & de l'Incarnation du Verbe.

Livre de Dieu & du Monde, & de leur concorde en Ieſus-Chriſt. *In Ieſu Chriſto.*

Livre de Dieu & de Ieſus-Chriſt, *Cùm ſit finis.*

Livre de l'Incarnation. *Quoniam Deus benedictus.*

Livre de la Nativité de l'Enfant au Roy de France. *Glorioſiſſimo, &c.*

Du moindre Lieu au plus grand, pour prouver la Trinité & l'Incarnation. *Quoniam aliqui Chriſtiani.*

De la Concorde & de la Contrarieté pour prouver le méme.

De la Preuve de l'Vnité de Dieu, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Creation & de la Reſurrection, en Arabe & en Catalan.

Livre des 52. Sermons contre tous les incredules.

Livre de la meilleure Loy.

De la preuve des Sacremens par l'Art de Geometrie.
Du grand Art d'élire les Prelats.
Abregé de l'Art des Elections.
De la Cause efficiente & de l'Effet contre un certain Averroïste. *Parisiis Raymundus & Averroïsta disputabant.*
Livre par lequel chacun peut differner quelle Loy est la plus grande, la meilleure & la plus évidente. *Quoniam plerique.*
Livre traduit de l'Hebreu en Latin, divisé en deux distinctions, dont la premiere est de la Trinité, la seconde de l'Incarnation.
Diverses Disputes avec diverses personnes.

Livres Spirituels.

Livre de l'Exposition de l'Oraison Dominicale. *Cùm Oratio quam Dominicam.*
Autre livre sur la méme matiere.
Livre de la Contemplation des Martyrs.
Livre des Contemplations grand en volume & en sens.
Autre de la Contemplation composé artificiellement par dix manieres. *Ad honorem Dei.*
Autre appellé, le Petit Contẽplatoire selon l'Art Inventif & la Table generale fait à Maïorque.
Livre des commandemens de la Loy, des articles de la Foy, & des Sacremens par maniere de Contemplation.
Livre de Meditations, dont chaque Chapitre

commence. [illegible] *ac tacite.*

Autre [illegible] oraison, pour toute l'année au-
[illegible] & de l'ame.

Livre de [illegible] fait à l'instance de la Reyne d'A-
ragon. *[illegible] nulli domines*

Livre [illegible] par les [illegible] Reynes.

Livre [illegible] ou de l'[illegible].

Abregé de la Contemplation.

Livre des [illegible] des Payens & des voyes de l'[illegible].

Autre [illegible] de Contemplation. [illegible]
Ignorant a quam.

Livre des louanges de la Vierge, ou le Marial.
[illegible]

Autre [illegible] des louanges de la mesme Vierge.

Livre de la Conception virginale. *[illegible] quid.*

Autre de la Conception de la Vierge.

Autre des Joyes de la Vierge, autrement le *Bene-
dicta tu. Inter alia Verba.*

Livre des sept heures de l'Office de la Vierge Ma-
rie. *Ad honorem.*

Autre de la mesme matiere.

La Douloureuse Complainte de notre Dame sur
la Passion de son Fils. *Virgo Maria.*

De l'Eschele & de la Conception.

Le grand Art de Prescher. *Cum Prædicatio.*

L'Art moindre ou abregé de la predication. *Cùm
hæc sit major.*

De la Conversion des infidelles.

Livre de la Confession en Rime Catalane, fait à
Maiorque l'an 1311.

FIN.



Approbation des Docteurs.

CEtte Apologie faite par M. PERROQUET Prestre du Diocese de Carpentras est tres-fidelle & remplie en toutes ses parties d'une Doctrine aussi orthodoxe que curieuse & utile. Les preuves que l'Auteur y donne de la pieté, de la science & de la fidelité de Raymond Lulle sont fort autentiques & les raisonnemens qu'il y fait pour defendre ses propositions ne contiennent rien de suspect. C'est pourquoy nous soussignez Docteurs en la Faculté de Theologie avons donné ce témoignage de notre Approbation. Fait à Aix ce 29. Septembre 1665.

FR. G. DE MEYRAN Doctor Augustinus ordinis sancti Augustini.

NICOLAUS REISTANG Sacræ Theologiæ Doctor.

TABLE DES MATIERES & Chapitres.

TABLE DES MATIERES

Livre contenant la Confession. *Cùm peccatum sit.*
La Medecine du Peché, en Rime Catalane.
L'Art de se Confesser. *Cùm sit necessarium.*
De la vertu vitale, & du peché mortel & veniel au Roy. *Quoniam plures homines.*
Livre de la Conscience.
Livre de la Conscience pure.
Livre de la Doctrine puerile, à son fils. *Deus vult.*
Autre petit livre de la Doctrine puerile. *Quoniam infideles.*
Livre de la Beatitude.
Livre en Catalan des mille Proverbes pour la vie commune.
Le grand Blaquerne. *Ad significationem quinque Plagarum*
Livre de la Consolation des Hermites. *in una magna sylva.*
De la dispute des Hermites sur la Conception de la Vierge.
Des miracles & des prieres de la Sainte Vierge.
Livre sur S. Thomas touchant la Conception, & pureté de la tres digne Mere de Dieu.
Exposition du salut Angelique.
Livre de la plus grande fin de l'Entendement, de l'Amour & de l'honneur.
Livre des fruits du Paradis.
La Grande Doctrine Chrestienne.
La petite doctrine Chrestienne.
Les Rudimens de la doctrine Catholique, en rimes.

Le Psautier de R. Lulle, disposé d'une matiere admirable par des rimes Catalanes de trois en trois vers contenant 100. noms divins pour toute la semaine, divisez selon les sept heures Canoniales du jour.

Les Heures de l'Office de la S. Croix.

Conseil de Raymond, au souverain Pontife.

De la Predication contre les Iuifs & les Sarrazins.

Cent sermons pour l'Exposition des Evangiles, des Dimanches & des Festes

Cent huictante Sermons, pour l'exposition de la Doctrine Chrestienne

Sermons contre les erreurs des Averroistes. *Cùm Averroista fuit valde sensibilis.*

Sermons sur les sept cōmandemens du Decalogue

Des Oeuvres de Misericorde.

Supplication de Raymond au Pape & au Concile de Vienne.

Dispute entre un Clerc, nommé Pierre & Raymond reputé Phantastique. *Accidit quod duo homines.* Dans ce livre l'Auteur se defend trés-bien & fait son Apologie contre tout ce qu'on luy objecte.

Il y a en cette Table 488. Livres, dont le seul titre fait voir la subtilité de l'esprit de ce grand Docteur. Mais ce n'est qu'une partie de ses œuvres; qui surpassent le nombre de quatre mille, au sentiment de quelques graves Autheurs.

Fin de la Table des livres & de l'Apologie

